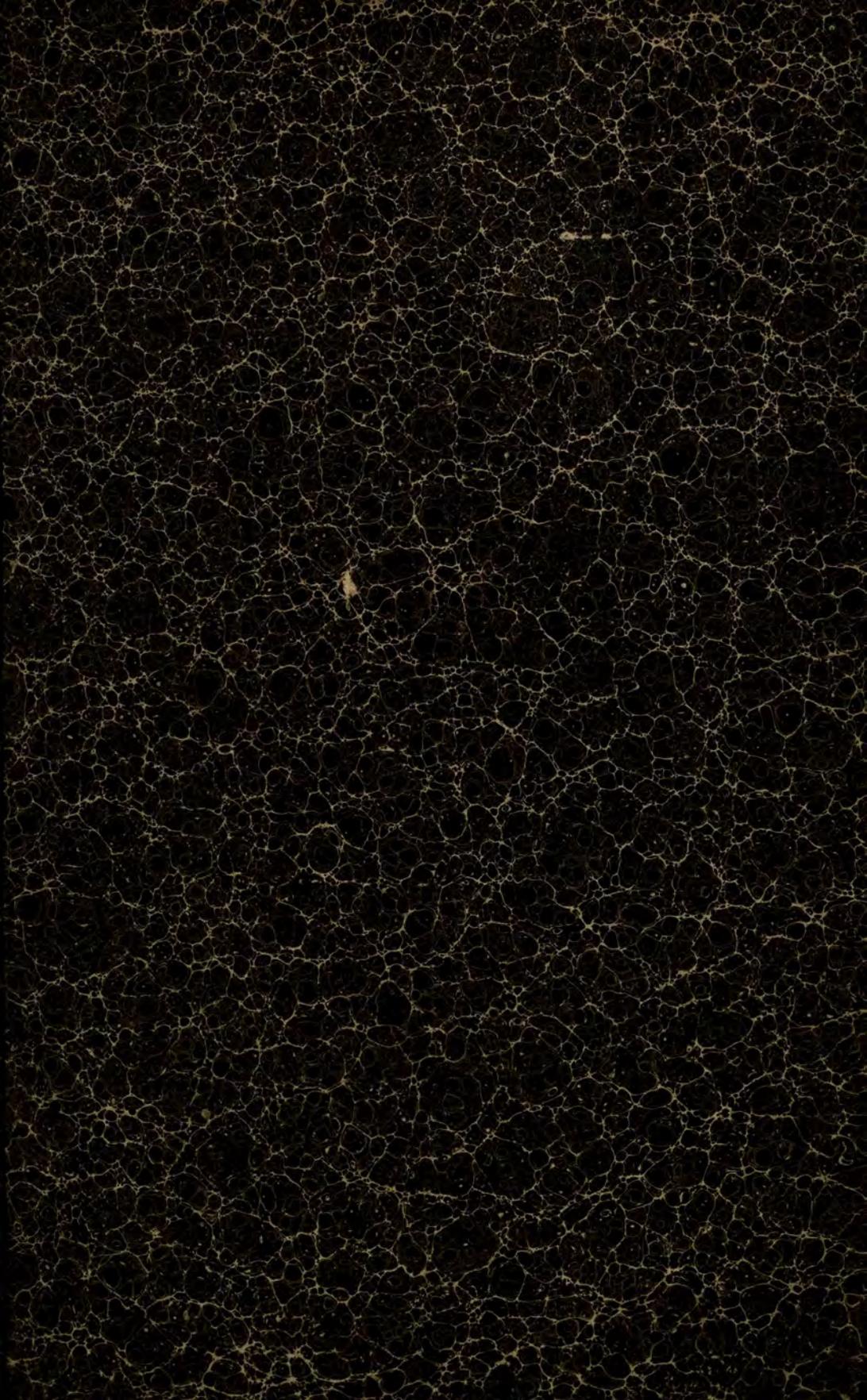
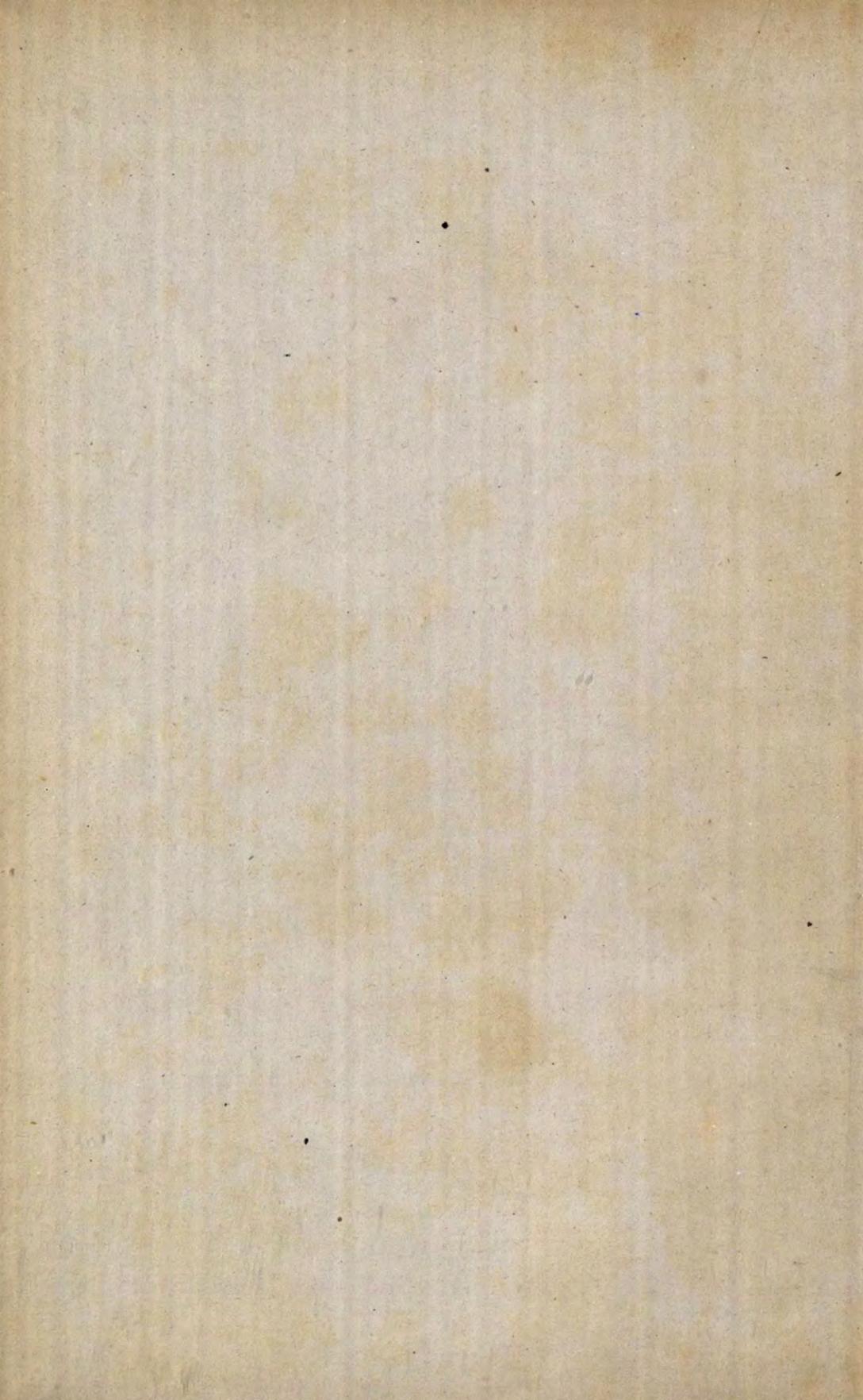


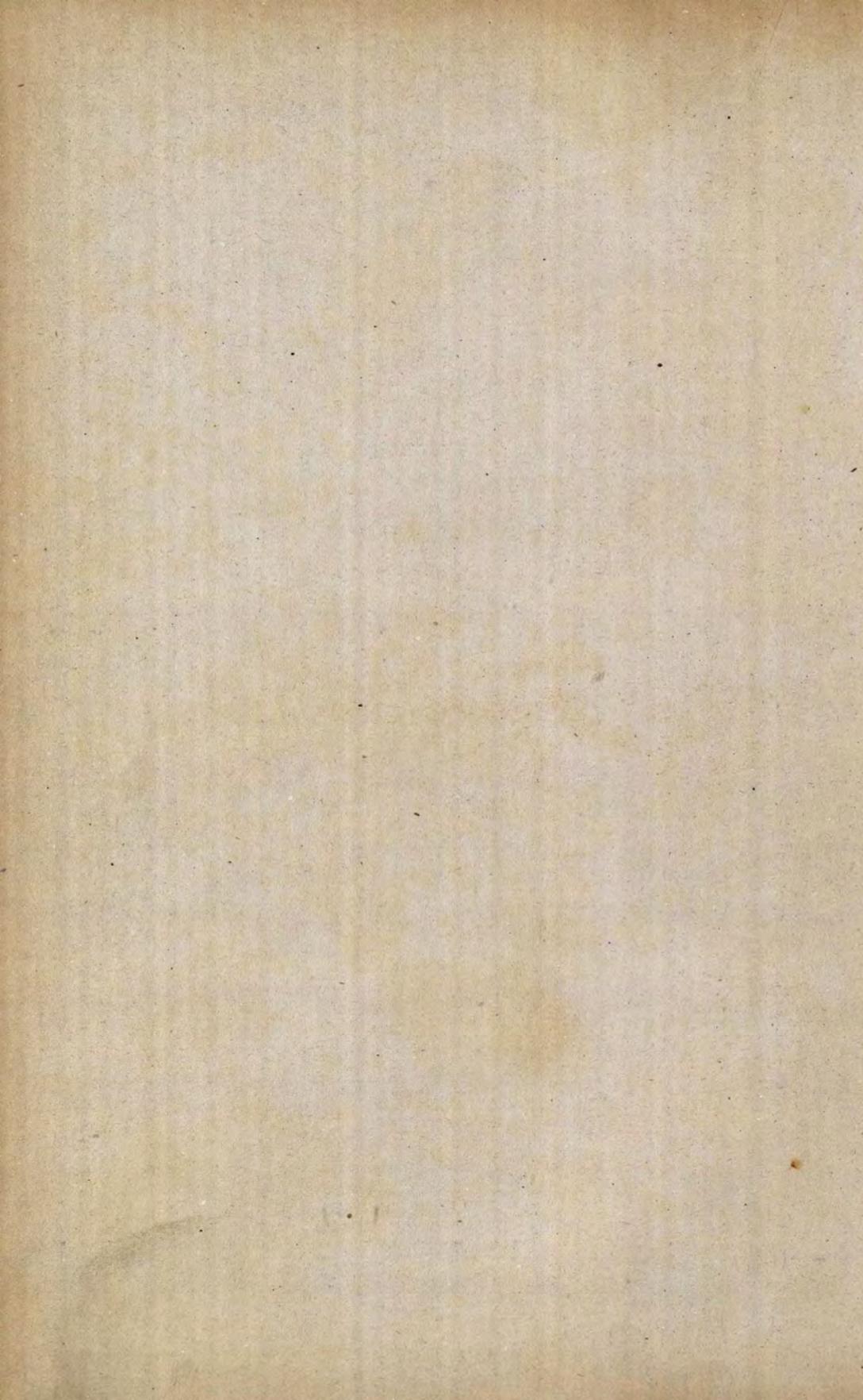
46268[1]











ROBARTSON, BATHURST ET YEMMIS  
P. HILLIARD ET C. LIBRAIRES DE LA ROYAL  
PITTORESQUES

**TABLEAUX**

**DE L'INDE.**

**Londres,**

**BOSSANGE, BARTHÉS ET LOWELL.**

**Saint-Petersbourg,**

**F<sup>d</sup> BELLIZARD ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES DE LA COUR.**

**Leipzig,**

**BOSSANGE PÈRE.**





TABLEAUX  
PITTORESQUES  
DE L'INDE.

TRADUCTION DE L'ORIENTAL ANNUAL,

PAR

P. J. AUGUSTE URBAIN;

AVEC 25 GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX

DE W<sup>m</sup>. DANIELL.

Geogr: 131/1

PARIS.

F<sup>o</sup> BELLIZARD ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS,  
RUE DE VERNEUIL, N<sup>o</sup> 1.

L. JANET, RUE SAINT-JACQUES, N<sup>o</sup> 59.

V. MORLOT, RUE DE LOUVOIS, N<sup>o</sup> 2.

M DCCC XXXIV.

CBGIÓŚ, ul. Twarda 51/55  
tel. 22 69-78-773



Wa5168077

gdavnicta do 1860.

Wycisk i podpis

LIBRARY  
DE L'INDE



Handwritten text, possibly a signature or date, appearing as '18/10/1963'.

46268 [1]

Ake K. 177/63

# TABLEAUX

Pittoresques

De l'Inde.

---

## CHAPITRE PREMIER.

Madras. — La Mousson.

---

Dès que j'eus atteint l'époque de ma majorité, je me préparai à réaliser mes projets d'excursions lointaines. L'Inde avait toujours été mon point de mire. Je pris mon passage sur *l'Atlas*, vaisseau de la Compagnie, et, après une heureuse traversée d'un peu plus de quatre mois, nous arrivâmes, le 26 septembre, en vue de la côte d'Asie. Au point du jour, le cap Comorin nous apparut à l'horizon lointain comme un épais nuage. Nous le doublâmes vers midi, courant par une brise gaillarde le long de la côte de

Coromandel, et repaissant nos regards des aspects pittoresques qui font la célébrité de ces parages. Les teintes brillantes que la sérénité du climat répand communément sur tous les détails du paysage, variaient à l'infini à mesure que le soleil s'élevait dans l'espace. Ce spectacle tout nouveau avait, pour les yeux d'un Européen, quelque chose de si imposant, il donnait l'éveil à des impressions si indéfinissables, que, pour un moment, je sentis mon cœur se gonfler. En même temps la vieille Angleterre vint s'offrir à mon imagination, et me faire sentir le regret de l'éloignement plus vivement que je ne l'avais encore fait depuis mon départ.

Nous continuâmes de louvoyer à quatre lieues de terre, naviguant sans obstacles, par une brise fraîche. Nous rangeâmes l'île de Ceylan avec ses collines boisées, ses rivages aux contours rompus, couverts de hauts palmiers et de cocotiers touffus. A mesure que nous nous éloignions, sa masse semblait décroître, et, après avoir figuré comme un point blanchâtre à l'horizon, elle se perdit enfin dans les ombres du soir.

Après quatre jours d'une navigation délicieuse, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madras. Elle offre à l'étranger qui arrive un coup d'œil magnifique. La somptuosité des édifices, rehaussée par les effets d'optique, les hauts verandas<sup>1</sup>, les toits en terrasse, les colonnades blanches et élancées se détachant

<sup>1</sup> Balcons couverts, ou plutôt espèces de galeries extérieures des maisons.

sur un ciel du bleu le plus pur, tout cela, couronné par la masse imposante du fort; le ressac de la mer écumante qui mugit en bondissant sur une étendue de côte à perte de vue, la diversité des embarcations qui sillonnent la surface des eaux, les groupes de figures humaines noires et affairées qu'on voit rassemblées çà et là sur la plage, tout concourt à frapper vivement le voyageur avide de nouveautés. La ville, vue de la mer, semble s'étendre beaucoup au-delà de ses murailles, et surprend les regards par une apparence de grandeur. Après une traversée de quatre mois sur un océan monotone, c'est avec délices que le passager contemple les constructions variées des vaisseaux du port, depuis le lesté bateau pêcheur jusqu'à l'informe catamaran, depuis le bateau massoulah, aux contours grossiers, jusqu'au yacht svelte, et au wherry plus léger encore.

Aussitôt que *l'Atlas* eut jeté l'ancre, accompagné d'une demi-douzaine de mes compagnons de traversée, je passai sur un bateau massoulah, qui nous conduisit droit au rivage. Ces bateaux sont d'une construction singulière: ils ont la forme d'une barque grossière; leur fond est plat; ils n'ont point de charpente, et les planches qui les composent sont simplement ajustées et doublées de l'écorce extérieure du cocotier, qui sert aussi à calfater les jointures. Ils sont garnis de deux rangées de grandes rames de forme oblongue. Le tout est tellement flexible, que les planches des bords cèdent facilement au battement des vagues, qui perd ainsi de sa force en

dence dans l'intérieur du fort, à cause du redoublement de la chaleur causée par la réverbération des murs, et du défaut de circulation de l'air, qu'il faut attribuer à l'entassement des habitations. Généralement ils ont des maisons de campagne à une petite distance. Ils viennent tous les matins faire leurs affaires en ville, et retournent chez eux vers les six heures du soir. Le pont arménien construit sur la rivière Meilapour, dans le trajet de Madras au mont Saint-Thomas, est un monument digne d'attention. Sa longueur totale, y compris la chaussée, est de 410 yards (375 mètres). Il y a vingt-neuf arches de diverses grandeurs, ce qui provient des réparations nécessitées en dernier lieu par les dégâts des inondations.

L'hôtel du Gouvernement est un bâtiment superbe; sa façade est décorée d'une riche colonnade qui s'étend jusqu'à la porte de la Mer, où l'on voit le passage continuel des marchandises débarquées des navires ou destinées à l'embarquement.

La ville Noire, ainsi appelée parce que c'est le quartier principalement habité par les négociants indigènes, est située à environ un mille au nord du fort Saint-George, dont elle est séparée par une esplanade. Ce quartier renferme une église arménienne. On y voit aussi une belle mosquée bâtie par Mahomed-Ali, nabab de Carnatic.

Le 15 octobre, on hissa le pavillon servant de signal pour avertir tous les vaisseaux de quitter la rade, et de ne pas se laisser surprendre par la mous-

son. Le matin même, on avait aperçu quelques symptômes précurseurs de la lutte des éléments. Des nuages sous la forme de légers flocons avaient apparu à l'horizon par intervalles, et s'étaient bientôt dissipés en une vapeur presque imperceptible sur le fond bleu du ciel. Une brume légère s'élevait au loin sur les eaux ; elle sembla s'épaissir par degrés, sans pourtant acquérir assez de densité pour réfléchir les rayons du soleil, qui continuait de répandre sur le vaste océan une masse uniforme de lumière. Une chaleur suffocante remplissait l'atmosphère : elle pesait sur les poumons, et abattait les esprits.

Vers l'après-midi, l'aspect du ciel commença à changer ; l'horizon se voila de plus en plus, et le soleil, qui s'était levé si brillant, sembla n'avoir fourni jusqu'au bout sa carrière que pour se coucher dans l'obscurité et se dérober aux yeux des hommes durant une longue nuit d'orages et de tempêtes. Des masses de nuages noirs et sinistres paraissaient s'élever du sein de la mer, accompagnées de brusques rafales qui s'apaisaient soudain, pour faire place à un calme profond, à un calme de mort, comme si l'air eût perdu complètement son élasticité, et suspendu ses propriétés vitales.

Cependant les couches inférieures de l'horizon prenaient une teinte rougeâtre ou plutôt bronzée : c'était l'effet de la réfraction partielle des rayons solaires sur les épais nuages dont l'astre était enveloppé.

Vers quatre heures, le ciel se couvrit entièrement,

et une sorte de crépuscule obscur se répandit sur la ville et sur l'Océan. L'atmosphère condensée semblait former un brouillard épais qu'augmentaient encore les éclaboussures de mer que la violence croissante des vents faisait rejaillir sur terre. Alors la pluie commença à tomber en larges nappes. En même temps le vent s'unissait, avec d'affreux mugissements, au bruit des vagues : c'était un vacarme continu et complètement assourdissant.

Comme la maison que nous occupions avait vue sur le rivage, nous pûmes contempler la naissance de la mousson dans toute la grandeur et l'effrayante sublimité de son spectacle. Le vent, avec une violence irrésistible, pliait jusqu'à terre les têtes touffues des hauts et sveltes cocotiers ; il faisait voltiger dans l'espace des tourbillons de sable ; puis après, la pluie tombant à chaque instant plus épaisse, aplatit la grève, et en fit une masse compacte et immobile. De pâles et larges éclairs sillonnaient la nue, et, comme ils partaient à la fois de tous les points du ciel, on eût dit que tous les éléments se fussent convertis en feu, et que le monde touchât au moment d'une conflagration générale. Les coups de tonnerre qui suivaient immédiatement ressemblaient à l'explosion d'un magasin à poudre ou à une décharge d'artillerie dans une gorge de montagnes, où les échos multiplient les sons en leur prêtant un degré d'énergie épouvantable.

Quoique l'espace fût embrasé et semblât menacer la nature entière d'un vaste incendie, dans quelques

parties du ciel que couvrait une couche épaisse de vapeur, des éclairs faibles et intermittents jetaient un éclat débile, et semblaient faire de vains efforts pour s'échapper de leur prison. La pluie, qui tombait en torrents précipités, dérobaux yeux tous les objets, si ce n'est dans les moments où la foudre leur rendait un éclat aussi vif que passager. Le roulement du tonnerre était tel, que nos oreilles en éprouvaient parfois un tintement douloureux. La marée, soulevée par le vent hors de son lit, s'épanchait en lames écumantes sur l'esplanade toute blanchie de cette poudre humide : elle s'élança ainsi à plusieurs centaines de mètres du rivage.

Pendant le temps que dura la mousson, on trouva sur le toit des maisons de la ville, des poissons de plus de trois pouces de long, soit que les rafales les eussent lancés hors du sein de la mer, soit qu'ils eussent été enlevés par des trombes, phénomènes assez communs pendant la saison des orages. Quand ces trombes ont lieu, tous les objets qui se trouvent dans la sphère de leur action sont transportés à de grandes distances sur le continent, et déposés dans des situations tout-à-fait bizarres. Ce fait, qui se répète tous les ans, n'a rien d'étonnant pour toute personne qui a résidé quelque temps dans l'Inde.

Au plus fort de l'ouragan, la chaleur était en certains moments insoutenable; surtout après les deux premiers jours, le vent tombait par intervalles, et alors pas un souffle d'air ne se faisait sentir. Le

punka<sup>1</sup> seul offrait un soulagement bien insuffisant à l'oppression que tout le monde éprouve pendant toute la saison de la mousson. Mais ce n'était là que le moindre de nos maux. Des insectes de mille espèces grimpaient le long des murs, et les reptiles les plus repoussants se glissaient sur le parquet. Des légions de fourmis et de lézards, chassés de leurs noires retraites par les torrents d'eau, envahissaient notre demeure. Les scorpions, les cancrelats, les crapauds, les myriapodes, et jusqu'aux serpents, pénétraient librement dans nos appartements, comme s'ils les eussent pris pour ces hospices que l'humanité extravagante des Indous ouvre aux animaux égarés et privés d'asile. Nous n'avions pas de peine à nous débarasser des crapauds, des myriapodes et des serpents; mais quant aux scorpions, aux lézards, aux fourmis, leurs bataillons innombrables se jouaient de nos poursuites, et leur assuraient la jouissance complète, sinon paisible, de nos chambres.

L'ouragan se prolongea ainsi de jour en jour, tantôt avec moins de violence, tantôt redoublant son épouvantable tumulte. Dans les intervalles de repos, on se visitait comme de coutume, et les gens du pays, familiers avec le climat, semblaient ne voir dans ce bouleversement des éléments qu'un phénomène ordinaire de la nature. S'il est vrai de dire que dans cer-

<sup>1</sup> Sorte d'éventail composé d'un cadre garni de mousseline, fixé au plafond, et mis en mouvement par un cordon que tire un esclave.

taines parties du globe les ouragans peuvent rivaliser, pour la violence des vents, avec la mousson des Indes, on peut assurer néanmoins que nulle part la pluie ne forme de semblables cataractes, ni le tonnerre avec ses éclairs un spectacle si plein de terreur.

La mousson dura environ deux mois, et cessa vers le milieu de décembre. A cette époque, le pavillon servant de signal fut hissé de nouveau pour annoncer aux navires qu'ils pouvaient sans danger mouiller dans la rade.

Le mouillage est ouvert à tous les vents, excepté à ceux d'ouest; l'ancrage est peu sûr, à cause du grand nombre d'ancres perdues qui embarrassent le fond. Le fer n'est pas le seul métal qui repose en paix au sein de la mer. Il y a quelques années, le capitaine d'un navire de la Compagnie ayant réalisé en or une cargaison considérable, en déposa le montant dans une cassette, et l'envoya à bord. L'officier, qui ignorait le contenu de la caisse, et qui, d'après ses dimensions, ne s'attendait pas à la trouver bien lourde, fit jouer le palan ordinaire pour la hisser à bord; mais à peine avait-elle fait la moitié du chemin, que le palan se rompit, et la valeur d'une fortune alla s'envelir dans l'abîme des eaux. On eut recours aux plongeurs pour l'en retirer, mais ce fut sans succès: l'or est resté avec les ancres.

La rade de Madras est exposée, en tout temps, aux coups de vent. Même pendant le plus grand calme, la mer y est toujours grosse. Le fait est qu'on a re-

marqué ce phénomène tout le long de la côte de Coromandel, sans pouvoir lui donner une explication satisfaisante. Quoique la saison comprise entre le 1<sup>er</sup> octobre et la mi-décembre soit regardée comme la plus dangereuse pour les vaisseaux mouillés en rade, ils ne laissent pas d'y jeter l'ancre en grand nombre et en tout temps, en dépit des signaux et même des ordres péremptoires qui partent du rivage. Mais ils se tiennent prêts à couper ou à filer leur câble, et à prendre le large à la moindre apparence d'ouragan.

Les seules communications qui aient lieu entre la ville et les navires, dans les gros temps, se font par le moyen des bateaux massoulahs. Quand la marée est trop forte pour leur permettre de s'aventurer en rade, on les avertit en hissant sur le bâtiment de garde un pavillon appelé le *pavillon de gros temps*. Tant qu'il flotte, toute communication avec terre est interdite. Cependant les hommes qui montent les catamarans s'exposent, quelque temps qu'il fasse, sur leurs radeaux si peu solides en apparence, pour porter les lettres et les paquets d'un mince volume. Afin de les garantir de l'eau, ils les placent dans le fond de leurs bonnets pointus et tressés de natte, autour desquels ils serrent leur turban, de manière à les rendre imperméables à l'eau.

On distribue des médailles à ceux de ces hommes qui se distinguent en sauvant des passagers quand un bateau massoulah vient à chavirer, ou en affrontant la lame pour transporter des dépêches impor-



*Drawn by W. Daniell, R.A.*

*Engraved by W. J. Cooke*



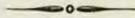
tantes pendant le temps de la mousson. Très-souvent la violence extrême de la vague les balaie, pour ainsi dire, de dessus leur catamaran. Mais, à moins qu'un requin ne se trouve là pour les happer, ils y remontent à l'instant, car rien n'égale leur adresse à nager.





## CHAPITRE II.

Fin de la Mousson. — Les Requins.



LA fin de la mousson est souvent signalée par une violence plus grande encore que son commencement, et ce fut précisément ce qui eut lieu la première fois que je fus témoin de ce phénomène après mon arrivée dans l'Inde. L'étonnement, la terreur que j'en ressentis ont laissé dans mon souvenir des traces ineffaçables. Mais quand l'époque des tempêtes fut passée, le ciel reprit cet azur éclatant, cette parfaite sérénité qui distinguent l'admirable climat d'Orient.

Les beautés pittoresques particulières à ce climat vont au-delà des bornes de l'imagination. Rien ne saurait en donner une idée même imparfaite, si ce n'est peut-être le ciel d'Italie pour ceux qui ont pu le contempler dans les plus beaux jours d'été. Encore cet aspect brillant, qui n'est qu'accidentel dans ce

dernier pays, forme-t-il la parure ordinaire du ciel de l'Inde. Dans ce pays, la nature semble se jouer et se complaire dans une fécondité sans bornes et dans la magnificence constante de ses productions.

Pendant la mousson, j'avais eu l'honneur d'être présenté à M. W. Daniell et à son oncle, tous deux habitants de l'Inde depuis quelque temps. Il fut convenu que je me mettrais en route avec ces messieurs, dès que le temps nous le permettrait. Aussitôt après le 15 décembre, la rade reprit son aspect d'activité habituelle. Ce fut ce moment que nous choisîmes, mes amis et moi, pour entreprendre un voyage le long de la côte de Coromandel. J'achetai un jeune cheval arabe pour me servir de monture, préférant cette manière de faire la route, parce qu'elle me permettait de mieux observer le pays. En même temps j'eus soin de me munir d'un palanquin commode, pour les moments où le cheval me fatiguerait, et me ferait désirer un moyen plus doux de transport. Mes compagnons de voyage aimèrent mieux s'en tenir à leurs palanquins, de sorte que, pourvus chacun selon notre goût, nous nous trouvâmes prêts à partir au commencement de l'année, et disposés à l'employer tout entière à un voyage d'agrément. Cependant, avant notre départ de Madras, il arriva un accident que je ne crois pas devoir passer sous silence.

Quoique les requins, comme je l'ai dit plus haut, approchent rarement de la côte, ils sont très-nombreux dans la haute mer. Quelquefois, cependant, ils se hasardent à suivre la lame, dans l'espoir, probable-

ment, de trouver dans le naufrage d'un massoulah l'occasion d'un bon repas.

Un matin, un petit garçon d'environ huit ans, qui faisait son apprentissage sur un catamaran dirigé par son père, fut enlevé par la vague, et avant qu'on eût pu aller à son secours, un requin le saisit et l'entraîna au fond de la mer, où il disparut. Le père, sans perdre un moment, se leva, prit dans ses dents un grand coutelas qu'il portait dans une gaine à sa ceinture, et plongea sous l'eau. Pendant quelque temps on le perdit de vue, mais on l'aperçut bientôt revenir à la surface, puis plonger de nouveau, livrant sans doute un combat acharné à son formidable ennemi. La scène devenait dramatique et suspendait, dans une anxiété pénible, l'attention des spectateurs placés sur les barques le long du rivage. Au bout de quelques instants on vit une teinte rouge de sang se mêler à la blanche écume des flots. Un mouvement d'horripilation saisit tous ceux qui assistaient à ce spectacle, dont on ne pouvait que conjecturer les détails, puisqu'ils se passaient sous l'eau. Cependant l'homme reparut et disparut encore. C'en était assez pour prouver que la catastrophe n'était pas encore consommée. Après un nouvel intervalle, au grand étonnement de la foule, qui allait grossissant sur le rivage, le corps d'un énorme requin s'éleva un instant à fleur d'eau, perdant des flots de sang et rougissant la mer; puis il disparut, et l'homme revint à la surface et se mit à nager vers la plage. Il semblait prêt à succomber d'épuisement; mais son corps ne portait pas la moin-

dre trace du terrible combat qu'il venait de soutenir ; il n'avait pas une blessure. A peine avait-il pris terre, que la marée jeta le requin sur la plage. Il était mort, et d'une dimension gigantesque. Tous les Indiens présents se mirent en devoir de le tirer à terre, hors de la portée du reflux. L'aspect de ce monstre était effrayant ; il portait les marques des coups mortels qu'il avait reçus du père infortuné pour qui sa mort était une éclatante vengeance.

De l'une des nombreuses taillades qui couvraient l'énorme cadavre on voyait s'échapper les intestins. Le coutelas avait été plongé au milieu du ventre et poussé vers la partie inférieure du corps, de manière à former une large ouverture de plus de deux pieds et demi de longueur. Plusieurs incisions profondes se voyaient aussi autour des ouïes et sous les nageoires.

Dès que le requin eut été mis en lieu de sûreté, on l'ouvrit, et on trouva dans son estomac les membres disloqués de l'enfant et la tête séparée du tronc. Cependant ces diverses parties du corps n'étaient pas autrement mutilées. On eût dit qu'aussitôt séparées elles avaient été englouties par l'animal sans avoir été préalablement soumises à la mastication.

Au moment où le malheureux père eut sous les yeux les restes de son fils unique et bien-aimé, la froideur habituelle de l'Indou fit place chez lui à la tendresse paternelle. Il se roula sur le sable et donna un libre cours à sa douleur. Mais bientôt, reprenant

sa sérénité naturelle, il déroula son turban tout trempé d'eau, enveloppa dans ce linceul déchiré la dépouille mortelle de son fils, et regagna sa cabane de bambous et de feuilles, pour lui rendre les derniers devoirs, en s'occupant de suite de lui dresser un bûcher.

Quant aux détails de son combat, cet homme raconta qu'à peine au milieu des eaux, il avait vu le monstre en train d'avalor sa victime. Il poussa à l'instant vers lui et le frappa de son couteau près des ouïes. Mais sa proie avait déjà disparu dans le gouffre de son estomac, et l'animal ne paraissait pas disposé à répondre à l'attaque, quelque rude que fût l'assaillant. Cependant, blessé de nouveau au même endroit, il remonta à la surface, poursuivi par ce dernier qui continuait à lui plonger son couteau dans les différentes parties du corps. Le monstre se mit plusieurs fois sur le dos, selon l'habitude de son espèce, pour saisir son adversaire, qui toujours lui échappa adroitement en plongeant sous lui, puis revenant à la charge de nouveau. Le requin, dont la voracité était suffisamment apaisée par l'affreux repas qu'il venait de faire, se montrait peu disposé à continuer le combat; cependant, irrité par de nouvelles atteintes du redoutable coutelas, il se retourna de nouveau, dans un mouvement de désespoir, mais avec moins d'agilité que n'en montrent ordinairement ces animaux quand ils sont avides de saisir une proie. Alors l'homme plongea encore sous lui, et saisissant

l'instant où il reprenait sa position naturelle, il lui enfonça sa lame affilée dans le ventre, et tirant à lui de toutes ses forces, lui fit la blessure mortelle qu'on lui voyait. Le requin se débattit quelque temps avec un grand bruit dans l'eau, puis coula à fond, privé de la vie, et enfin vint échouer sur le sable, ainsi qu'il a été dit précédemment.

Voici un second accident du même genre qui eut lieu dans le même temps. Un cheval de race fine et de la plus grande ardeur, auquel son maître tenait beaucoup, résista à tous les efforts que l'on fit pour le faire entrer dans un bateau massoulah afin de le transporter à l'autre côté de la baie. On fut réduit à l'alternative de le laisser à terre ou de le remorquer, après l'avoir attaché à l'arrière du bateau. L'animal entra dans l'eau sans résistance, et suivit docilement en fendant les flots. Un jockey soulevait son licou et lui maintenait la tête au-dessus de l'eau. Mais quelle fut sa surprise, quand, au moment de le hisser à bord du navire, on s'aperçut que les requins lui avaient entièrement arraché les entrailles ! L'agitation des vagues n'avait pas permis de se douter d'une pareille aventure, jusqu'au moment où on l'enleva hors de l'eau.

Voici encore un trait propre à donner une idée de la voracité de ces animaux marins. Une dame anglaise, durant sa traversée d'Angleterre à Bombay, était dans sa cabine, occupée à coudre des rubans à une paire de souliers, quand le roulis renversa sa

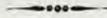
table et fit tomber dans la mer tout ce qui était dessus. Le lendemain, un énorme requin fut pris, et l'on trouva dans son estomac les souliers, la carte d'aiguilles, etc., très-peu endommagés, quoiqu'ils eussent séjourné plus de 24 heures dans un lieu si peu convenable à leur conservation.





## CHAPITRE III.

Les Sept Pagodes. — Jongleurs. — Rochers sculptés.



Tout étant préparé pour notre départ, le 5 janvier, environ douze semaines après notre débarquement, nous nous mîmes en route, courant à la recherche des curiosités pittoresques que le pays devait nous offrir en abondance. Notre première journée fut courte ; nous étions partis après le lever du soleil. Nous fîmes halte sous un bouquet de grands arbres, à Vickium, village considérable situé à environ douze milles de la présidence. Pendant toute la saison de la mousson, je m'étais exercé à parler la langue vulgaire du pays, de sorte que quand nous partîmes j'en savais assez pour les besoins du voyage.

Nous traversâmes un pays bien cultivé, dont la végétation, ranimée par les pluies, déployait un luxe et une vigueur qui lui donnaient l'aspect d'un immense jardin. A l'exception de cette richesse de la

nature, la terre ne nous offrait rien de bien remarquable. Il n'en était pas de même de l'Océan, dont le coup d'œil, en suivant la côte, variait sans cesse par la grande quantité de navires de toutes formes et de toutes grandeurs qui sillonnaient sa surface et déployaient de toutes parts leurs voiles blanches au soleil, projetant, à mesure qu'ils approchaient, des ombres fantastiques sur le rivage.

Au village où nous prîmes notre gîte, nous assistâmes avec un vif intérêt aux exercices d'une troupe ambulante de jongleurs. J'avais entendu parler souvent de leurs connaissances en physique et de leur talent dans les tours d'adresse, j'étais charmé de pouvoir les juger sous ces deux rapports.

Comme un grand nombre de leurs tours sont connus et que beaucoup d'autres ont été décrits, je me bornerai à citer deux de ceux dont je fus témoin. L'un est un tour d'adresse manuelle, l'autre est une des *jongleries* les plus étonnantes qui aient pu être inventées. En tous cas, je suis persuadé qu'à l'exception de ceux qui ont voyagé dans l'Inde, personne, en Europe, n'en a la moindre idée.

Après qu'ils nous eurent gratifiés de quelques-unes de leurs prouesses ordinaires, telles que d'avaler une épée, de faire jaillir du feu de leur bouche, de lancer des billes les unes après les autres, etc., tous exercices pratiqués par les moins habiles d'entre eux, une jeune et jolie femme, faisant partie de la troupe, attacha sur sa tête un bandeau d'une étoffe roide et très-forte, auquel étaient attachés, à égale distance,

vingt cordons de même longueur, ayant chacun un nœud à leur extrémité. Sous son bras elle portait une corbeille dans laquelle on déposa soigneusement vingt œufs de poule. La corbeille, le bandeau, les nœuds furent examinés de près par chacun de nous. Évidemment il n'y avait pas matière à supercherie ; nous étions en plein jour, la corbeille était de la construction la plus simple, les œufs et les cordons étaient tout bonnement comme ils devaient être, et la jeune femme n'avait rien sur elle qui pût servir à l'illusion, si elle eût voulu en imposer aux yeux.

Elle s'avança seule, et se plaça devant nous à quelques pas de distance. Alors elle se mit à tourner sur elle-même dans un espace de dix-huit pouces de diamètre tout au plus, sans jamais s'écarter de ces limites, bien qu'au bout de quelques instants son mouvement de rotation fût devenu tellement précipité, qu'on ne pouvait la regarder sans éprouver une sensation pénible. C'était absolument le tournoiement d'une toupie.

Quand son mouvement fut parvenu au dernier degré de vitesse, elle ramena doucement vers elle un des cordons qui flottaient en cercle horizontal autour de sa tête, et plaça un œuf dans le nœud, après quoi elle le laissa échapper de nouveau. Elle en fit autant pour tous les autres œufs, tournant toujours sans se ralentir une seconde. Après avoir achevé cette opération et au bout de cinq minutes, elle reprit tous les cordons un à un, dénoua chaque œuf et le remit dans la corbeille. Alors, par un mouvement subit, unique,

sans remuer un membre, sans faire jouer un muscle, elle s'arrêta comme si elle eût été soudain changée en statue de marbre. Notre surprise était au comble; sa contenance était parfaitement calme, et ne trahissait aucune émotion, malgré un exercice aussi violent. Elle reçut nos applaudissements d'un air gracieux et modeste, qui provenait sans doute d'une insouciance naturelle plutôt que d'un instinct perfectionné de coquetterie; car la plupart de ces jongleurs indiens sont les êtres les plus dépravés de leur caste.

Après qu'elle se fut retirée, parut un homme à l'air robuste et farouche, portant un grand panier d'osier du pays, qu'il nous pria de bien visiter, ce que nous fîmes. Il était très-simplement fabriqué, et à jour de plusieurs côtés. L'ayant renversé, il fit placer dessous une petite fille d'environ huit ans, d'une physionomie intéressante, de formes parfaites, souple dans ses mouvements, et dépourvue de tout vêtement, en un mot un modèle d'ange, car elle n'avait pas la peau plus brune qu'un enfant du midi de la France.

Quand elle fut cachée sous cette espèce de couvercle, l'homme, fronçant le sourcil, lui adressa une question à laquelle elle répondit aussitôt. Comme cela se passait à quelques pas du lieu où nous étions assis, la voix nous parut sortir bien positivement de dessous le panier, et, pour ma part, je ne crus pas à la moindre supercherie. Ils continuèrent leur colloque quelques instants, puis l'homme poussant une exclamation de colère, menaçait la petite fille de la tuer. Il régnait dans cette scène un air de réalité qui nous

affectait vivement : c'était une imitation de la nature terrible à voir et à entendre. On entendait l'enfant demander grace, lorsque tout-à-coup son persécuteur saisit une épée, plaça son pied sur le panier qui recélait sa victime suppliante, et quelle fut l'horreur qui nous saisit, quand nous le vîmes y plonger à plusieurs reprises, et avec une rage de démoniaque, l'arme qu'il tenait en main ! Sa physionomie exprimait une telle férocité, les cris de l'enfant étaient si vrais et si déchirants, que pendant quelques minutes je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Mon premier mouvement fut de me précipiter sur le monstre et de le terrasser, mais il était armé et j'étais sans défense. Je regardai mes compagnons ; ils étaient pâles et immobiles de terreur. D'un autre côté, pourtant, nous ne pouvions croire que cet homme osât commettre un meurtre en plein jour, et en présence d'un si grand nombre de témoins. En résultat, c'était un spectacle dramatique au suprême degré. Bientôt le sang s'échappa à grands flots du panier ; on entendait la petite fille se débattre. Ses gémissements retentissaient douloureusement à nos oreilles ; chacun de ses efforts nous serrait péniblement le cœur. Les uns et les autres diminuèrent graduellement, un faible soupir, le dernier sans doute, se fit entendre, et... à notre grande surprise, à notre inexprimable soulagement, le jongleur, après avoir prononcé quelques paroles mystiques, leva le panier. Il n'y avait personne dessous ! L'endroit était bien teint de sang, mais nulle trace d'un corps humain ne s'y voyait.

L'aimable objet de nos alarmes sortit alors de la foule, s'avança vers nous, salua, et tendit la main à nos offrandes. Comme on le pense bien, la contribution fut acquittée de grand cœur. Elle nous remercia par un gracieux *salaam*, et toute la troupe s'éloigna, enchantée de notre libéralité inattendue. Ce qui prêtait un caractère merveilleux à l'illusion dont nous venions d'être dupes, c'est que le jongleur se tint constamment éloigné des spectateurs pendant toute la durée du drame. Il n'y avait pas une personne dans un rayon de plusieurs pieds autour de lui.

Dans la soirée nous partîmes pour Covelong, où nous arrivâmes vers neuf heures. C'est une misérable bourgade située à trois ou quatre cents mètres de la mer. En 1750, les Français s'en emparèrent par stratagème. En 1752, elle se rendit au capitaine Clive, qu'on peut regarder comme le fondateur de la puissance britannique dans l'Inde. Le commandant de la place mit pour condition de sa soumission qu'il lui serait permis d'emporter tout ce qui lui appartenait. C'était une grande quantité de dindons et un approvisionnement considérable de tabac. A ce qu'il parut, ce personnage ne croyait pas le commerce de ces marchandises incompatible avec la dignité du commandant d'une ville indienne. Après la prise de Chingleput, dans le district duquel se trouve Covelong, les fortifications de cette dernière place furent détruites.

Le lendemain matin, avant le point du jour, nous continuâmes notre route vers Mahabalipuram, l'un

des endroits les plus fameux et les plus révévés du Carnatic. Nous y arrivâmes vers trois heures de l'après-midi. L'aspect du pays nous avait paru, à peu de différence près, le même que dans notre trajet de la veille. Mais, en approchant de cette ville célèbre, nous fûmes vivement frappés de son coup d'œil imposant et pittoresque. Dans ses environs on trouve les ruines de plusieurs temples indous, généralement désignés sous le nom impropre des Sept Pagodes, car ce nombre est inexact. Ces temples étaient placés sous l'invocation de Vishnou, puissance conservatrice de la triade indienne. Le nom de Mahabalipuram signifie *ville du grand Bali*. Ce Bali est un personnage fameux dans l'histoire fabuleuse de l'Indostan, sur lequel des détails précieux ont été donnés par Robert Southey, dans les notes dont il a enrichi le poème intitulé *La Malédiction de Kehama*.

Sur la plage est un autre temple indou fort ancien et dégradé depuis long-temps par l'air de la mer et la violence des moussons. Les antiquaires, et tous ceux qui s'occupent de recherches sur l'histoire primitive de l'Indostan, se sont donné beaucoup de mal pour fixer la date de ce temple ainsi que de ceux du voisinage. Le style de leur architecture ne ressemblait en aucune façon à celui des monuments des autres contrées de l'Inde. Les Égyptiens, dit-on, ont eu une colonie sur ce rivage. Quelques savants ingénieux vont même jusqu'à accorder aux Indes la priorité sur l'Égypte pour la création de l'architecture colossale régulière, et cela dans les temps les plus

reculés, où le reste des nations étaient nomades, vivaient sous des tentes ou sous les ombrages solitaires des jungles.

Le caractère de l'architecture des Sept Pagodes est un mélange plein de pureté du style simple et du style orné, dont l'ensemble est d'un effet remarquable. Les ornements de sculpture y sont prodigués et du travail le plus délicat.

La mer a gagné beaucoup de terrain sur toute cette côte, et, par conséquent, englouti bien des richesses. Il est avéré, d'après le témoignage de personnes vivantes, qu'elle a empiété, jusqu'à un certain point, sur l'enceinte de Madras, seulement dans l'espace de temps qu'embrassent leurs souvenirs<sup>1</sup>.

A environ un quart de mille du rivage, à Mahabalipuram, on voit des rochers couverts de curieuses sculptures, monuments d'un art tout-à-fait merveilleux, même pour notre siècle de civilisation raffinée

<sup>1</sup> L'évêque Héber prétend au contraire que la mer s'est retirée sur toute la côte de Coromandel. Mais un observateur qui a si peu résidé dans l'Inde, quelque savant, quelque respectable qu'il soit d'ailleurs, ne peut faire autorité; d'autant plus que ses fonctions pastorales lui interdisaient toutes recherches suivies, et que les notes de son journal, recueillies sans ordre et hâtivement, n'indiquant souvent que des études futures à compléter, n'étaient même pas destinées à la publicité. Les erreurs dans lesquelles est tombé naturellement l'évêque Héber, par suite de son inexpérience du pays, et qu'un plus long séjour lui aurait fait rectifier, font regretter à tout lecteur anglo-indien la publication de son journal. Il est rempli d'inexactitudes, et c'est à tort que nous le voyons souvent cité comme autorité, à propos des objets pour lesquels il mérite le moins de confiance.

et dédaigneuse. Ils portent l'empreinte du vrai génie, eu égard surtout à l'époque reculée à laquelle ils remontent. Ces beaux bas-reliefs fournissent d'intéressantes données sur les mœurs antiques de l'Indostan. Ainsi, par exemple, le vêtement des femmes y est représenté tel à peu près qu'il existe encore sur la côte de Malabar, où les charmantes Indiennes découvrent jusqu'à la ceinture leurs formes aussi pures que celles des plus beaux modèles de l'antique. Les hommes y ont des turbans assez semblables à ceux d'aujourd'hui. Ces ornements, les pendants d'oreilles des femmes et les anneaux qui ornent leur tête et leurs pieds sont des preuves de l'antiquité du costume observé si fidèlement par les Indous de nos jours. La forme pyramidale des vases que les femmes portent sur la tête et dans lesquels elles vont puiser de l'eau y est également reproduite avec la plus grande exactitude.

Dans une des excavations de ces rochers célèbres, on voit une composition pleine de vie, représentant Durga monté sur un lion et combattant Mahishasur. C'est une personnification de la lutte de la vertu et du vice. Cet ouvrage de sculpture, exception faite des chefs-d'œuvre de la Grèce, peut être comparé sans désavantage aux monuments d'art les plus précieux du moyen âge et des siècles suivants jusqu'au dix-septième. Comme nous l'avons dit plus haut, le style d'architecture des Sept Pagodes et des monuments environnants, unique dans tout le pays, est un problème qui a beaucoup exercé les hommes ver-

sés dans les antiquités indiennes, et donné lieu à diverses hypothèses plus ou moins plausibles.

Le plus grand de ces rocs sculptés a de quatre-vingt-dix à cent pieds de long sur environ trente de haut. Sa surface entière forme une vaste planche où des bas-reliefs taillés par une main hardie ont mis en action diverses fictions bizarres de la mythologie indienne. Ils ont été reproduits dans un grand nombre de dessins livrés au public. Mais ces représentations, essais informes et incomplets de mains peu exercées, n'offrent pas la moindre garantie d'exactitude. Deux éléphants d'une exécution parfaite sont modelés dans cet étonnant tableau. Le plus grand a soixante-dix pieds deux pouces de long ; l'autre, qui est une femelle, est un peu plus petit, et placé en arrière. Entre leurs jambes on voit plusieurs petits folâtrant ensemble. On ne peut contempler sans admiration les poses aisées, naturelles, animées, et la vigueur d'effet de ce groupe intéressant. Il y règne un air de vie, de vérité, une symétrie qui font que ce chef-d'œuvre est à la nature animale ce que les statues antiques sont à la nature humaine. En un mot, c'est, dans son genre, une création sans égale. Partout où l'on voit sculptés des taureaux sacrés, on y retrouve presque toujours des traces d'un art porté à sa plus haute perfection, et l'on ne peut douter que les mains les plus habiles n'aient constamment concouru à la représentation de ces symboles vénérés de la religion indienne. A chaque pas on reste confondu devant les preuves de la perfection où les arts s'étaient élevés

dans ces contrées lointaines, à des époques antérieures de bien des siècles à la civilisation européenne.

Sur la même ligne que le roc sculpté est une excavation spacieuse, dont la façade est ornée d'une longue suite de colonnes du style le plus riche. L'intérieur est décoré d'une quantité surprenante de sculptures. Cette caverne est divisée en plusieurs salles, différentes de grandeur, toutes taillées dans le roc massif, qui est un granit dur et compacte. Ce magnifique produit de l'industrie humaine se trouve sur la route qui conduit à Madras.

A environ un mille au sud du village, on voit, les uns à côté des autres, cinq temples du plus beau travail, taillés dans d'énormes masses de granit. Ce sont des chefs-d'œuvre d'art et de goût. Leurs proportions et leur hauteur varient. Le plus élevé, qui est aussi le plus beau, a environ cinquante pieds de la base au sommet, autant que j'ai pu en juger par la simple appréciation de la vue. Ce temple est coupé en plusieurs étages, tous décorés de riches ornements en relief. Tous les environs de Mahabalipuram abondent en ces merveilles du génie humain. Mais les sculptures extérieures des temples dont il est question ont beaucoup souffert de la brutalité des musulmans. La foudre en a aussi détaché de grands éclats, et cependant, quoique maintenant en ruine, ces étonnantes constructions ne perdront jamais rien de leur majesté. Près de l'une d'elles sont deux statues représentant un éléphant et un lion ; le premier, de grandeur naturelle, le second, beaucoup plus grand que nature ;

tous deux, mais l'éléphant surtout, sont d'une exécution admirable, et peuvent le disputer avec les productions de la sculpture moderne, tant sous le rapport du dessin et de la composition que sous le rapport de l'habileté du ciseau. Aucune gravure jusqu'ici n'a reproduit correctement ces monuments. Les planches publiées dans les *Transactions de la Société Asiatique* ne sont que de misérables ébauches. La copie est une calomnie de l'original. Les figures y sont de monstrueuses caricatures, leur pose y est roide et guindée. A en juger par ces gravures, les temples des Sept Pagodes seraient des œuvres barbares de dessin et d'exécution, tandis qu'ils sont admirables sous l'un et l'autre rapport. Mahabalipuram mériterait, par le mérite distingué de ses antiquités, d'être traité avec plus d'égard qu'il ne l'est dans les gravures dont je viens de parler. Ce lieu est peut-être plus riche en merveilles d'art qu'aucun autre du vaste continent de l'Inde, où ces merveilles abondent pourtant de toutes parts.

Le temple représenté par M. Daniell dans la planche ci-jointe est une fort belle construction en pierre de taille. Il est bâti sur un rocher qui s'avance dans la mer. C'est, selon la tradition orale du lieu, le dernier édifice entier d'une cité ancienne engloutie par l'invasion progressive des flots. Les bramines qui l'habitent confirment ces faits par leur témoignage. Le docteur Babington, dans un mémoire communiqué à la Société Asiatique, a exprimé un doute à cet égard. Je n'entreprendrai pas de discu-

N<sup>o</sup> 2



Drawn by W. Daniell, R. A.

Engraved by W. J. Goble.



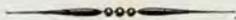
ter cette question d'archéologie indienne, mon but n'étant que de décrire les objets et les pays que j'ai examinés, et de les décrire tels qu'ils sont ou qu'ils ont été. Mais je dois dire que les arguments du docteur Babington ne m'ont pas paru de nature à ébranler ma confiance dans la tradition orale des bramines.

A une petite distance au-delà du roc sculpté, il y a une masse de granit d'une seule pièce, en forme de cône renversé, placée par la nature sur une base aiguë, dans un si parfait équilibre, que l'impulsion d'un bras d'homme suffit pour lui imprimer un mouvement d'oscillation, quoique plus de cent bras ne pussent venir à bout de la déplacer de son antique piédestal. Réduite par la pensée à une forme carrée, j'ai jugé, fort imparfaitement sans doute, que cette masse formerait un cube d'au moins vingt pieds. Elle ressemble aux *cromlechs* qu'on trouve dans le comté de Cornouailles et dans d'autres parties de l'Angleterre.

Pendant le temps que nous passâmes en cet endroit extraordinaire, il arriva un triste accident. L'homme chargé du *Tappal*, ou paquet de la poste, revenant d'une ville voisine fut assailli par un alligator au moment où il franchissait un courant d'eau qui coupait la route. L'animal l'attaqua au milieu même du courant, et quoique ce malheureux eût réussi, à l'aide de vigoureux efforts, à échapper à sa voracité, il n'en fut pas moins horriblement mordu, et mourut quelques minutes après avoir regagné la terre, où il

s'était traîné avec des peines inouïes. Son corps était affreusement déchiré : on retrouva plus tard le *Tap-pal* dans l'eau.

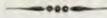
Nous passâmes plusieurs jours à visiter les curiosités naturelles et artificielles qui abondent à Mahabalipuram et dans ses environs. M. William Daniell profita de notre séjour pour y terminer plusieurs dessins avec beaucoup de soin et de fini. Il trouva là des sujets dignes en tout de son pinceau. Déjà quelques-uns de ses chefs-d'œuvre ainsi que de ceux de son oncle ont été offerts au public dans la *Description de l'Inde* qu'ils ont publiée. Ce magnifique ouvrage, on ne craint pas de le dire, n'a pas son semblable sous le rapport de l'exactitude du dessin, et pourtant il est encore fort peu connu.





## CHAPITRE IV.

Wandiwash. — Chasseur au tigre. — Fête indienne.

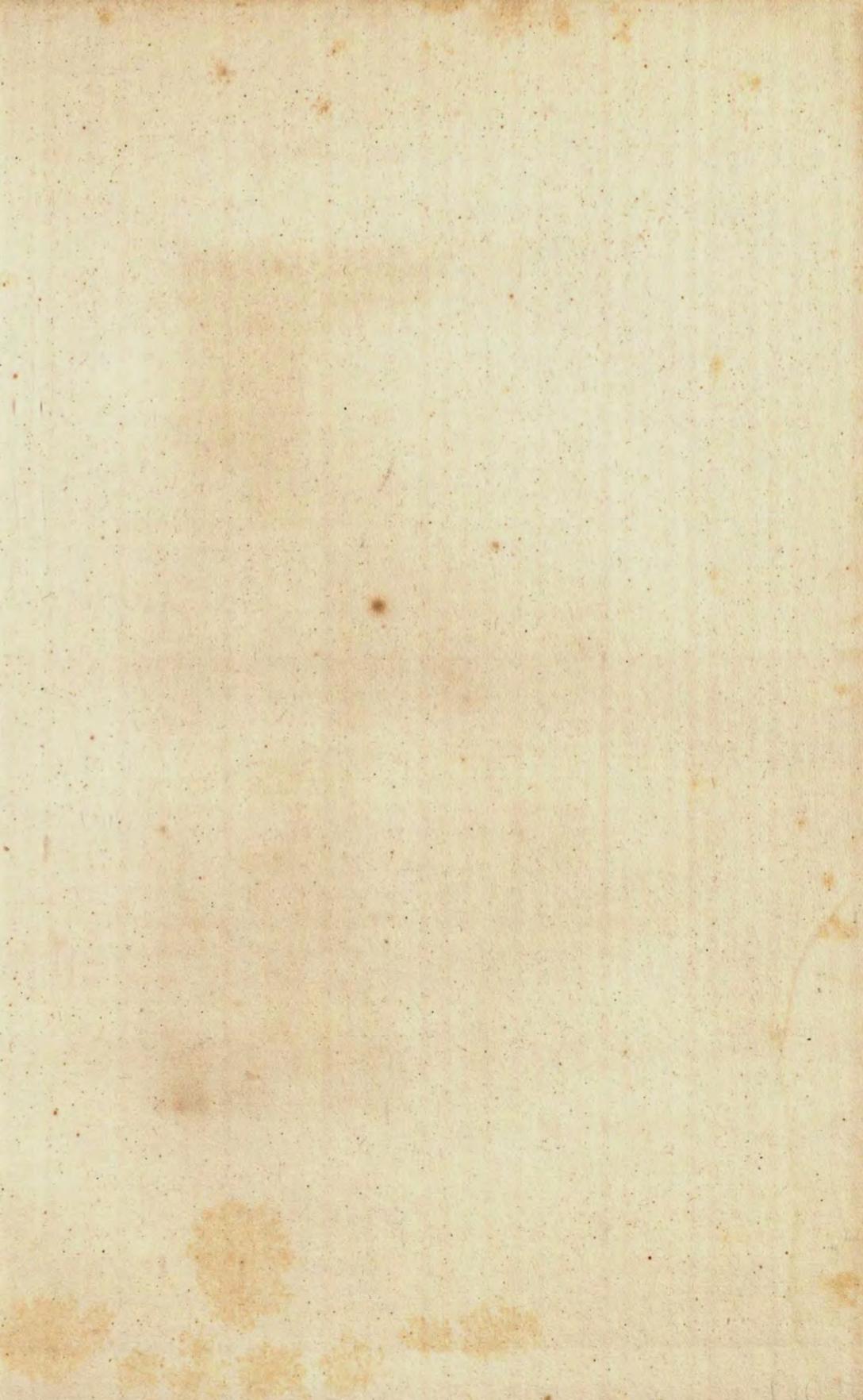


PARTIS de Mahabalipuram, et nous écartant de la côte, nous marchâmes dans la direction de Chingleput, traversâmes la rivière Paliar et allâmes nous reposer à Outramalore. Nous quittâmes cette ville chétive aussitôt après midi, et nous fîmes halte pour la nuit à Wandiwash. Cet endroit est remarquable, au moins pour les Européens, par une bataille meurtrière que s'y livrèrent les Anglais et les Français, les premiers sous les ordres du colonel Coote, les seconds sous ceux de M. de Lally, un des officiers les plus distingués de son temps. En septembre 1759, les Anglais avaient été repoussés dans une attaque contre la ville; mais, en novembre suivant, le colonel Coote s'en rendit maître après avoir essuyé une perte légère. Dans le courant de janvier eut lieu la bataille décisive dont il vient d'être parlé, à la suite de laquelle

les troupes françaises, réduites à un très-petit nombre par leurs pertes, furent forcées d'évacuer le pays. Le carnage tomba uniquement sur les Européens dans l'une et l'autre armée. Les Cipayes restèrent spectateurs impassibles; mais après l'issue de la bataille, les officiers commandant ces troupes indigènes complimentèrent hautement le colonel Coote sur sa victoire, et le remercièrent du spectacle qu'il leur avait procuré en les rendant témoins d'un combat tel qu'ils n'en avaient jamais vu.

Wandiwash avec le territoire adjacent est maintenant compris dans la division méridionale du *collectorat* de Madras. En arrivant dans cette ville, nous nous abritâmes sous l'un des guichets du fort que nous fermâmes à l'aide de nos tentes, et que nous disposâmes de manière à pouvoir y passer la nuit sans trop d'inconfort. En effet, sans la visite de quelques *bandicouts*<sup>1</sup>, nous n'aurions pas eu à nous plaindre. Mais ces animaux, pour lesquels je me suis toujours senti le plus violent dégoût, interrompirent souvent notre sommeil. Le fort qui défend cette triste ville tombe en ruine. Il avait pour toute garnison environ une demi-douzaine de misérables nus et affamés qui nous apparurent comme des spectres. A peine nous semblaient-ils mériter le nom d'hommes, tant leur mine était ingrate et repoussante. C'étaient des *fakirs* ou vagabonds, trop heureux de trouver

<sup>1</sup> Espèce de gros rat presque sans poil, et dont le dos est couvert de soies comme celles du sanglier.





*Drawn by R. Daniell, R.A.*

*Engraved by W. J. Harell.*

dans l'endroit le plus incommode et le plus ruiné un asile temporaire.

En quittant Wandiwash, le lendemain matin, nous parcourûmes un pays assez agréable quoique peu boisé, ce qui rendait le coup d'œil moins pittoresque. Le poirier épineux s'y voyait en abondance au lieu du mango, du tamarinier et de ces grands arbres de forêts qui dominant si majestueusement la végétation naine d'un jangle indien. Cette plante rude et piquante, qui dépare la terre qu'elle couvre dans un si grand nombre de contrées des tropiques, croît dans le pays en question avec une si prodigieuse fécondité qu'elle envahit jusqu'aux chemins. Au reste, c'est un inconvénient commun à tous les cantons dépourvus d'une meilleure végétation.

Nous arrivâmes à Gingie environ deux heures avant le milieu du jour. Le fort est situé sur un rocher élevé à pic et passe pour imprenable. Gingie a toujours été regardé comme la place la plus forte du Carnatic. La hauteur sur laquelle est bâti le fort principal, car il y en a sept, est exposée à un air très malsain ; aussi dit-on que la mortalité a été affreuse parmi les Français durant les dix années qu'ils ont été en possession de Gingie. Les ouvrages de fortification sont d'une construction admirable et d'un aspect imposant. Les sept portes de Raje-Ghur, la plus importante des hauteurs fortifiées, furent détruites par les ordres de Tippe-Saïb, ainsi qu'un pont qui réunissait deux de ces hauteurs. Au pied de la montagne est une belle mosquée bâtie par les mahométans sur

l'emplacement d'un ancien temple indien, substitution qui leur était assez familière, car ces conquérants n'épargnaient rien pour humilier l'amour-propre des peuples conquis.

Les tigres sont en grand nombre dans ce canton, et quelques-uns des indigènes ont une adresse remarquable pour les détruire. Pendant les deux jours que nous y séjournâmes, un bœuf devint la proie d'un de ces terribles animaux qui l'emporta dans sa tanière. Les traces de ses pas étaient empreintes sur la route jusqu'au prochain village, à six ou sept milles de Gingie : là nous les perdîmes. Mais avant notre départ nous eûmes occasion de juger le talent des chasseurs du pays.

Le lendemain de notre arrivée, au matin, on nous avait prévenus qu'il y avait un tigre de la plus grande taille caché dans un *nullah* ou lit de torrent desséché, près de la ville. Aussitôt parut un Indien qui se disposait à attaquer la bête sans le secours d'aucune arme à feu. C'était un homme court et trapu plutôt que robuste, musculeux, alerte et remarquable par son air de calme et de résolution. Il était entièrement nu jusqu'à la ceinture et n'avait autour des reins qu'un caleçon de toile descendant à mi-cuisse. Il était armé d'un couteau lourd dont la lame était très-large, très-épaisse, et le tranchant aussi affilé que celui d'un rasoir. A son bras gauche il portait un petit bouclier conique d'environ seize pouces de diamètre, recouvert de cuir, garni de clous de cuivre et d'une pointe de même métal au centre de sa partie

convexe. Mes compagnons et moi accompagnâmes ce petit chasseur intrépide jusqu'au repaire où dormait sans doute son adversaire redoutable. Nous craignons d'autant moins un danger personnel que nous savions que le tigre est assez lâche de sa nature, qu'il attaque rarement l'homme ouvertement, et que, dans tous les cas, il se jette plutôt sur un Indien que sur un Européen.

Nous arrivâmes bientôt au *nullah* et découvrîmes, à son extrémité, le bel animal étendu au soleil. Sa taille était monstrueuse ; jamais je n'en avais vu de plus grand. Le *nullah* était étroit et son fond assez plat. Le champ de bataille était donc on ne peut plus favorable aux évolutions du courageux chasseur.

Dès que nous fûmes arrivés sur le terrain, il sauta dans le ravin en poussant un cri aigu pour éveiller son ennemi. Celui-ci, en le voyant s'avancer d'un pas ferme mais mesuré, se dressa sur les pattes de devant avec un rugissement terrible. Comme l'Indien continuait d'approcher lentement, tenant ses yeux noirs et vifs fixés constamment sur lui, le tigre se leva de toute sa hauteur et commença à battre ses flancs de sa queue avec furie. Son attitude annonçait évidemment de l'embarras. L'homme avançait toujours d'un pas délibéré : l'inquiétude et la rage de l'animal croissaient à chaque pas. A la fin il se baissa à plat ventre pour prendre son redoutable élan. Soudain l'homme s'arrêta immobile ; le tigre en fait autant, lève la tête, pousse un sourd et affreux hurlement, fait un pas en avant et s'élance contre sa proie.

Mais l'Indien alerte, pliant les reins, reçoit sur son bouclier les pattes de la bête furieuse, lui plonge son couteau dans le ventre, et, passant sous elle, va tomber loin de sa portée. Le tigre se retourne sur le dos, le petit homme se met sur pied à l'instant, le frappe, prompt comme l'éclair, d'un coup mortel qui lui coupe la trachée-artère, et s'élançe avec la vitesse de la pensée hors des atteintes du monstre.

Le tigre mourut sur-le-champ. Quand nous fûmes certains qu'il ne ferait plus de mal, car il en avait fait beaucoup pendant sa vie, nous descendîmes dans le ravin. L'incision du ventre était effrayante à voir. La région inférieure du cœur était atteinte, et les intestins étaient coupés. Le chasseur victorieux dépouilla tranquillement son ennemi de sa peau en guise de trophée. Cette opération faite, en un clin d'œil et avec adresse, il revint tout fier à la ville, chargé de ces glorieuses dépouilles. Nous lui fîmes cadeau de deux ou trois pagodes, qu'il jugea une récompense fort généreuse pour son acte de bravoure, et vers la fin du jour nous nous dirigeâmes vers Trinomaly.

C'est une ville très-grande, mais en ruine. Ce fut sous ses murs qu'en 1767 le célèbre Hyder-Aly et le Nizam essayèrent une défaite complète, et que le Nizam perdit soixante-dix pièces de canon dans un combat contre le colonel Smith. Elle est située sur le penchant d'une montagne inégale qui a deux milles de circonférence, et au sommet de laquelle est une petite chapelle en grande vénération parmi les Indous.

La croyance commune est que quiconque oserait en profaner la sainteté, en pénétrant dans son enceinte, serait immédiatement consumé par un feu souterrain; aussi n'y a-t-il que les bramines chargés du culte qui aient droit d'y entrer. La pagode est regardée comme la plus haute du Carnatic; elle a deux cent vingt pieds de haut.

La ville de Trinomaly porte encore les funestes traces des ravages de la guerre. Il y règne une apparence de désolation qui repousse le voyageur et glace l'imagination. Dans l'Inde, plus que partout, la puissance du génie humain s'est manifestée en ajoutant les ornements de l'art aux riches beautés de la nature. Mais là, comme ailleurs, l'ambition de l'homme a détruit d'un côté ce que son industrie avait créé de l'autre, et des amas de ruines ont pris la place des prodiges du génie.

Toutes les maisons de Trinomaly sont dans un état complet de dégradation; il en résulte qu'elle n'a qu'un bien petit nombre d'habitants, tous de la plus basse classe. La pagode est très-vaste et renfermait autrefois beaucoup de richesses. Kummer-ul-Dien, commandant supérieur des armées de Tippto-Saïb, la pillait et enleva, dit-on, un lack de pagodes au commencement de la guerre, après avoir fait un carnage horrible des habitants de la ville. Beaucoup de bramines furent impitoyablement massacrés; le temple fut profané de la manière la plus brutale. On fit parquer du bétail dans l'enceinte réservée du sanctuaire. Cependant aucun feu souterrain ne sortit pour

engloutir les profanateurs. Aujourd'hui on voit pousser dans toutes les rues le poirier épineux et les autres plantes parasites qui ne manquent jamais de couvrir le sol abandonné par le pied de l'homme.

Nous quittâmes Trinomaly au point du jour, et, traversant la rivière Panour, nous marchâmes vers Tiagar, où nous arrivâmes assez tôt pour y faire, de bonne heure, un déjeuner passable. La route traversait une forêt extrêmement touffue qui s'étendait à plusieurs milles en tous sens. Nous apercevions fréquemment des traces de tigres, qui nous signalaient le voisinage assez peu rassurant de ces compagnons de route. Dans une clairière du jangle nous vîmes un troupeau de daims et d'antilopes noirs. Mais ils étaient si farouches qu'il me fut impossible d'en approcher assez pour nous procurer un morceau de venaison. Près de Manarureput, village autrefois considérable, que nous traversâmes, nous vîmes plusieurs *choultries*<sup>1</sup> et de petits temples indiens. Les environs abondent en tamariniers de la plus grande espèce. Les troupes commandées par le général Meadows, en revenant de Trichinopaly, enlevèrent les toits de toutes les maisons et des moindres cabanes de ce village. Il y reste

<sup>1</sup> On appelle *choultries*, aux Indes, des bâtiments couverts, souvent fort élégants, qui sont disposés sur les routes pour servir d'abri aux voyageurs. Une de nos gravures en reproduit un des plus intéressants modèles. Ces constructions diffèrent des *serai* ou *caravansérails* des pays mahométans, en ce qu'ils consistent en un toit posé sur des colonnes, tandis que ces derniers ne sont qu'un enclos de murs avec des niches pour les passants.

à peine quelques habitants, et le petit nombre de ceux qu'on y voit paraissent réduits au dernier degré de la misère humaine. Le pays d'alentour est désert, et le ongle infesté de bêtes féroces.

Tiagar, que nous avons choisi pour gîte d'étape, est une forteresse formidable assise sur un roc élevé. On n'y trouve rien de remarquable, si ce n'est son aspect sombre et repoussant. La contrée environnante est aussi dépourvue d'intérêt. Notre chemin nous conduisit au travers d'une épaisse forêt. Un seul accident variait l'aspect du pays : c'était une chaîne de belles collines dans la direction de l'ouest.

En quittant Tiagar pour nous rendre à Tanjore, nous passâmes par Rungenagour, où nous vîmes un petit fort bâti sur un rocher; rien n'y attira notre attention. Nous passâmes ensuite à Volconda, où se trouve un joli temple indou. Le pays d'alentour est bien boisé, sans offrir rien de frappant dans son aspect général ni dans ses localités.

Le quinzième jour depuis notre départ de Madras, nous arrivâmes au soir à Tanjore. Dans des temps anciens, cette ville fut la métropole savante de l'Inde méridionale. Dans ses murs, jadis célèbres, naquirent des philosophes et des poètes; mais depuis long-temps un oubli éternel pèse sur leurs noms comme sur leurs ouvrages, et la patrie ne les connaît plus.

Tanjore est défendu par deux forteresses. La moins grande a un mille de circonférence; elle est bien

construite et bien entretenue. Les murs soutiennent des remparts très-épais avec des cavaliers à chaque angle. Elle communique par un côté avec la plus grande, dont le système de défense est le même, et qui sert de résidence au rajah. Cette dernière renferme, en outre, une belle pagode dont la partie principale offre peut-être le plus élégant modèle de temple pyramidal qu'on puisse rencontrer dans l'Indostan. On voit dans l'intérieur une figure colossale de taureau sculptée d'un seul bloc de granit noir, et du travail le plus fini. Derrière le plus grand des deux forts, la campagne est couverte de cultures de riz et de plantations magnifiques. Une chaîne de hautes montagnes termine la vue à l'horizon.

Pendant notre séjour à Tanjore, nous assistâmes à une grande fête indienne. Vers le soir, le rajah sortit de son palais, accompagné de toute sa cour, dans toute la pompe d'un potentat de l'Orient, et se rendit à un endroit situé à environ un mille et demi des forts, où il devait procéder à une grave cérémonie. Elle consistait à lancer une flèche d'argent contre le rejeton d'un plantain, afin de s'assurer si la divinité qui préside aux moissons était dans des dispositions favorables. L'épreuve n'avait rien de mystérieux : il n'était pas besoin de la voix d'un sage pour servir d'écho à l'oracle. L'interprétation fut faite par le rajah lui-même qui, à dire vrai, paraissait un esprit fort simple. En pareil cas, quand l'incision produit un écoulement de sève abondant, c'est un signe certain que

la saison pluvieuse qui doit suivre amènera l'abondance ; si le contraire arrive, le pronostic est tout-à-fait différent.

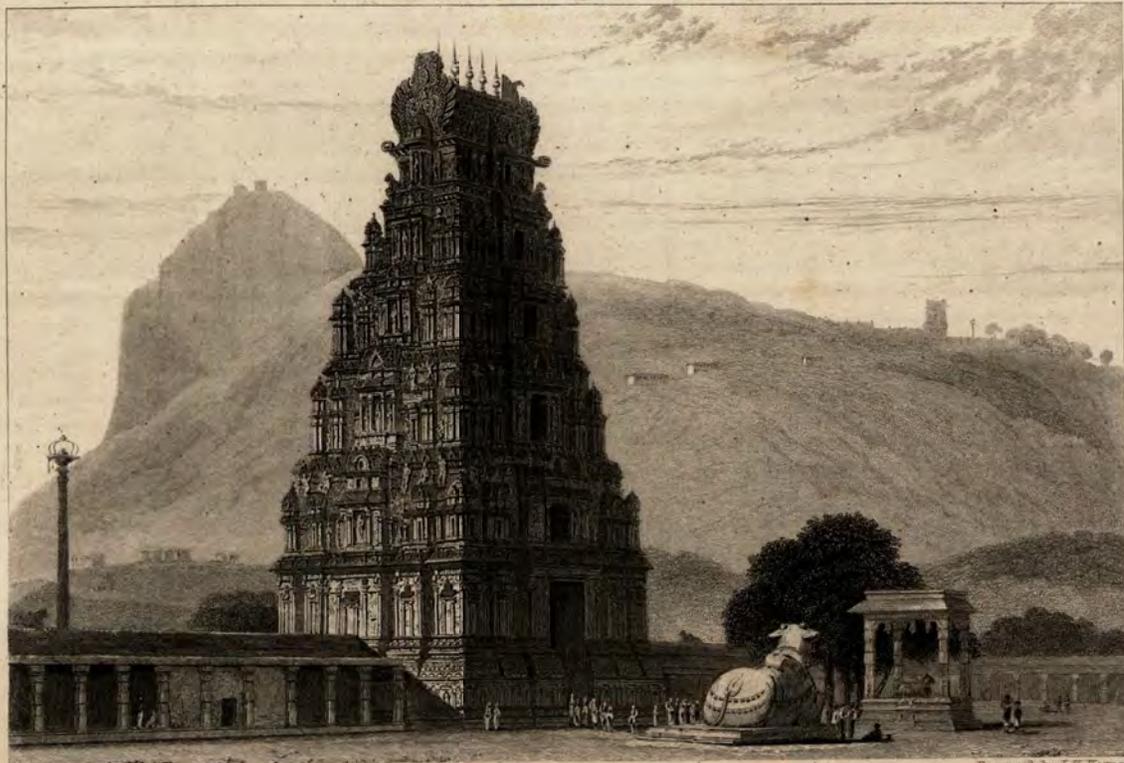
De Tanjore, nous prîmes la route de Trichinopaly, car notre itinéraire dépendait plutôt des circonstances, du caprice même, que de combinaisons arrêtées. Nous allions un peu à la merci de notre fantaisie. Trichinopaly est une ville considérable et importante ; son nom est familier aux oreilles européennes ; il leur rappelle les belles chaînes d'or qui l'ont rendu célèbre. Mais ce qui a augmenté encore le renom de cette ville, c'est le siège qu'elle soutint contre les Français en 1751. Alors, dénuée de tous les genres de ressources, mais défendue par les talents et la bravoure des Lawrence, des Clive, des Kirkpatrick, des Dalton et d'autres officiers dont la science militaire était secondée par le courage intrépide des grenadiers anglais, elle se défendit victorieusement contre les assiégeants, qui ne purent s'en rendre maîtres. Nous n'y séjournâmes qu'une nuit, et le lendemain nous continuâmes notre route vers Salem, petite ville à à-peu-près soixante milles au nord-est, où nous arrivâmes après avoir marché lestement pendant deux jours.

Les environs de cette ville sont remarquables. On y trouve, presque en aussi grande quantité qu'à Mahabalipuram, ces monuments admirables répandus avec profusion dans la vaste péninsule de l'Inde.

Nous partîmes le lendemain matin pour Tritchengour, situé à environ deux ou trois milles au sud-

ouest. Cet endroit renferme deux temples célèbres, dont le principal, quoiqu'en plus grande vénération, est cependant bien moins riche que l'autre. Ce fut celui-là que nous visitâmes d'abord. Il est situé sur le sommet d'une colline élevée que nous eûmes quelque peine à gravir, et qui est toute couverte de choultries de la plus élégante construction. L'architecture de ce temple, quoiqu'elle ne soit pas dépourvue d'ornements, est d'une simplicité parfaite, et forme, en même temps, une masse imposante. La solidité de l'édifice est suffisamment attestée par le grand nombre de générations qu'il a vues passer sans souffrir des injures du temps, malgré son exposition à toutes les intempéries. Aujourd'hui encore il domine la hauteur, vénérable, majestueux, bravant les orages et les ans, et comme tout fier à la fois de son assiette inébranlable et de son antiquité. Le paysage qui se déploie sous les yeux à mesure que l'on monte la colline est des plus pittoresques. La route que nous suivîmes est, en quelques endroits, taillée dans le roc massif et coupée par des degrés. A moitié chemin du temple et un peu à l'écart, on voit, ciselé sur la paroi du rocher, un grand serpent, objet d'une profonde vénération parmi les Indous. Il a quatre-vingts pieds de longueur et une épaisseur relative. Malgré ces énormes proportions, ses formes sont du fini le plus parfait et imitent fidèlement la nature. Des deux côtés de cette figure, des degrés sont taillés dans le roc pour l'usage des dévots qui viennent en foule rendre un culte au monstre sacré. Du péristyle du temple, placé





Drawn by W. Daniell R.A.

Engraved by J. B. Knapton.

tout-à-fait sur la crête d'une côte à pic, on jouit d'une vue magnifique et qui s'étend, à cause de l'élévation, sur une vaste contrée de l'aspect le plus riche et le plus varié. Quelques parties d'un style d'architecture plus moderne ont été ajoutées à ce temple. On les distingue aisément, et leur contraste est d'un bel effet à côté des premières constructions, dont l'antiquité est très-reculée et l'état de conservation parfait. L'un des bramines gardiens du temple nous assura que nous étions les premiers Européens qui eussent été admis dans ce sanctuaire du culte païen.

En rentrant dans la ville nous visitâmes à son tour l'autre temple, moins renommé pour sa sainteté, mais beaucoup plus somptueux dans sa construction. M. W. Daniell y termina le dessin de la gravure qui représente en partie ce superbe édifice. Il est bâti au centre d'une grande place entourée d'une colonnade. Çà et là, dans les intervalles des colonnes, les fakirs, les pèlerins et d'autres passagers vagabonds (car le vagabondage est une des plaies du pays) ont pratiqué des séparations et formé des logements assez commodes. Le portail du temple représenté dans la gravure est un modèle achevé de la belle architecture pyramidale si répandue dans l'Indostan. L'arc qui sert d'entrée pour conduire au principal corps de bâtiment est percé dans la partie inférieure et au centre de cette pyramide, et forme un passage large, élevé et couvert d'un plafond horizontal, au-dessus duquel s'élève une belle ordonnance de cinq étages. Le tout ensemble doit avoir, selon moi, plus

de cent pieds de hauteur. L'extérieur de cette construction porte dans ses riches ornements l'empreinte d'un goût plus moderne que celui du temple situé sur la colline. Depuis sa base jusqu'à son sommet il est couvert de découpures élégantes, de reliefs hardis, et se termine par cinq flèches que l'on suppose être un symbole de quelqu'une des principales divinités indiennes, symbole mystérieux, sacré et inaccessible à la profane intelligence du vulgaire. Le temple s'élève à quelques mètres de cette entrée, mais il est loin d'être en harmonie avec elle pour la majesté du coup d'œil et la diversité des ornements. C'est un bâtiment à toit plat, soutenu par un nombre immense d'élégantes colonnes, qui, quoique toutes du même style, n'en sont pas moins décorées chacune dans un goût différent, preuve de l'étonnante fécondité d'invention, de l'adresse manuelle et des connaissances parfaites dans l'art de l'architecture, qui distinguèrent les fondateurs de ces admirables édifices. Rien parmi les monuments de Rome et de la Grèce ne mérite une comparaison avec les monuments de ces contrées extraordinaires ; et nulle construction, dans le monde entier, ne les surpasse assurément, ni pour la magnificence du dessin, ni pour la sublimité de l'effet. La colonnade et la majestueuse coupole de Saint-Pierre perdent tout leur prix comparées à quelques-unes des constructions plus ou moins antiques de l'Indostan. Enfin les chefs-d'œuvre d'art que rencontre à chaque pas le voyageur, surtout dans la partie centrale de la presqu'île, semblent surpasser en

réalité les merveilles de Ninive et de Babylone, dont la tradition de l'histoire nous a conservé la peinture, éclipsée aujourd'hui par le pinceau créateur de Martin.

Le second temple de Tritchengour est moins fréquenté par les dévots rigoristes que l'ancien bâti sur la hauteur; mais il reçoit en tout temps un plus grand concours de gens de toutes classes qui viennent y puiser de l'eau dans un puits situé sous la voûte de la pyramide d'entrée. Au-dessus de ce puits est une figure de taureau fort artistement moulée en stuc et de proportion gigantesque. A quelques pas, une autre figure du même animal, mais plus petite, est placée sous un pavillon en pierre. Toutes deux sont d'une belle exécution, quoique inférieures à beaucoup de celles que j'ai rencontrées. Au-dessous de la plus grande de ces figures on descend dans le puits par un très-bel escalier de pierre. Je ne pourrais fixer le nombre des degrés, mais, à en juger par la profondeur totale, il doit être fort grand. C'est un spectacle extrêmement intéressant de voir les jeunes femmes indiennes, toutes jolies et bien tournées, sortir de cette cavité souterraine avec leurs vases à l'eau sur la tête, et marcher en silence sous cet élégant fardeau qu'elles portent avec beaucoup d'aisance et de grace. L'ouverture du puits est percée dans la poitrine du taureau et fort large. On peut juger par là de la taille de ce colosse de pierre.

Nous séjournâmes plusieurs jours à Tritchengour,



sous des tentes que nous dressâmes à l'ombre d'un bouquet d'arbres dans le voisinage des temples. Tout notre temps fut employé à prendre des notes et à recueillir toutes les beautés que la nature et l'art ont étalées dans cette partie de l'Inde.

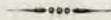
---





## CHAPITRE V.

Tanjore. — Tondy. — Ramiseram.



EN quittant Tritchengour, nous revînmes sur nos pas jusqu'à Trichinopaly, et de là à Tanjore, d'où nous nous dirigeâmes vers Ramiseram. Notre projet était de passer ensuite dans l'île Ceylan.

A quelques milles au-delà de Tanjore, nous trouvâmes une différence remarquable dans l'aspect du pays. La campagne offrait le coup d'œil d'un paysage d'Angleterre. Ce fut pour nous une source de rians souvenirs. Cette singularité sembla se reproduire de plus en plus à mesure que nous approchions de Pettacotta. A partir de ce point elle cessa entièrement. Cette contrée est couverte de très-beaux dattiers. Le long de la route, d'agréables points de vue étalaient à nos yeux un pays bien cultivé, où une population heureuse devait sans doute trouver sous la main

une vie abondante et facile. Le grand nombre de *choultries* qu'on rencontre en ces lieux, montre la prévoyance attentive avec laquelle on a pourvu aux commodités des voyageurs et des pèlerins. Assurément ces édifices offrent de très-agréables stations. Ils sont regardés comme une preuve de la sainteté du lieu où on les a construits, leur usage spécial étant de procurer un abri aux nombreuses caravanes qui se rendent en pèlerinage à quelque temple révééré. Cependant toute espèce de voyageurs en partage la jouissance. En quittant Tanjore nous fûmes assaillis à plusieurs reprises par de fortes pluies d'orages et nous trouvâmes fort à propos un couvert dans les *choultries*. Dans l'un d'eux, mon domestique ayant ôté du pavé une pierre qui n'y tenait plus, fut mordu par une bête que je crus d'abord être un serpent. Au cri qu'il poussa, ayant tourné la tête, je le vis très-agité, regardant d'un air effaré son index gauche qu'il pressait fortement dans sa main droite, et dont il ne laissait passer que le bout. Sa frayeur était telle qu'il ne put articuler la moindre réponse à mes questions. Tout ce qu'il put faire fut de me désigner par signes le vide de la pierre. J'y regardai et y découvris un gros scorpion. Dès que mon homme sut à quoi s'en tenir, il reprit ses sens, et, certain de n'avoir pas eu affaire à un serpent, il tua l'animal, étendit une partie de ses intestins sur un chiffon et appliqua cet emplâtre sur la morsure. Ainsi pansé, il se plaignit encore d'un peu de douleur à la main et au poignet pendant quelques heures; mais le lendemain

matin, le mal avait entièrement disparu, et il n'éprouva plus rien.

Nous voyageâmes fort agréablement depuis Pettacotta jusqu'à la côte que nous atteignîmes à Cottapatam, et nous poursuivîmes, toujours en vue de la mer, jusqu'à Tondy. En cet endroit la terre est stérile et couverte d'un jangle touffu et plein de ronces, qui s'étend à perte de vue. Les cocotiers croissent en abondance le long de la côte et font contraste avec l'aspect de l'intérieur du pays fort peu agréable à l'œil du voyageur. Là, le *chatta*, ou *arbre-parasol*, commence à se montrer en abondance. Le nom de cet arbre lui vient de la forme qu'il prend le plus souvent dans sa croissance, et qui représente tout-à-fait un parasol fixé à l'extrémité d'un tronc droit et nu. Dans quelques sujets cette forme affecte des proportions si parfaites, qu'il semble que la nature se soit plu à circonscrire la végétation de l'arbre dans les limites d'un dessin régulier. Dans d'autres, au contraire, elle paraît s'être jouée dans les bizarreries les plus fantastiques, tant le tronc tortillé se replie de mille façons, en dépit de toute uniformité et de toute harmonie. Mais, sous cette dernière forme même, cet arbre est toujours curieux à voir, et c'est peut-être, après l'arbre-banyan, la production la plus singulière du règne végétal.

On trouve aussi en abondance, dans le voisinage de Tondy, le *palmier-taur*, qui fournit une quantité surprenante de jus que l'on convertit en sucre. Un tronc fort petit, de neuf pouces de diamètre environ,

peut fournir par incision plusieurs *quarts* de liquide dans les vingt-quatre heures. Quand on boit ce jus au point du jour, il est très-rafraîchissant et tout-à-fait innocent, pris même en quantité; mais aussitôt que le soleil commence à faire sentir sa chaleur, il fermente, et devient en peu de temps extrêmement capiteux. Sa force est alors à peu près égale à celle de l'eau-de-vie, et son usage est d'autant plus à craindre qu'il est plus tentant; car il conserve, même après sa transformation, son bouquet agréable. Les basses classes de l'Inde qui, comme celles de tous les pays, sont passionnées pour les boissons fortes, boivent ce jus avec excès, d'autant plus qu'il est à très-bon marché, et que, pour une bagatelle, elles peuvent s'enivrer complètement. Pour quatre sous, un homme peut se régaler au point de tomber dans un état de brutalité que peuvent concevoir et envier ceux qui sont possédés de cette passion, mais que ne comprendront jamais ceux qui en sont exempts.

Avant d'arriver à Ramanadporum, nous fûmes témoins d'un spectacle qui nous fit voir d'une manière frappante les fatales conséquences de cette passion de l'ivresse. A une petite distance de la ville, nous vîmes étendu sur la route un homme mort et entièrement couvert de fourmis. Cette vue avait quelque chose de repoussant. Le cadavre n'était pas encore roide; ainsi il ne pouvait y avoir long-temps que la mort avait passé par là, et cependant, les narines, les oreilles, les yeux, étaient complètement remplis de ces insectes rongeurs. Nous acquîmes la certitude que





Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by J. G. Armytage.

cet homme s'était enivré par suite de libations trop copieuses de jus de palmier et qu'il s'était étendu sur le chemin pour dormir. Dans cette situation, réduit à l'impossibilité de se défendre, il avait été attaqué par les fourmis qui l'avaient positivement tué, soit qu'il se fût endormi, soit qu'il n'eût pas la force de se lever. Elles avaient pénétré par les narines et les oreilles jusque dans son cerveau. De tels accidents ne sont pas rares. Toutes les fois qu'on a ouvert le crâne de quelque individu mort de cette manière, on a trouvé des fourmis dans les cellules et une portion de la cervelle rongée par ces insectes.

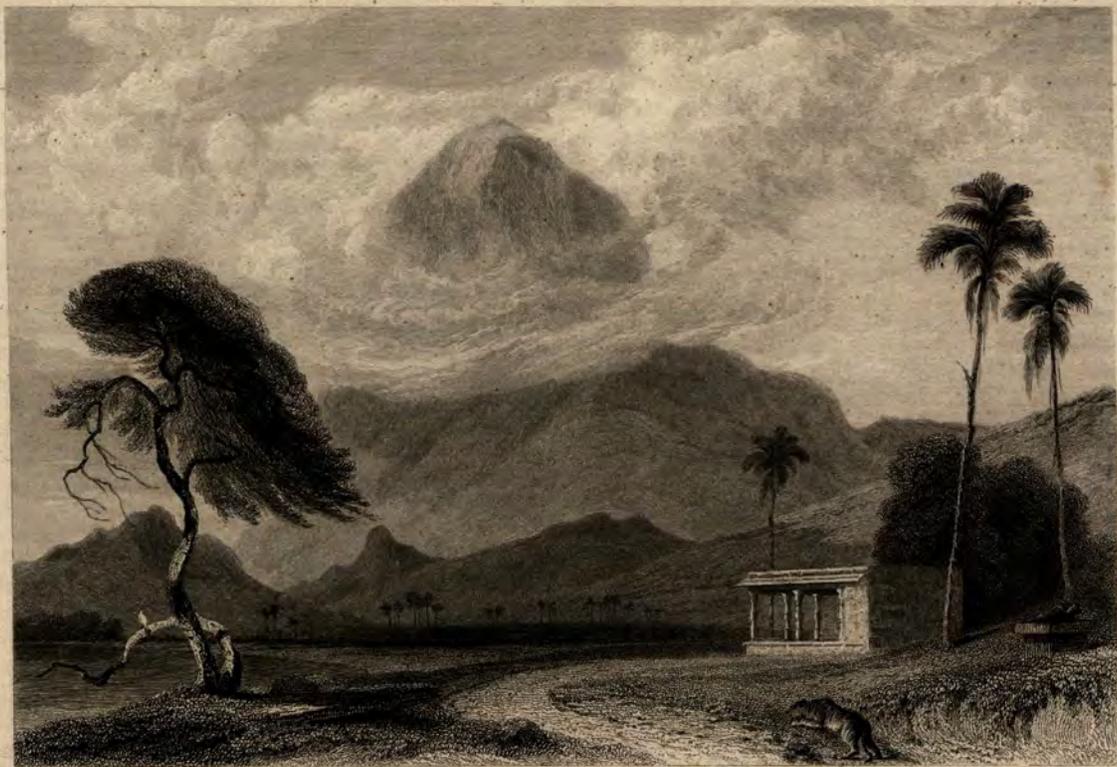
Nous fîmes halte pendant la nuit à Ramanadporum, où nous logeâmes assez commodément sous un bouquet d'arbres dans les faubourgs de la ville. De là nous gagnâmes Ramiseram, petite île située dans le détroit, entre l'île de Ceylan et la terre ferme, dont elle est séparée par un bras de mer de peu de largeur. Le terrain y est bas, sablonneux et inculte. Nous nous établîmes dans un beau *choultrie* : nulle part, dans toute l'Inde, je n'en ai rencontré un plus délicatement construit, et dont l'architecture fût de meilleur goût. Il est soutenu par un grand nombre de colonnes décorées de riches ornements ; le plus grand soin a présidé au choix et à la pose des pierres. Les corniches, les chapiteaux, les piliers sont du dessin le plus fini. Ce bâtiment si élégant, vraie trouvaille pour le crayon d'un artiste, s'élève sur une base de rochers qui s'avance assez loin dans la mer. Tout autour règne une large terrasse pavée en pierre,

formant une sorte de cour carrée, et terminée, sur trois de ses côtés, par des degrés, destinés à faciliter les ablutions des passants, suivant la coutume universelle parmi les Indous. De toutes leurs superstitions, c'est assurément la plus raisonnable; du moins je n'en connais pas d'autre qui mérite d'être recommandée ou suivie.

Le sol de Ramiseram, comme je l'ai dit plus haut, est extrêmement stérile, l'île n'étant autre chose qu'une plaine de sable, unie et fort basse. On y remarque plusieurs tombeaux que les mahométans prétendent être ceux de Caïn, d'Abel et de leurs familles. Du côté opposé de cette petite île, est une pagode renommée, dans laquelle on entre par un portail haut de plus de cent pieds. La voûte, extrêmement lourde, et composée d'un petit nombre d'énormes pierres, s'élève seule à environ quarante pieds. Cette construction, extraordinairement massive, approche, plus que toutes celles du même genre, du style de l'architecture égyptienne. Le temple auquel elle appartient est en grande odeur de sainteté. On n'y fait usage, dans toutes les cérémonies du culte, que de l'eau du Gange. Tous les jours on en verse une grande quantité sur une image grossière regardée comme la divinité patronne de ce lieu sacré. Cette eau est ensuite vendue à un prix fou à quiconque est assez riche ou assez dévot pour en faire la dépense. C'est la source d'un fort beau revenu pour les desservants du temple.

En quittant Ramiseram, nous poursuivîmes notre





Invented by W. Daniell, R. A.

Engraved by J. Armistead.

route le long de la côte, jusqu'à Kilcarie, et de là jusqu'à Veypar. En ce dernier lieu, nous ne pûmes trouver que de l'eau saumâtre. Il fallut en envoyer chercher de bonne à trois milles, ce qui, malgré le grand nombre de gens qui nous accompagnaient, nous parut fort incommode. Au-delà de Veypar, la route traversait un bois épais, composé en grande partie d'arbres-parasols. Ce fut là que j'eus occasion d'examiner de près cette singulière production de la nature, telle que je l'ai décrite plus haut.

Nous trouvâmes peu de changement dans l'aspect du pays depuis Veypar jusqu'à Panamgoudy, qui est situé sur le cap Comorin. Le pic de cette montagne a sous lui, d'un côté, une grande étendue de campagnes fort belles, et de l'autre, la vaste mer. Sa pente est si escarpée que personne n'a encore réussi à gravir jusqu'au sommet. Du côté de l'est la contrée est plate et assez bien cultivée, tandis que du côté de l'ouest elle est montueuse et presque toute couverte de jungles. Le cap est souvent entouré, vers son sommet, d'une ceinture épaisse de nuages, au-dessus desquels il élève jusqu'aux cieux son cône hardi, qui se détache sur le fond d'un ciel azuré. A une petite distance du pied de la montagne est un *choultrie*, beaucoup moins élégant que la plupart de ceux de la péninsule, et si modeste dans ses dimensions, qu'à peine son aspect peut-il rompre la sombre uniformité de ce paysage où règne un calme solennel. Quoique le pays d'alentour soit très-peuplé, eu égard à son éloignement de toute grande ville, le voisinage im-

médiat du cap offre un air de solitude qui n'y laisse guère soupçonner d'autres habitants que les tigres et les bêtes féroces qui fréquentent habituellement les parties les plus désertes de l'Inde. Telle est la hauteur du cap au-dessus du niveau de la plaine, que tous les objets semblent se rétrécir dans ses environs. Les plus grands arbres, écrasés par un si puissant contraste, ne paraissent tout au plus que des arbrisseaux rabougris.

Par une singulière coïncidence, le point le plus élevé de ce promontoire célèbre est, à quelques pieds près, au niveau du plateau du cap de Bonne-Espérance. L'un sert de borne, au sud, à la presqu'île de l'Inde, comme l'autre, au continent d'Afrique. Le sommet du cap Comorin se trouve avoir son aplomb à une distance de quelques milles de la mer, à cause de l'étendue de sa base qui, des bords de la mer, va s'élevant peu à peu par une pente graduelle. Le chatta ou arbre-parasol y croît en abondance. Plus d'une fois nous nous en servîmes en guise d'abri contre la chaleur. La tête de cet arbre est composée de branches garnies d'épines, et si touffues, si serrées, qu'elles forment une sorte de toiture impénétrable aux rayons du soleil. Tout l'espace qu'elle couvre est toujours jonché d'une telle quantité de *piquants*, qu'avant de nous y asseoir nous étions obligés de balayer la place; encore, étant assis, restions-nous exposés à une pluie d'épines à la moindre agitation du feuillage causée par le vent. Le taur, dont le nom vulgaire dans l'Inde est *palmier-éventail*, se trouve toujours en

compagnie avec le chatta le long des côtes, tous deux croissant de préférence dans les terrains sablonneux.

Au-delà du cap Comorin, en traversant les districts de Tinevelly et de Dindigul, on jouit d'une perspective qui n'a pas son égale dans toute l'étendue de l'Inde. Indépendamment des formes variées des montagnes couvertes de bois de la plus belle végétation, les ondulations de la plaine sont décorées çà et là des plus élégantes fabriques, de temples, de *choultries*; ces derniers y sont en aussi grand nombre que plus loin sur la côte. Dans toute cette contrée la nature se montre dans des proportions colossales. Au sein des vastes forêts, les éléphants vivent nombreux à l'ombre d'énormes arbres, dont la hauteur extraordinaire varie de cent cinquante à deux cents pieds, ce qui fait trois fois la taille du chêne d'Angleterre. La grandeur imposante, la majesté de leur port dépassent les bornes de l'imagination.

Sous ces ombrages gigantesques, nous rencontrâmes un groupe d'éléphants sauvages; mais ces monstrueux animaux ne paraissaient pas plus grands que des bœufs à côté des phénomènes de végétation dont ils étaient entourés. Un seul indice annonçait la force prodigieuse de leur organisation et réhabilitait leur puissance; c'était le craquement fréquent des grosses branches qu'ils arrachaient du tronc principal des arbres avec leur trompe.

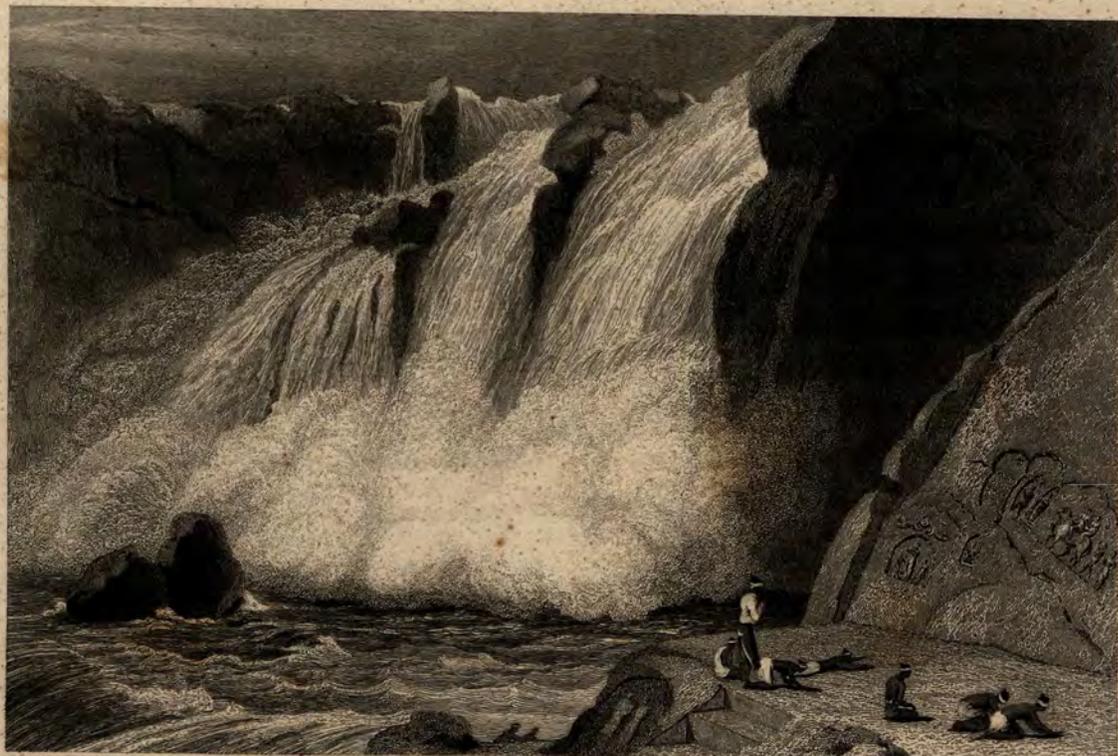
L'éléphant, dans l'état sauvage, est extrêmement timide. Il redoute à tel point la présence de l'homme, qu'à son approche il ne manque jamais de s'éloigner,

et ce n'est qu'à force de provocations qu'il se décide à l'attaquer. Même quand ces animaux sont en troupe nombreuses, ils fuient le voisinage de l'homme, comme s'ils sentaient sa puissance et sa supériorité morale.

En quittant Panamgoudy, nous nous éloignâmes de la mer et marchâmes droit vers Palamcotta. De cette dernière ville, après un jour de halte, nous gagnâmes Tinevelly. Le pays, très-bien boisé, et de vastes campagnes parfaitement cultivées, offrent un coup d'œil très-pittoresque. La plaine se termine par une chaîne de montagnes qui, au moment où le soleil se cache derrière elles, projettent leurs grandes ombres sur un immense district à la fois fertile et peuplé.

Avant de quitter Tinevelly, nous profitâmes du voisinage de la cataracte de Puppanassum pour visiter cette merveille naturelle, la plus remarquable, sans contredit, de tout le Carnatic. On y arrive par une vallée longue et étroite, à l'issue de laquelle le courant se précipite et forme un étang sans fond, d'où sort une nouvelle rivière dont le cours paisible serpente à travers une plaine à peu près de niveau avec la mer. En suivant cette vallée, bornée des deux côtés par de hautes collines, nous perdions souvent de vue la chute d'eau que nous cachaient les accidents de la montagne autour de laquelle nous tournions. Nous marchâmes toujours le long de la rivière tortueuse, et nous rencontrâmes sur notre chemin un grand nombre de dévots qui allaient se baigner dans ses





Drawn by W. Daniells, R.A.

Engraved by J.H. Kerns

eaux saintes, et porter leurs adorations et leurs gémissements dans ce lieu consacré par une antique superstition et par les traditions locales les plus reculées. Ces aveugles sectateurs d'un dogme absurde ne parurent nullement flattés de voir profaner le lieu saint par la présence d'impies *faringi* (chrétiens), qu'ils ont en horreur. Ils passèrent à côté de nous dans un silence farouche, et l'expression de mépris et de malveillance répandue dans tous leurs traits nous prouva suffisamment que s'ils ne nous faisaient pas un mauvais parti, ce n'était pas la bonne volonté, mais le courage qui leur manquait.

En tournant le coin d'une colline escarpée, nous nous trouvâmes tout-à-coup en face de la chute. Le spectacle était vraiment magnifique ; et telle fut l'impression extraordinaire qu'il produisit sur nous, que je fus, pour ma part, obligé de fermer les yeux un instant, afin de me recueillir et de me remettre de la secousse qu'il me fit éprouver. En vain le bruit lointain de la cataracte semblait devoir nous préparer à ses effets imposants ; la réalité surpassa notre attente.

D'une hauteur de cent cinquante pieds, une masse d'eau prodigieuse se fraie violemment un passage parmi les rochers qui interrompent son cours, et entre lesquels elle bondit, bouillonne et siffle avec une énergie épouvantable ; puis elle se précipite dans l'étang profond et noirâtre qui se trouve au pied de la montagne, et fait retentir les lieux d'alentour du

bruit vraiment assourdissant de sa chute. Même, dans la saison des eaux basses, on l'entend mugir à la distance de plusieurs milles. Mais pendant la mousson, quand les torrents des montagnes ont grossi son cours ordinaire, ce mugissement devient dix fois plus terrible. L'eau, en tombant, rencontre la résistance du sol, et tournoie d'une manière effrayante. Il serait dangereux d'approcher dans le rayon de ses éclaboussures. Comme nous l'avons déjà dit, cette cataracte est très-révérée, et son nom même de Puppanassum désigne la « faculté d'effacer les péchés. » En tout temps on est sûr d'y trouver des Indiens dévots qui se baignent dans ses eaux sacrées.

A un mille environ de distance, et sur les bords du fleuve, on a bâti une jolie pagode et divers *choultries*. Le poisson d'eau douce de plusieurs espèces y afflue, et on voit paraître à la surface de l'eau des carpes familières, longues de deux pieds, qui viennent recevoir la nourriture que les naturels superstitieux leur distribuent chaque jour. Le gibier abonde dans les environs, particulièrement les paons et les sangliers; on y trouve aussi des tigres. Du reste ce n'est qu'en mai et septembre qu'on peut visiter cet endroit sans danger. Néanmoins nous fûmes tous assez heureux pour y échapper.

A côté de la chute d'eau s'élève un rocher en grande vénération. Il est couvert d'un bas-relief grossier devant lequel les pèlerins et les visiteurs de tous genres ne manquent pas de se prosterner avec les

contorsions les plus grotesques. On rencontre aussi parmi cette foule de fanatiques des fakirs ; car où n'en rencontre-t-on pas dans l'Inde ?

Nous nous réjouîmes beaucoup à la vue d'un Indou au corps gras et glabre, et à la longue barbe, de la caste appelée *Purum-hungse*, à cause d'une certaine austérité de mœurs et d'une prétendue sainteté que ces imposteurs sont loin de mettre réellement en pratique. Le *Purum-hungse* est regardé comme un être descendu du ciel avec la facilité de vivre ici-bas sans manger, et de survivre, en outre, sous terre ou sous l'eau, jusqu'à ce qu'il ait complété mille années d'âge.

L'individu en question était assis à quelques pas du rocher sacré, le dos appuyé contre un arbre, et ses grosses jambes étendues vers l'horizon, comme s'il eût voulu calculer les degrés d'un angle formé par l'inclinaison de son corps. Ses regards étaient dirigés vers la voûte du ciel, sans doute pour mieux paraître absorbé dans une sainte contemplation. En effet, il eût joué assez bien le ravissement céleste, sans l'obliquité de certains regards rusés qui lui donnait une expression d'hypocrisie visible pour tout observateur autre qu'un peuple ignorant et idolâtre.

Sa barbe longue et grisonnante n'annonçait pourtant qu'un âge mûr et plein de vigueur. Quant à sa taille, elle était d'une rotondité qui ne permettait pas de croire qu'il fût dans l'habitude d'affamer son corps au profit de son âme. Certainement il pratiquait cette

philosophie plus profitable qui dit que , si l'homme doit vivre pour pratiquer la sagesse, il doit aussi manger pour entretenir la vie. Au surplus, on ne peut que s'étonner de l'extrême crédulité avec laquelle les pauvres Indous accueillent les monstrueuses grimaces de ces imposteurs.

---



## CHAPITRE VI.

Chute de Gungavapettah. — Éléphants sauvages.

EN quittant Pupanassum, nous nous dirigeâmes vers le nord, et fîmes halte dans une petite ville, à quinze milles sur la route de Dindigul, où se trouvent plusieurs autres chutes d'eau que nous étions bien aises de voir. En approchant de la principale, nous eûmes à traverser un jogle parfois presque impénétrable, à cause de l'extrême vigueur de la végétation. En outre, il était infesté de tigres et d'éléphants sauvages. Aussi nous crûmes nécessaire de demander une escorte de cipayes au résident anglais, qui voulut bien y joindre un certain nombre de péons<sup>1</sup> armés de longues lances. Malgré la confiance que nous inspirait un entourage aussi respectable, nous ne pûmes nous défendre de quelques moments

<sup>1</sup> Paysans.

d'appréhensions, chaque fois que nous entendions au loin le hurlement d'un tigre ou le craquement des buissons qui se brisaient sous le pas pesant des éléphants. Cependant ces derniers ne manquaient jamais de se retirer à notre approche. Dans les trois derniers milles que nous parcourûmes avant d'arriver aux cataractes, le jongle était si touffu, que nous fûmes obligés de sortir de nos palanquins, et de nous frayer nous-mêmes un chemin, en écartant avec les mains les branches entrelacées du taillis, ou de suivre les péons qui nous servaient de guides, lesquels, plus alertes que nous, débarrassaient le passage lestement, à l'aide de leurs lances et de leurs coutelas.

Avant de pénétrer dans la partie la plus reculée et la plus épaisse du bois, nous traversâmes plusieurs clairières où nous reconnûmes des traces de cannes à sucre. Nous sûmes après que ces plantations avaient été entièrement ravagées la veille par les éléphants sauvages. Ces animaux commettent souvent de grands dégâts dans les endroits cultivés qui avoisinent les forêts. Ils foulent aux pieds tout ce qui se trouve sur leur passage, et quelques heures leur suffisent pour dépouiller tout un champ de cannes à sucre. Un homme et sa femme, qui avaient été apostés dans une hutte pour veiller sur la plantation que nous traversâmes, avaient été forcés de se réfugier au haut d'un arbre, seul refuge assuré contre un ennemi puissant, non seulement par le nombre, mais encore par sa force et son énergie physiques. Les malheureux gardiens assistèrent de leur cachette, et sans pouvoir y porter

remède, à l'œuvre de dévastation qu'ils pouvaient suivre de l'œil à leur aise, à la faveur d'un brillant clair de lune. Dès que les éléphants eurent tout détruit, ils se retirèrent, et le couple terrifié descendit de son abri incommode pour aller porter cette triste nouvelle au propriétaire de la terre.

En traversant la jungle, nous passâmes à une fort petite distance de ces animaux. Nous entendîmes distinctement le bruit qu'ils faisaient, en frayant un passage à leurs lourdes masses, et en abattant sous leurs pieds les branches d'arbres qui leur faisaient obstacle. Ils paraissaient se douter de notre approche, car ils se tinrent constamment hors de vue, quoique nous les entendissions tout près de nous. Néanmoins, nous étions sans crainte, sachant bien qu'ils n'attaquent jamais l'homme que quand ils sont provoqués. C'est une preuve de plus de la sage prévoyance de la nature, qui a donné aux animaux redoutables par leurs proportions, un caractère doux et des mœurs paisibles. Si l'éléphant était aussi féroce qu'il est puissant par sa taille, de quels dégâts ne couvrirait-il pas les contrées qui lui serviraient d'asile? D'un autre côté, si le tigre réunissait la taille et la force prodigieuse de l'éléphant, au courage du lion et à sa férocité naturelle, que n'auraient pas à redouter les populations des pays où cet animal habite, et où sa lâcheté lui fait choisir de préférence sa proie parmi les créatures inférieures à l'homme, qu'il redoute?

Toutefois, durant notre excursion aux cataractes, notre seule frayeur était celle de rencontrer un de ces

derniers animaux, dont nous apercevions fréquemment les traces dans les endroits les moins fourrés du jangle. A la fin, nous débouchâmes dans une vaste clairière du bois coupée par une large pièce d'eau, de l'autre côté de laquelle nous vîmes plusieurs éléphants sauvages, et parmi eux deux femelles avec leurs petits. Ces animaux, comme s'ils se fussent rendu compte parfaitement de l'obstacle qui nous séparait d'eux, parurent ne faire aucune attention à nous. Les mâles se tenaient à côté des femelles, comme leurs protecteurs naturels, et la meilleure intelligence paraissait régner entre eux, non moins que s'ils eussent été soumis aux habitudes sociales qui régulent les rapports entre les êtres humains. La femelle de l'éléphant est remarquable par une singularité de conformation, qu'on n'a observée chez aucun des autres mammifères. Les mamelles, au lieu d'être situées, comme elles le sont, chez les divers individus des classes ruminantes ou herbivores, sont placées immédiatement derrière les jambes de devant. Rien n'est plus amusant que de voir la manière dont le petit tête sa monstrueuse mère, et les mouvements qu'il se donne. L'éléphant est, sous tous les rapports, un animal extraordinaire.

Avant d'arriver aux cataractes, nous vîmes de nouvelles preuves des ravages que causent souvent les animaux de cette espèce, dans la fougue de leur liberté. Dans l'espace d'un mille et demi qui nous restait à parcourir, nous fûmes forcés de suivre la direction du ravin, le jangle étant en cet endroit si



Drawn by W. Daniell, R.S.

Engraved by I. S. English.



épais, qu'il nous était impossible d'y pénétrer. Enfin, après avoir gravi péniblement de vastes fragments de rochers, détachés des masses primitives par quelques convulsions du sol, nous arrivâmes au pied de la cataracte, qui se déploya tout-à-coup à nos yeux. Mais, quoique tombant de plus haut que celle de Pupanassum, elle lui était bien inférieure pour la sublimité du coup d'œil. Sa hauteur est double de cette dernière, mais elle est étroite dans la même proportion, ce qui ne la fait paraître qu'une simple cascade. On la nomme Gungavapettah.

Dans cette contrée, l'*Artocarpus*, ou arbre à pain, croît en abondance et parvient à une grosseur énorme. Son fruit pend aux branches comme les pommes. On le cuit au four, avant de le manger. Le capitaine Cook remarque qu'à Otahiti et dans les îles voisines, où on le trouve en quantité, non seulement il remplace le pain, mais il compose la principale nourriture des naturels, au moyen de diverses préparations. L'arbre est de la grosseur d'un chêne moyen. Ses feuilles sont souvent longues d'un pied et demi, de forme oblongue, persistantes comme celles du figuier, avec lesquelles elles ont beaucoup de rapports pour la couleur et la consistance, laissant aussi échapper une sorte de lait quand on les coupe. Le fruit est environ de la forme et de la grosseur de la tête d'un enfant nouveau-né; son extérieur est réticulaire, à peu près comme celui de la truffe, et recouvert d'une pelure mince. Il a un zeste gros comme le manche d'un couteau de poche. La pulpe, qui se mange, se trouve

entre la pelure et le zeste. Elle est d'un blanc de neige et a, à peu de chose près, la consistance du pain frais. On la fait rôtir avant de la manger, après l'avoir coupée en trois ou quatre portions. Son goût est insipide et douceâtre, et imite le goût de la croûte de pain de froment combiné avec celui de l'artichaut.

Avant notre départ de Dindigul, il arriva à un officier anglais, commandant d'un petit poste avancé de ce district, une aventure que je crois digne d'être rapportée. Un matin qu'il faisait son tour habituel de promenade, avant que le soleil eût pompé la rosée, comme il passait auprès d'une mesure, son attention fut tout-à-coup excitée par un objet d'un aspect extraordinaire, qui paraissait se mouvoir dans le coin le plus obscur des ruines. S'étant approché pour le reconnaître, avec précaution toutefois, dans la crainte que ce ne fût un tigre ou quelque autre animal aussi dangereux, il découvrit un énorme serpent, dont les immenses replis remplissaient toute la cavité où il était logé.

A l'instant, il résolut d'en purger le canton. Mais sentant bien qu'il ne pouvait rien entreprendre seul contre un ennemi aussi agile et aussi formidable, il courut jusqu'au corps-de-garde, et se fit accompagner de six soldats ayant la baïonnette au bout du mousquet. C'étaient six Anglais vigoureux et déterminés. Ils ne se firent pas prier pour combattre cet ennemi de nouvelle espèce, et se firent même un jeu de cette petite guerre. S'étant formés en ligne, ils marchèrent au combat d'un pas délibéré, au premier comman-

dement, percèrent en un seul temps le monstre de leurs baïonnettes, et le tinrent fixé fortement contre le mur. Attaquée brusquement dans son sommeil, l'énorme bête déroula ses spirales en un clin d'œil, et telle était sa vigueur prodigieuse, que d'un seul coup de sa forte queue, elle terrassa cinq de ses assaillants. Le sixième, placé du côté de la tête, tint ferme, et continua de maintenir le serpent contre le mur, évitant avec adresse les coups de queue, en se pliant et se baissant suivant le besoin, jusqu'à ce qu'enfin l'animal, épuisé d'efforts et de douleur, tomba étendu de toute sa longueur et presque sans mouvement. Dans l'intervalle, les cinq soldats qui avaient été jetés à terre, s'étant relevés, se mirent à frapper à coups de crosse l'extrémité de la queue du serpent, à l'endroit où l'adhérence des vertèbres est moins forte, ce qui l'acheva complètement. Cet énorme reptile avait cinquante pieds de long et au moins trois pieds de circonférence!

Ayant eu occasion, dans ce chapitre, de parler des éléphants sauvages, je rapporterai, en guise de parallèle, une anecdote qui prouve à quel point ces animaux portent la docilité, la sagacité, le dévouement, quand ils sont façonnés au joug de l'homme. Ce fut avant notre départ de Madras, que mes compagnons et moi fûmes témoins du fait singulier que voici :

Un Mahout<sup>1</sup> allant au bazar pour faire quelques

<sup>1</sup> Le mahout est l'individu chargé de conduire un éléphant. Il

emplettes, et ne voulant pas se charger de son jeune enfant, dont il prenait soin depuis la mort de sa femme, le confia à la garde de son éléphant, qu'il avertit par des recommandations verbales, que l'animal parut fort bien comprendre, d'avoir à bien veiller sur son dépôt : cela dit, il partit, laissant le gardien attaché à un piquet et l'enfant couché à terre devant lui.

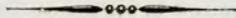
Quelques officiers anglais ayant entendu cette recommandation, et curieux de s'assurer de la fidélité de l'animal dont le caractère, à ce qui parut plus tard, ne leur était pas connu, imaginèrent de le tenter pour voir s'il oublierait ses instructions. Persuadés que l'égoïsme aurait chez lui le dessus, comme il n'arrive que trop souvent, non seulement parmi les bêtes, mais aussi parmi les êtres humains, ils commencèrent par attaquer sa gourmandise, et Dieu sait ce qu'est la gourmandise d'un éléphant ! Ils lui présentèrent les fruits qu'ils savaient lui plaire particulièrement, et ne firent pas de doute qu'il n'abandonnât l'enfant pour se livrer tout entier au plaisir de les savourer. Mais leur attente fut trompée. L'éléphant, jetant sur les fruits un regard d'envie, mais oblique, ne fit pas mine de bouger et se tint constamment au-dessus de l'enfant, qu'il ne perdit pas de vue une seule minute. Quelques-uns des officiers, armés de longs bambous avec un nœud coulant,

est toujours placé à califourchon sur le cou de l'animal, qu'il fait marcher en lui adressant des mots d'amitié, ou en le piquant d'un aiguillon de fer quand il est récalcitrant.

essayèrent de lui enlever l'objet de sa sollicitude. L'éléphant témoigna de suite un violent courroux, ne daigna plus accorder un regard aux fruits, et, comme si son amour-propre eût été blessé de l'injure faite à sa probité, il se tourna vers ses tentateurs d'un air qui annonçait à la fois, qu'il ressentait l'offense, et était prêt à venger son honneur outragé. Tous les moyens de le corrompre ayant échoué, les officiers se retirèrent comprenant fort bien la leçon. Le mahout étant de retour, l'animal fidèle prit l'enfant avec sa trompe, et le déposant doucement dans les bras de son père, il fit un geste qui annonçait la satisfaction d'avoir rempli sa tâche, puis se tournant vers les officiers avec un regard d'indulgence bienveillante, il reçut de leurs mains la friandise qu'il avait refusée jusqu'alors, et s'en régala avec les signes non équivoques du plus grand plaisir, augmenté sans doute encore par le bonheur qui résulte toujours de l'accomplissement d'un devoir.

A quelque temps de là, le même éléphant s'échappa, et le mahout, accusé de négligence, fut congédié par son maître. On chercha partout inutilement les traces de l'animal. Deux ans s'étaient écoulés, à ce que j'ai appris depuis, lorsqu'un jour, pendant une chasse dans les forêts de Dindigul, l'ancien gardien reconnut son fugitif accompagné d'un petit. Il s'en approcha sans crainte, lui adressa ses paroles ordinaires de caresse, se mit à flatter le petit, et, sans la moindre résistance de la part de la mère, il reprit

son siège accoutumé sur son cou, et les ramena tous deux ainsi chez leur ancien maître. L'éléphant n'avait rien perdu de sa douceur pendant ses deux années de liberté; il reprit ses habitudes d'obéissance, et continua jusqu'à la fin de se conduire en serviteur vraiment précieux.





## CHAPITRE VII.

Colombo. — Le Talipât. — La Reine de Candy.



APRÈS avoir quitté Dindigul, nous passâmes à Ramiseram avec l'intention de faire une courte visite à l'île de Ceylan, et de nous rendre par mer à Calcutta. L'île de Ramiseram est liée avec le continent indien d'un côté, et de l'autre avec Ceylan par une digue naturelle de rochers, interrompue en deux ou trois endroits, de manière à laisser le passage libre aux vaisseaux. Cette digue, du côté de la péninsule, est appelée *Pont d'Adam*. Le canal le plus large, celui qui sépare les deux îles, porte un nom plus moderne, on l'appelle *Passe de Saint-André*; il a environ 30 milles de largeur. Quant à celui qui coule entre Ramiseram et le continent, ce n'est qu'un détroit fort rétréci, surtout à marée basse. Nous fîmes la traversée de Ceylan dans une légère chaloupe à voiles.

Le lendemain de notre débarquement, dès le matin, nous nous mîmes en route pour Colombo, mais notre ardeur pour les aventures fut un peu ralentie par le récit qu'on nous fit d'un accident arrivé le jour même de notre entrée dans cette ville.

Une dame anglaise avait envoyé un messenger porteur d'une lettre à quelques milles dans l'intérieur. Cet homme ne revenant pas, elle commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, et envoya plusieurs personnes à sa recherche. Au bout de quelque temps, comme ces individus revenaient sans avoir rien découvert, au passage d'une rivière ils virent sur la grève un alligator sans vie et dont les mâchoires distendues annonçaient une mort violente. En l'examinant de plus près, ils s'aperçurent qu'il s'était étranglé avec quelque chose qui lui restait au gosier. Ils lui coupèrent aussitôt la gorge et y trouvèrent la tête du malheureux messenger. L'animal n'avait pu l'avaler et avait péri suffoqué. Elle était encore garnie de son turban, dans la coiffe duquel on trouva intacte la réponse à la lettre de la dame. On présuma que le malheureux avait été surpris par l'alligator en voulant traverser la rivière à la nage.

Après un repos d'un jour ou deux à Colombo, nous partîmes pour une excursion dans l'intérieur. Arrivés sur les bords de la rivière Calamy, un heureux hasard nous fit rencontrer un palmier en fleurs de l'espèce appelée Talipât, ce qui est extrêmement rare. Le lieu où nous jouîmes de ce spectacle nous offrit un coup d'œil neuf et imposant. C'était une

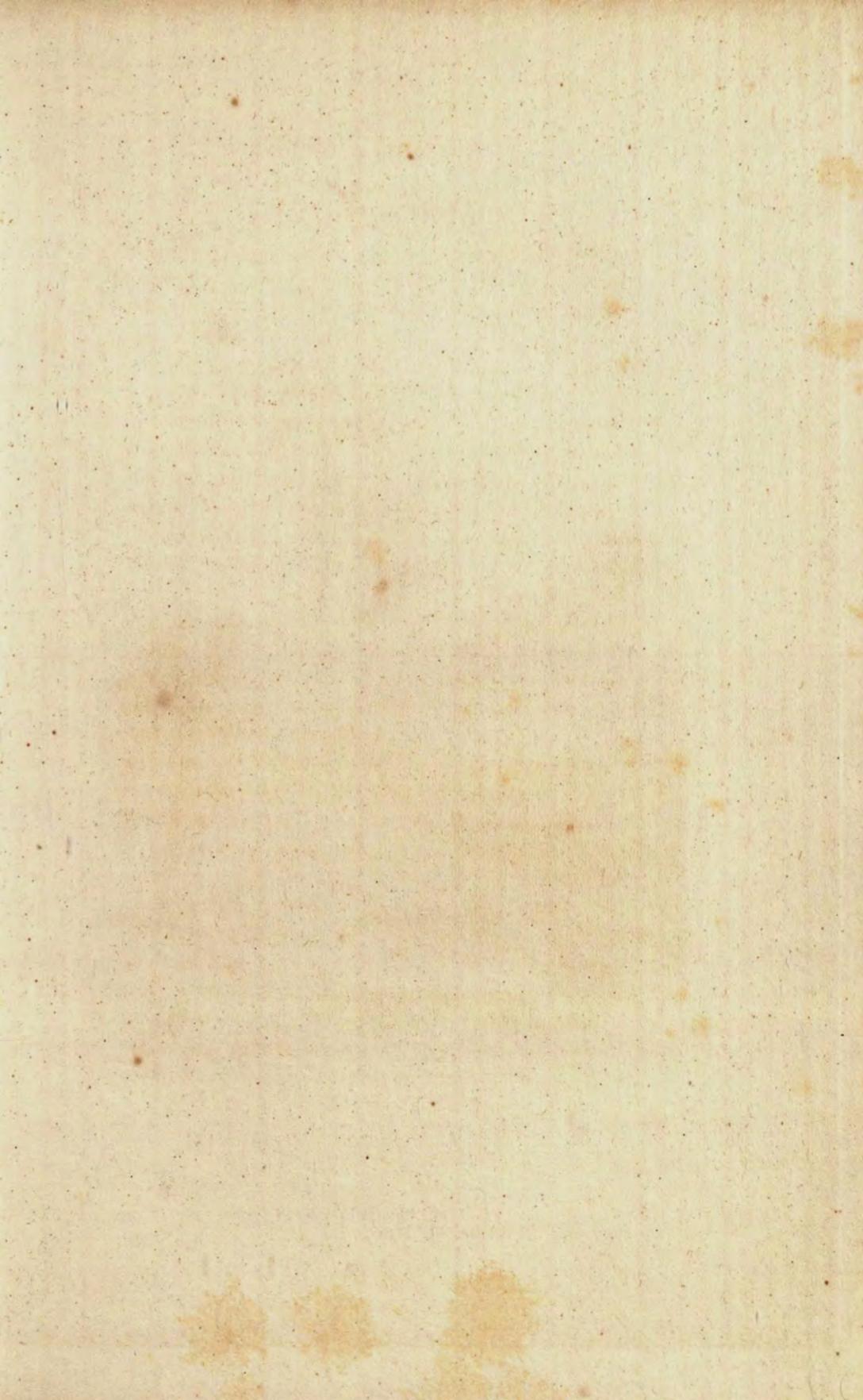
vallée resserrée, où coulait en serpentant la rivière transparente et couverte de bateaux qui glissaient sur l'onde dans un calme qu'interrompait seul le chant rude, mais non sans mélodie, du marinier chingulais.

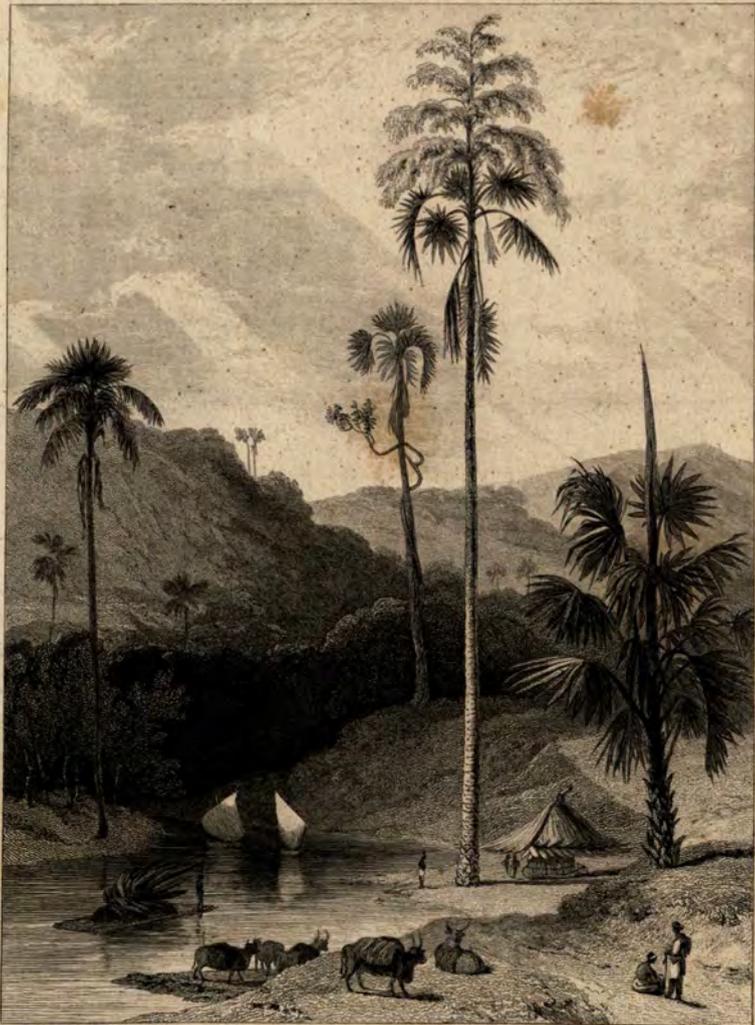
Ces bateaux sont de forme oblongue et si étroite, que sans un *boute-lof* ils courraient risque de chavirer. Cet agencement se compose de longues planches de bois attachées d'équerre par des bambous aux flancs du bâtiment, de la poupe à la proue, et qui servent à le tenir en équilibre quand il vire. Plusieurs radeaux attirèrent aussi notre attention par l'espèce de toit dont ils étaient couverts, et que formait une seule feuille de talipât assez large pour abriter à la fois la cargaison et l'équipage.

Le talipât, l'une des plus singulières productions du règne végétal, croît quelquefois jusqu'à la hauteur de deux cents pieds. Il ne fleurit qu'une seule fois dans toute son existence, et sa floraison est le prélude de sa mort. Mais, ainsi que le phénix, il renaît de lui-même, car en mourant il répand autour de lui les germes de nouvelles générations. La fleur, qui s'épanouit avec une bruyante explosion, a quelquefois trente pieds de long. Le palmier-talipât est originaire de Ceylan, où on le rencontre dans les montagnes de l'intérieur. Il croît aussi dans l'empire Birman et dans d'autres contrées des Indes orientales. Les feuilles ont seize pieds et davantage de diamètre. Séchées, elles ont un tissu coriace et susceptible de se plier comme un éventail. Tout corps dur et pointu peut y tracer une empreinte indélébile. On profite de cette

propriété pour s'en servir en guise de papier à écrire, après les avoir fait tremper dans du lait. C'est même un des usages les plus importants de cette espèce de palmier. Si l'on coupe ces feuilles à l'extrémité de leur pétale, on dit qu'elles servent alors à protéger la tête des voyageurs ou des combattants, quand ils ont à traverser un jangle. Mais on n'emploie pour cela qu'une portion de la feuille; la plus épaisse et la plus voisine du pétiole se place en avant, les côtés pendent sur les oreilles, et le tout forme une sorte de bonnet ou d'entonnoir renversé qui écarte les branches à mesure que la personne, ainsi coiffée, avance au travers des taillis.

Tous les livres les plus intéressants sur la religion de Bouddha, écrits en pali ou en chingulais, à Ceylan, se composent de ces feuilles, coupées en bandes, sur lesquelles les caractères sont tracés avec un stylet de fer ou de cuivre. Sir A. Johnstone a dans sa collection quelques-uns de ces livres, dont on fait remonter la date à cinq ou six cents ans, et qui sont parfaitement conservés. La bibliothèque de la Société Asiatique possède deux exemplaires sans prix de livres écrits sur des feuilles de palmier. L'un est une copie complète du livre pali intitulé : *Pansyapanas Jatakaya*, écrite sur onze cent soixante-douze feuillets de la plus grande délicatesse. Cet ouvrage renferme toute la morale et le code religieux des Bouddhistes; il est d'une telle rareté qu'on a cru long-temps qu'il n'en existait pas une seule copie entière. Sir A. Johnstone étant président du conseil royal à Ceylan, captiva





Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by G. Heine.

par de nombreux bienfaits la confiance des prêtres de Bouddha, qui lui permirent de faire prendre des copies de tous les fragments de ce livre dispersés dans les temples les plus renommés de l'île, et ce fut de toutes ces copies séparées que l'on forma ensuite l'exemplaire en question.

L'autre ouvrage est un beau volume en birman, qui traite de la religion de Bouddha. Il est écrit sur des feuilles de talipât couvertes d'une couche de laque et ornées de belles dorures. C'est un présent fait au président par le roi d'Ava, qui le lui envoya parmi d'autres livres, comme le plus bel échantillon qu'il pût lui offrir de la richesse de sa bibliothèque.

La feuille du talipât est employée dans les provinces maritimes de Ceylan, comme une marque de distinction. Chaque personnage a le droit de faire porter devant lui, par son esclave, un certain nombre de ces feuilles pliées comme un éventail. Dans le pays de Candy, on les place aussi en guise de parasol au bout d'un manche. Enfin on en fait des tentes, et le bas peuple y trouve un abri contre la pluie, une seule feuille pouvant couvrir sept à huit personnes. Quand l'arbre a atteint toute sa hauteur, c'est-à-dire au bout de quatre-vingts ans, la cosse rompt son enveloppe avec un bruit retentissant, et il en sort une fleur blanche comme l'ivoire. Dans l'intervalle de quinze à vingt mois, il tombe de l'arbre une pluie de noix. Cet effort de la nature, qui a pour but une abondante reproduction, devient fatale à l'être reproducteur. Dans les temps de grande disette, les Indiens abat-

tent les talipâts et se servent de sa moelle pour nourriture. Elle ressemble beaucoup au sagou.

Celui de ces arbres que nous vîmes n'avait pas plus de cent pieds de haut : sa circonférence était à peu près de sept pieds. D'autres sujets parviennent souvent à une grosseur beaucoup plus considérable. On en voit qui ont neuf à dix pieds de tour. Le fruit est environ de la grosseur d'un boulet de vingt-quatre livres : il contient une pulpe consistante, avec des régimes semblables à ceux du palmier.

Nous continuâmes notre route vers l'intérieur du pays, que nous trouvâmes, sous tous les rapports, fort peu attrayant. C'était un terrain bas, marécageux et couvert d'un jogle épais. A la dixième journée depuis notre départ de Colombo, un grand chien appartenant à l'un des Chingulais qui nous servaient d'escorte, fut mordu par un serpent de l'espèce appelée ticpalonga. C'est, je pense, le plus venimeux des reptiles, sans excepter le serpent à sonnettes. Le chien parut souffrir d'atroces douleurs, et mourut au bout de vingt minutes dans d'affreuses convulsions. C'est à tort qu'on s'est imaginé que Ceylan est infesté de serpents venimeux. On n'en trouve dans cette île que quatre espèces, encore n'y sont-elles pas très-répandues.

Le lendemain de la mort du pauvre chien, superbe animal que nous regrettâmes tous, nous fûmes distraits par un spectacle imprévu et qui nous frappa vivement. Nous avons pris nos fusils et parcourions le jogle, accompagnés de plusieurs naturels égale-

ment armés, dans le but de fournir notre table de quelques pièces d'excellent gibier, dont les bois et les marais de cette contrée sont peuplés. A peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous nous trouvâmes dans une grande clairière, au milieu de laquelle était une vaste pièce d'eau remplie, à ce qu'il nous parut, d'énormes alligators. Ce lac, qui s'étendait fort avant dans le jogle, était étroit et extrêmement profond. Des deux côtés, sur ses bords, s'élevaient des massifs de grands arbres dont les ombres, réfléchies dans ses eaux tranquilles, augmentaient leur teinte brune, interrompue seulement çà et là par de vifs rayons de soleil. Ces rayons, perçant l'épais feuillage et dardant de petites masses de lumière dorée, ne faisaient qu'ajouter à la grandeur naturelle et sombre du tableau. Proche de l'ouverture du lac gisait la carcasse d'un éléphant, aux dépens de laquelle un alligator de la grande espèce faisait son repas, tandis que d'autres plus petits attendaient impatiemment sa retraite, pour prendre sa place et leur part du festin. Je ne puis rendre l'impression singulière que nous ressentîmes à la vue de ce contraste d'êtres vivants et agités par leurs appétits grossiers, avec le calme naturel de cette sombre solitude. Dans cette retraite sauvage et sequestrée du monde entier, la mort qui avait frappé le noble animal semblait convier au partage de ses dépouilles tous les oiseaux de proie, toutes les bêtes féroces, les chakals, les vautours, les milans, et les reptiles de toute espèce. On les voyait accourir de toutes parts,

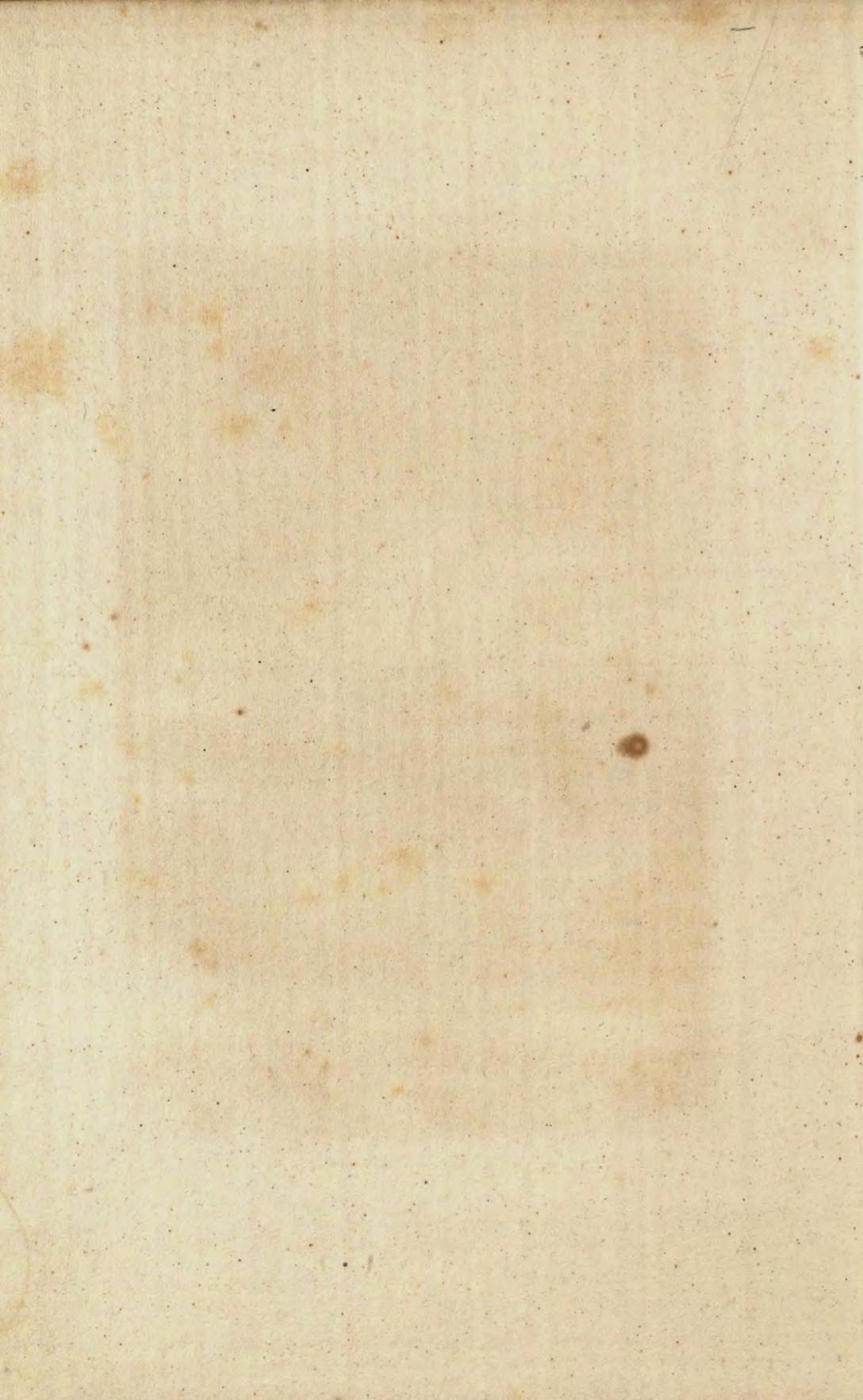
comme s'ils eussent attendu leur tour pour prendre place au banquet que leur dressait la providence.

Pendant que l'alligator était tout entier occupé à dépecer la monstrueuse carcasse de l'éléphant, nous engageâmes un de nos naturels à s'approcher et à tirer sur lui, curieux de voir quel effet produirait l'explosion d'une arme à feu parmi tous les hôtes passagers et voraces du désert. Il obéit aussitôt, et la balle alla glisser sur l'enveloppe de l'alligator, comme si elle eût frappé le diamant le plus dur. Mais en même temps, nous fûmes témoins d'une scène de confusion impossible à décrire. Toute la vallée sembla, du même coup, prendre vie. Le saut bruyant du monstre interrompu dans son festin, le bruit de plongeon de ses camarades qui se disposaient à le remplacer, et se jouaient, en attendant, à la surface du lac; le glapisement des chacals, le croassement des vautours, tous ces sons divers et réunis dans un vacarme général, produisirent sur nos oreilles un tel effet, que nous cherchâmes un soulagement dans une retraite précipitée. A la fin de notre journée de chasse, en revenant à nos tentes, nous eûmes la curiosité de repasser par le même endroit. Nous trouvâmes l'éléphant entièrement dévoré; il n'en restait que le squelette, dont les ossements étaient dépouillés avec autant de soin que s'ils eussent subi la dissection dans un amphithéâtre, ou la préparation d'usage pour figurer dans un musée. D'ailleurs, l'œuvre s'achevait en ce moment par le ministère des fourmis noires,



*Drawn by H. Deane, R.S.*

*Engraved by J. Rodaway.*



qui ne manquent jamais d'envahir tout cadavre abandonné par les animaux de proie. Le passage de ces insectes donne aux ossements une blancheur et un poli que l'industrie humaine aurait peine à surpasser.

A mesure que nous avançons dans l'intérieur du royaume de Candy, le pays devenait plus montagneux, mais il était toujours couvert de jungles touffues, impénétrables, et souvent infestés d'êtres sauvages, qui, bien que sous la forme humaine, ne sont pas moins dangereux que les brutes qui règnent dans les forêts. A peine leur intelligence semble-t-elle s'élever au-dessus de l'instinct du babouin. Cette race est connue sous le nom de Bedahs ou Vedahs. Elle est peu nombreuse et s'élève à peine à quelques milliers d'individus. Les hommes qui la composent, évitent avec soin la vue de l'homme civilisé, habitent les retraites les plus inaccessibles des forêts, et déploient la plus brutale férocité quand on les attaque. Ce sont probablement les véritables aborigènes du pays; du moins, on est réduit à le supposer. Car tel est leur degré de barbarie, qu'ils sont hors d'état de fournir le moindre renseignement sur leur origine, laquelle n'a jamais pu être constatée, et n'est qu'un objet de conjectures parmi les Chingulais, peuple plus civilisé. Par suite de leur isolement complet, il est fort rare qu'on rencontre quelqu'un d'eux. Ceux qui ont été pris par les soldats anglais, de loin en loin, ont toujours paru si obtus, si stupides, qu'il a été impossible d'en rien tirer. Ils parlent un dialecte du Chingulais,

et ont une espèce de culte idolâtre et superstitieux au suprême degré. On trouve de ces barbares en plus ou moins grand nombre, dans toutes les parties de l'île éloignées des demeures humaines; mais ils habitent particulièrement les régions les plus montagneuses, les plus impraticables, et par cela même les moins fréquentées par les Européens. A l'époque de notre excursion, ils étaient en grand nombre dans la partie nord-est du royaume de Candy, et c'étaient assurément les plus sauvages de leur tribu. Leur unique moyen de subsistance est la chasse. Ils y sont fort adroits, et rien n'égale l'agilité avec laquelle ils surprennent les daims et les autres animaux sauvages, qui abondent dans leurs forêts. Du reste, cet exercice est leur unique occupation, et c'est une des raisons pour lesquelles ils y excellent. Quand les produits de la chasse viennent à leur manquer, ils assouvissent leur faim avec les fruits qui croissent spontanément autour d'eux. Un petit nombre, moins sauvages que le reste, trafiquent de temps en temps avec les Candiens, avec lesquels ils échangent de l'ivoire, du miel et de la cire, contre des vêtements, du fer, des couteaux, etc. Mais les plus indomptables d'entre eux, les Rambahs Bedahs, se rencontrent plus rarement que les animaux de l'espèce la plus farouche. Ils dorment sous les arbres, et, à la moindre alerte, ils grimpent jusqu'au sommet avec la hardiesse et l'agilité de chats sauvages.

L'intérieur du pays ne tarda pas à nous ennuyer tout-à-fait, de sorte qu'après avoir visité le palais du





Drawn by W. Daniell, R. A.

Engraved by R. Woolman.

roi de Candy qui, quoique résidence royale, n'offre rien qui le distingue des édifices les plus communs, nous résolûmes de reprendre le chemin de Colombo.

Dans le temps que nous passâmes aux environs du palais de sa majesté candienne, M. W. Daniell obtint la permission de faire le portrait de la reine. C'est d'après ce portrait qu'a été tracée la gravure jointe à cet ouvrage, et qu'on peut regarder comme offrant la plus parfaite ressemblance. La reine était toute jeune et extrêmement jolie. Ses manières étaient engageantes et familières sans être libres. Son costume était élégant, sa taille gracieuse, sa démarche distinguée. Elle parut enchantée de voir ses traits se reproduire sur le papier.

Avant de quitter ce pays, qui est fort malsain à certaines époques de l'année, nous eûmes l'occasion de voir plusieurs malheureux atteints de la maladie appelée Éléphantiasis. C'est un spectacle qui fait vraiment horreur. Tout le corps est quelquefois couvert de tumeurs cutanées, qui lui donnent l'apparence rugueuse et dégoûtante de la peau de l'éléphant. Dans quelques cas, les jointures des doigts de la main et du pied se séparent, tandis que la jambe se gonfle si prodigieusement que le malade peut à peine la traîner, et qu'elle ressemble tout-à-fait à un tronc d'arbre couvert d'une écorce rude et de couleur foncée. Il est impossible de se figurer rien de plus affreux que cet accident particulier aux indigènes de Ceylan.

Pendant notre retour, nous eûmes à traverser quelques-uns des marécages qui entourent le pied des

collines. Là, plusieurs de nos gens eurent à souffrir d'une incommodité qui attaque tous les voyageurs dans cette île, je veux parler de la morsure de la sangsue de Ceylan. C'est un véritable fléau. Quoique fort différente de la sangsue d'Europe, cette petite bête, qui n'est pas plus longue qu'un quart ou un tiers de pouce, tire le sang de la même manière, mais en beaucoup plus grande abondance et en causant une vive douleur. Son corps est presque transparent, de sorte qu'avec une loupe un peu forte, on peut distinguer tous les détails de son organisation intérieure. Son agilité est extrême et sa faculté de s'allonger si grande, qu'elle ressemble à un fil délié, quand cette faculté est mise en action tout entière. Son aiguillon, qu'elle insinue dans les pores, est si acéré qu'il pénètre par les ouvertures les plus imperceptibles du vêtement, et dès que l'animal est fixé sur la peau, ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté et de douleur qu'on parvient à l'en détacher. Partout où il abonde, il est impossible de lui échapper, si ce n'est en s'enveloppant le corps de la tête aux pieds dans des linges bien serrés les uns sur les autres, de manière à ne laisser aucune ouverture par où il puisse s'introduire. La morsure de la sangsue de Ceylan est d'autant plus incommode, qu'elle est sujette à suppurer et à tourner en plaies vives. Souvent, quand le corps est mal disposé, il survient de larges ulcères qui parfois ont été suivis de la perte d'un membre et même de la mort. La première sensation de la blessure est une douleur poignante, bientôt suivie de démangeaisons

insupportables. Que si l'on découvre une partie du corps pour détruire l'animal, on donne aussitôt accès à quelqu'autre tout prêt à renouveler la même torture. La quantité de sang que tirent ces animaux dans l'espace d'un moment, est surprenante, et en raison de la chaleur du climat, cette perte produit bientôt une grande prostration de forces. Aussi le voyageur qui rencontre la sangsue de Ceylan, éprouve-t-il un sentiment d'horreur, qui a son principe moins encore dans la laideur naturelle de l'animal que dans les idées de douleur et de souffrances que son aspect seul provoque.

On a accredité l'opinion que le boa *Constrictor* est originaire de Ceylan. C'est une erreur, car nulle part on ne le rencontre dans cette île. Néanmoins on y trouve fréquemment un très-grand serpent appelé Pimberah. Son corps est de la grosseur d'un homme et sa longueur en proportion. Il n'est pas agile à la course, et ce n'est qu'à l'aide de la ruse qu'il se rend maître de sa proie. Il se couche sur le sentier par où le daim passe habituellement, et quand l'animal approche, il le saisit à l'aide d'une espèce de crochet dont sa queue est pourvue, et dont il le frappe. C'est ainsi qu'il avale d'une seule bouchée un chevreuil tout entier, avec les cornes, qui quelquefois ressortent par son ventre et causent sa mort. Un de ces pimberahs saisit un jour un cerf par la croupe, et le retint si ferme que la bête ne put s'échapper, et courut seulement quelques pas çà et là, en l'entraînant avec elle. Un Indien voyant le cerf se démener ainsi, crut qu'il était pris dans un piège et

tira sur lui ; ce qui lui fit faire un saut si vigoureux, qu'il emporta la tête du serpent, dont la queue et le tronc restèrent attachés à un arbre, autour duquel le reptile les avait roulés pour retenir plus fortement sa proie.

J'ai lieu de croire pourtant que la dimension du pimberah a été exagérée, et que sa longueur n'ex-cède pas trente pieds, ni sa grosseur dix pouces de diamètre, ce qui, après tout, n'est guère au-dessous de la taille d'un homme moyen. Le boa *Constrictor* est beaucoup plus grand. On sait qu'il parvient à la longueur de 80 à 100 pieds, et à une grosseur proportionnée.

Nous ne séjournâmes que peu de temps à Ceylan, car nous étions pressés d'aller saluer le Gange, ce roi des fleuves, et de parcourir les contrées qu'il arrose, contrées si riches en monuments antiques et modernes de l'art humain. Cependant, avant de quitter l'île, nous visitâmes le fort de Galle, l'une des curiosités du pays. Ce fort est d'une étendue considérable, et renferme de grands et solides bâtiments habités par de riches Anglais. Dans le temps que nous passâmes en cet endroit, il arriva un fait dont je ne crois pas le récit hors de propos ici.

Un détachement de Cipayes de garde auprès d'un magasin qui contenait une grande quantité de riz, fut subitement envoyé à quelques milles de là pour mettre à la raison les habitants d'un village ameutés contre l'autorité. Deux individus de notre suite se trouvaient accidentellement présents à son départ. A

peine les soldats se furent-ils éloignés qu'une troupe d'éléphants sauvages, qu'on avait remarquée depuis long-temps dans les environs, vint se ranger en face du magasin. Un éclaireur était venu d'abord s'assurer si la place était évacuée, et sur son rapport, fort bien compris sans doute, le reste de la troupe s'était mis en marche au pas accéléré vers le bâtiment en question. Parvenus à quelques mètres de son enceinte, en bons tacticiens les éléphants firent halte, et procédèrent à une reconnaissance en règle des lieux. Tout se passa avec méthode et circonspection. Les murs du magasin étaient en briques, épais et solides, et l'on ne pénétrait à l'intérieur que par une ouverture pratiquée dans le toit en terrasse, et à l'aile d'une échelle. En voyant approcher les éléphants, les deux spectateurs surpris pourvurent à leur sûreté en montant sur un grand arbre *banyan*. Du haut de cette retraite, ils suivirent avec le plus vif intérêt tous les mouvements des quadrupèdes assiégeants ; cachés dans l'épaisseur des feuillages, ils pouvaient tout voir sans être aperçus.

Si le magasin eût possédé une seule porte, toute difficulté pour s'y introduire eût cessé à l'instant. Mais un mur de quatre briques d'épaisseur était un obstacle insurmontable, malgré la force prodigieuse et la sagacité proverbiale de ces animaux. Néanmoins ils ne se laissèrent pas décourager par les difficultés de l'entreprise, et commencèrent aussitôt leurs attaques contre un des angles du bâtiment. Un éléphant

mâle, d'une grosseur énorme, travailla quelque temps à y faire brèche à l'aide de ses immenses défenses ; mais ses forces s'épuisèrent en vain , et il fut obligé de battre en retraite. Le plus grand et le plus fort après lui le releva , et se fatigua de même sans plus de succès. Enfin , un troisième prit la place , et à force de faire jouer les puissants leviers qui armaient ses mâchoires , il parvint à déranger une brique. La trouée une fois faite, d'autres éléphants lui succédèrent , et bientôt ils eurent pratiqué une ouverture suffisante pour donner passage aux maraudeurs. Comme la troupe ne pouvait entrer tout entière à la fois , elle se divisa en petits détachements de trois ou quatre individus. Quand un de ces détachements s'était bien repu , il faisait place au suivant ; de sorte que les vingt éléphants qui composaient la troupe firent , chacun à son tour , un repas des plus copieux. Cependant un de ceux du premier détachement , resté en sentinelle pendant que ses camarades se régalaient , fit entendre un cri aigu. A ce signal , les derniers entrés sortirent précipitamment du magasin. La vedette avait aperçu les soldats qui revenaient au village : profitant de son avertissement , toute la troupe se rallia , partit en brandissant les trompes en l'air et s'enfonça rapidement dans l'épaisseur du jogle.

L'avis avait été donné en route à l'officier commandant du poste , que le magasin était au pillage ; mais il arriva trop tard pour arrêter le dégât. En entrant , il vit de suite que les éléphants avaient dévoré et détruit

presque toute la provision de grain. Un coup d'arme à feu, parti d'un champ voisin, ne produisit aucun effet sur eux. Ils continuèrent leur retraite en agitant leurs queues par manière de défi, et disparurent bientôt dans les retraites inaccessibles de leurs forêts.



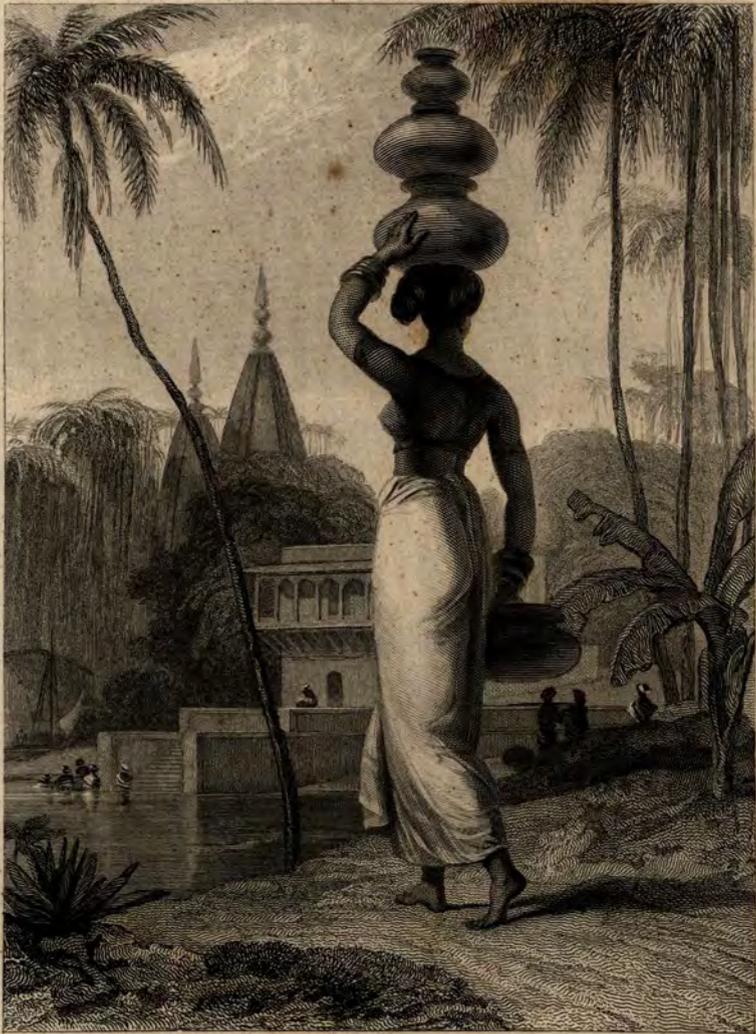
## CHAPITRE VIII.

Rajemah'l. — Un Suttie. — Un Budgerò.

---

Nous prîmes notre passage pour Calcutta à bord d'un navire du pays. Nous ne restâmes que quelques jours dans cette ville, et nous nous embarquâmes de nouveau sur le large courant de l'Hougly. La grandeur imposante de ce fleuve nous frappa singulièrement. Cette impression, du reste, est commune à tous ceux qui l'ont parcouru. Les tableaux variés que présentent ses rives, tantôt paisibles, tantôt animées; les idées que son aspect réveille; les fables, les superstitions qui s'y rattachent; enfin le commerce et l'industrie humaine qui lancent une population active sur ses eaux, tout concourt à former un spectacle plein d'intérêt pour le voyageur. D'un autre côté, en dépit du mépris fondé que mérite tout culte idolâtre, la vénération dont les peuples se sont plu à l'entourer, surtout dans toute la partie de son cours connue sous le nom de Gange, semble lui communi-





*Drawn by W. Daniell, R.S.A.*

*Engraved by W. D. Taylor*

quer un caractère sacré qui réagit sur notre imagination. Après tout, ce Gange si fameux est certainement le fleuve le plus remarquable de l'univers, à considérer soit les régions inaccessibles et glacées qui cachent sa source, soit les précipices qu'il franchit avant de gagner la plaine, soit les obstacles naturels qui interrompent son cours, soit enfin l'étendue de pays qu'il arrose, la distance à laquelle les dévots transportent les eaux puisées dans son sein, l'importance du commerce qu'il favorise, le culte que lui rendent des millions d'individus, la fertilité, les populations nombreuses des contrées qu'il parcourt comme une véritable divinité, bienfaisante et majestueuse.

Dès le début de notre navigation, notre attention fut captivée par la délicatesse des formes et les mouvements gracieux des jeunes femmes indiennes, que nous vîmes chaque jour faire leurs ablutions dans les eaux sacrées du fleuve, ou puiser avec respect ces eaux qu'elles emportaient d'un pas grave pour des usages domestiques ou religieux. Les vases qui contiennent l'eau sont de forme sphérique, en terre ou en cuivre. Leur manière de les porter est de les placer sur leur tête, les uns au-dessus des autres, par rang de contenance, de manière à en former une pyramide ou plutôt un cône tronqué. Rien n'égale l'aisance et la grace de leur démarche sous cet élégant fardeau. L'une de ces belles Indiennes fut victime d'un accident, dont je dois le récit à sir Charles Wilkins <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Savant anglais, l'un des orientalistes les plus distingués d'Europe.

Un jour, en remontant le cours de l'Hougly, il vit un énorme alligator plonger tout à coup, emportant dans sa gueule une jeune fille qu'il venait de saisir au milieu d'une troupe de baigneuses, et filer comme un trait en suivant le courant avec une vitesse de huit milles à l'heure. Tous les bateaux légers qui se trouvaient sur le fleuve se mirent à sa poursuite, mais inutilement ; ils ne pouvaient maîtriser le courant. La pauvre créature, emprisonnée dans les vastes mâchoires du monstre, les jambes pendantes d'un côté, la tête et les épaules de l'autre, levait les mains au-dessus de l'eau comme pour implorer des secours qu'il n'était pas au pouvoir humain de lui porter. L'alligator continua de remonter le courant dans sa partie la plus rapide, à la vue de tous, comme pour défier toutes les poursuites, puis, plongeant dans l'abîme des eaux, il disparut avec sa proie et ne reparut plus. Beaucoup d'animaux de cette espèce ont été pris dans l'Hougly, et en les ouvrant on a trouvé dans leur estomac, une certaine quantité de bracelets, d'anneaux de jambes et d'autres ornements de femmes et d'enfants.

Comme nous allions contre le courant, sa résistance, aidée de la violence du vent qui nous était contraire, fut cause que nous n'entrâmes dans le Gange, à Souti, qu'au bout d'environ un mois de navigation. Au milieu de ce voyage, nous débarquâmes et séjournâmes quelques instants à Rajemah'l. En cet endroit, l'aspect du pays change considérablement. Une chaîne de collines qui s'élève au-dessus de la ville,





Drawn by W. Durdell R. S.

Engraved by J. Calvert sculp.

et s'étend à une grande distance au-delà de la rive méridionale du fleuve, contribue à jeter une agréable variété dans le paysage.

Rajemah'l fut dans son origine une ville importante, dont on voit encore beaucoup de ruines, quoiqu'aujourd'hui elle ne soit plus qu'une bourgade chétive et mal bâtie. Cependant on y voit encore plusieurs salles qui ont appartenu à un vaste palais : elles sont, comme on le pense bien, dans un état complet de dégradation. Quelques-uns de ces appartements, à en juger par ce qui en reste, étaient construits en marbre et décorés probablement avec tout le luxe asiatique. Aujourd'hui ils servent d'asile aux taupes et aux chauve-souris.

Dans les environs de cette ville, autrefois capitale d'une puissante province ( du Bengale ) et résidence royale, on trouve plusieurs édifices remarquables, dans les murs et les toits desquels des arbres de diverses espèces ont pris racine, et sont parvenus à une grosseur considérable. Il y avait entre autres, quand nous visitâmes ces lieux, un mausolée parfaitement conservé et surmonté d'un vaste dôme, d'où sortait un vigoureux *pipul*, dont le feuillage ombrageait le monument tout entier. On présume que des corbeaux ou des perroquets laissent tomber sur ces décombres des pépins de fruits, qui trouvent moyen de se développer dans la couche de poussière épaisse qu'y ont amassée les ans. Le mausolée, quoique atteint d'une manière sensible par les ravages du temps, était néanmoins encore entier. Quant à l'arbre en

question, sa végétation n'était nullement languissante. Il paraissait trouver dans le mur du dôme assez de nourriture pour croître encore quelque temps, et d'après les dégâts que sa présence a déjà causés, on peut prévoir qu'il finira par amener l'entière destruction du monument.

Avant de quitter Rajemah'l, nous eûmes occasion de voir un *suttie*<sup>1</sup>, l'une des pratiques les plus révoltantes de la superstition des siècles reculés. La veuve était une femme jeune et intéressante, un peu forte mais bien faite, et pas plus brune de teint qu'une Italienne. Nous nous approchâmes sans difficulté du bûcher assez pour voir, sans en rien perdre, tous les détails de cet horrible drame. Elle avait auprès d'elle un enfant de quelques mois, qu'elle regardait d'un air d'indifférence, comme si, absorbée dans le sentiment d'un devoir exclusif et impérieux, elle eût perdu l'idée de tout objet terrestre. Au fait, ses traits portaient l'empreinte d'une sorte de calme sublime, au milieu des terribles préparatifs qu'on faisait autour d'elle. J'avoue que je ne pus m'empêcher d'admirer sa fermeté d'âme et l'énergique persévérance de son dessein. Toutefois, la pitié, le dégoût combattaient en moi cette admiration; et tandis que d'un côté, je me sentais ému jusqu'aux larmes, à l'idée des souffrances qui l'attendaient, de l'autre, j'aurais volon-

<sup>1</sup> On appelle *Suttie*, dans l'Inde, la cérémonie dans laquelle une femme qui vient de perdre son mari se brûle toute vive sur son corps, pour ne pas lui survivre.

tiers tourné en ridicule cette brutale apathie avec laquelle elle semblait aller au-devant de son effroyable supplice.

Un intervalle fort long s'écoula avant que tout fût prêt pour le grand sacrifice. Il en résulta une altération évidente dans les sensations de la victime. Un trouble visible, une agitation nerveuse se trahirent par l'intermédiaire de son œil noir, dont les regards devenaient graduellement plus expressifs et en même temps plus égarés. Ses sens avaient été certainement plongés dans un engourdissement passager, à l'aide d'une forte dose d'opium, remède souvent mis en usage, et toujours avec un succès fatal, dans de semblables occasions, pour apaiser les terreurs et soutenir le courage des victimes condamnées par la superstition à un trépas prématuré. Cependant, à mesure que la jeune femme sortait de son état de stupeur artificiel, on pouvait observer chez elle les progrès simultanés de l'intelligence et de la terreur. Ses mouvements, d'abord mécaniques, obéissaient déjà aux impulsions de sa raison renaissante : chaque moment accroissait ses angoisses. Mais, quoiqu'il fût aisé de voir le terrible combat qui se livrait dans son intérieur, on pouvait en même temps se convaincre que ses efforts pour raffermir sa résolution ébranlée ne provenaient pas d'une âme commune, ni d'une énergie vulgaire. Seulement la multitude des émotions qui assiégeaient cette frêle organisation donnait par moments à ses gestes une incohérence marquée. Elle distribua à ses amies les divers ornements qui

composaient sa toilette, mais ce fut avec distraction, et presque sans savoir ce qu'elle faisait, tant ses facultés s'affaiblissaient au milieu de ses tortures morales.

Tout-à-coup les cris de son enfant rouvrirent en elle la source des émotions maternelles. Son œil dilaté par un éclair de tendresse, ses lèvres tremblantes, son sein palpitant, sa respiration haletante, sa bouche ouverte et cependant muette, tout peignait le retour de sa raison altérée. Se précipiter au-devant de l'enfant, l'arracher des bras de sa garde, le serrer avec passion dans les siens, tout cela ne fut qu'un seul et rapide mouvement. Ses sanglots convulsifs frappaient mon oreille de leurs sons pénétrants. C'était un appel irrésistible! Mais quel moyen de l'arracher au sort qui l'attendait, lorsqu'elle-même avait dicté son arrêt? Dès ce moment, il était évident pour tous les spectateurs, qu'intérieurement son courage fléchissait à l'idée du dernier acte de cette horrible tragédie. Debout sous nos yeux, elle nous offrait la vivante image du désespoir muet, de l'agonie de l'âme.

Les bramines qui présidaient à la cérémonie, voyant qu'il était temps d'en précipiter l'accomplissement, de peur que le courage de la veuve ne fléchît tout-à-fait, firent écarter ses parents, ses amis et tous les assistants. En un instant, il resta autour du bûcher un vaste espace vide où la victime demeura seule avec les sacrificateurs. L'un de ces hommes, à la physionomie douceuse, avait auparavant arraché l'enfant des bras de sa mère, et l'avait remis en d'autres mains, sans prêter aucune attention aux cris de tous

les deux. Ce fut alors que la veuve parut belle de sa douleur ! Sachant ce qui allait suivre ce premier acte de violence, elle donna un libre cours aux combats de la nature. Elle se jeta à genoux, leva les yeux au ciel, et serra les mains l'une contre l'autre dans un transport de muet désespoir. Un bramine s'approcha d'elle d'un air calme mais imposant, l'aida à se relever, puis, avec le secours d'un de ses confrères, aussi austère, aussi impassible que lui, il la conduisit vers le bûcher. Elle se débattit, et telle était la force que lui prêtait le désespoir, qu'elle parvint à résister aux efforts des prêtres. A cette vue, plusieurs de leurs camarades se précipitèrent pour les aider, et poussèrent la malheureuse femme vers l'amas de fagots, qu'on avait eu soin de graisser avec du *ghi*<sup>1</sup>, afin d'en accélérer la combustion. C'est une sorte de douceur accordée à la victime ou *suttie*, pour abrégier ses souffrances, et l'empêcher en même temps de s'échapper.

Dès qu'elle se mit à crier, sa voix fut couverte par le bruit des *tam-tam*, des instruments à vent, et par les clameurs confuses de quelques centaines de fanatiques, rassemblés pour être témoins de cet acte de dévotion barbare. Tous ses efforts devinrent alors inutiles ; elle fut traînée sur le bûcher, où elle tomba épuisée de fatigue. Quand on l'y eut assise de force, on plaça sur ses genoux la tête de son mari, on mit le feu à la paille entassée sous l'amas de bois, et la

<sup>1</sup> Beurre fondu extrait du lait de buffle.

flamme s'élevant à l'instant de toutes parts, enveloppa la belle Indienne, et la déroba pour toujours aux yeux et à l'amour de ses semblables. De longues perches de bambou sur lesquelles les bramines s'appuyaient de tout leur poids, servirent à la maintenir sur le bûcher, de peur que dans les tortures de son agonie elle ne parvînt à sauter en bas. Ses souffrances ne furent pas de longue durée, à cause de la violence et de la rapidité de l'embrasement. Sa mort termina ce drame inhumain !!

Quelle bizarrerie dans cette superstition indienne, qui recule devant le meurtre d'un reptile dangereux ou d'un insecte imperceptible, et qui prescrit de sang-froid la mort d'une créature humaine innocente, ou d'un étranger qui aura nié la puissance de Brahma, les jugements de Siva ou les incarnations de Vishnou ! Certes, il y a encore bien du sauvage dans un peuple qu'aveugle une aussi déplorable superstition !

En remontant le fleuve au-delà de Rajemah'l, nous jouîmes de l'aspect extrêmement agréable des collines de Colgong. Sur les deux rives, le pays paraissait bien cultivé. La quantité de bateaux qui montent et descendent incessamment le courant, nous rappelait notre chère Tamise. Mais il faut en convenir, le fleuve national ne peut rivaliser avec le Gange que sous un seul rapport, l'activité du commerce. Sur tous les autres points, la comparaison l'écrase tout-à-fait.

En quittant notre dernière halte, nous trouvâmes que le courant devenait très-rapide et tellement tortueux, que nous avons beaucoup de peine à doubler

les coudes qu'il forme en cet endroit. Comme nous étions forcés de naviguer lentement, nous eûmes le loisir de contempler tout à notre aise les alligators très-nombreux dans le Gange, et d'observer leur taille redoutable et leur extérieur hideux. C'est surtout dans les portions du fleuve qui coulent en plaine, qu'on les rencontre fréquemment. On ne peut s'empêcher d'être surpris du nombre d'Indiens qui disparaissent chaque année victimes de la voracité de ces monstres, et de l'espèce d'apathie que de tels accidents rencontrent parmi ces peuples. Il est certain qu'ils ne paraissent pas ressentir, à cet égard, la moindre frayeur. On voit les alligators se dresser au-dessus des flots, à côté des bateaux, comme pour défier la puissance de l'homme et faire parade de leurs forces redoutables. Souvent ils s'étendent au soleil, sur les bas-fonds, dans les attitudes d'une molle indolence, en pleine sécurité de toutes parts, n'ayant à craindre que les plus puissants individus de leur espèce. C'est dans ces occasions qu'ils reçoivent souvent le châtiement de tout le mal qu'ils ont fait. Profitant de la position renversée qu'ils prennent alors, en présentant au soleil leur ventre, qui est la seule partie de leur corps accessible aux coups, on les tue à coups de fusil ou de carabine. Un de ces animaux, long de 15 pieds et demi, fut tué par le *tindal* (patron) de notre *budgerô*, tandis qu'il se jouait sur un banc de sable, contre lequel nous touchâmes au même instant. Nous fûmes long-temps à remettre notre barque à flot.

On appelle *Budgerô*, un grand bateau plat ayant

seize rames, quelquefois plus, quelquefois moins, et dont la poupe relevée recouvre les trois quarts de sa longueur. Le dessous forme deux cabanes spacieuses, garnies de stores à la vénitienne, qui servent à garantir du soleil sans nuire au passage de l'air. Tous les soirs, nous amarrions dans quelque crique commode du rivage, et nous levions l'ancre de nouveau le lendemain matin. A partir de Rajemah'l, nous ne débarquâmes pas une fois sans rencontrer un grand nombre de ces personnages dévots, si connus aux Indes sous le nom de *Gosseins* qui, à l'exemple des fakirs, extorquent des aumônes de tous les passants et surtout des Indiens, pour lesquels leur pouvoir et leur influence surnaturelle sont un sujet de terreur vraiment surprenante.

On nous fit descendre à terre pour aller visiter la chute de Montijerna; mais ce spectacle ne répondit point à notre attente, et ne pouvait être comparé à ce que nous avions vu dans la partie sud de la Péninsule. Tout autour de cette chute, nous vîmes une grande quantité de singes; et tout le long du chemin que nous étions obligés de suivre, les traces d'un rhinocéros, empreintes visiblement, causèrent une grande frayeur aux Indiens de notre suite; car ces gens ont cet animal en horreur. Néanmoins, nous ne rencontrâmes pas de bêtes féroces. Seulement, de temps en temps, nous entendîmes les hurlements lugubres des chakals, extrêmement communs sur tout le continent de l'Asie, et qui, tout dangereux voisins qu'ils soient, peuvent être regardés comme des animaux fort utiles

dans ces climats brûlants, par le grand nombre de carcasses qu'ils dévorent, et qui, sans cela, empesteraient ces vastes plaines et y répandraient les maladies contagieuses.

A une petite distance de Colgong, que nous gagnâmes à pied, laissant notre budgerô remonter la rivière jusqu'à un endroit convenu où nous devions le retrouver, nous fûmes traités avec hospitalité et régelés par un résident anglais, qui nous envoya du pain frais et du beurre délicieux et nouvellement battu. Nous avons marché l'espace de plusieurs milles à la chaleur du soleil, et nous étions passablement fatigués, de sorte que ce repas, tout frugal qu'il était, vint à propos pour nous rendre de la vigueur et nous donner les moyens de poursuivre notre route.

En entrant dans le *Nullah* de Bauglepore, nous vîmes une immense quantité d'alligators dans les asiles sacrés où la piété fanatique des Indiens non-seulement les laisse en paix, mais encore les nourrit soigneusement. Notez que ces mêmes hommes laisseraient mourir de faim un de leurs semblables, quand il serait à l'article de la mort, s'il professait une croyance autre que la leur.

Nous gagnâmes ensuite l'endroit indiqué comme rendez-vous, pour remonter à bord de notre bateau. Mais quand nous arrivâmes rien n'avait paru encore. Il se trouva qu'un accident avait empêché le budgerô de continuer sa route. Le grand mât s'était brisé et était tombé par-dessus bord, malgré tous les efforts de l'équipage pour le maintenir. Il en résulta que

nous fûmes obligés de faire trois milles de plus, malgré notre fatigue, dans les sables brûlants qui nous couvraient la cheville, et cela avant de trouver une chaloupe pour nous conduire à bord de notre budgerô. Au premier endroit convenable, nous nous arrêtâmes pour le radouber, et quand nous eûmes remis en état nos mâts, nos agrès, etc., ce qui demanda du temps à cause de la lenteur naturelle des mariniers indiens, nous continuâmes notre navigation sur la rivière.

Le lendemain, la matinée fut rafraîchie par une brise qui nous fit avancer rapidement. A peine remis des fatigues de la veille, nous fûmes bien aises de goûter le repos de nos cabines. Notre ordinaire était très-bien servi par un petit cuisinier de bord qui voyageait avec nous. Ce jour-là, nous comptâmes au moins trente alligators étendus au soleil sur la grève. Dans le cours de la matinée, plus de cent bateaux, de toutes sortes de formes et de grandeurs, passèrent, à notre grand amusement, à côté de nous, descendant avec rapidité le courant de Patna à Calcutta. C'était un coup d'œil nouveau et des plus animés. Le chant cadencé de leurs rameurs frappant la mesure avec le mouvement des rames, et le murmure des voix des passagers qui l'accompagnaient constamment tout bas, firent une diversion agréable aux chansons de nos compagnons indiens et de notre équipage, auxquelles nous étions déjà trop habitués pour y trouver le moindre charme.

A mesure que nous avançons, le courant devenait

plus rapide et par conséquent plus difficile à remonter, d'autant plus qu'il était fréquemment obstrué par de larges bancs de sable. Nos *dandis* ( bateliers indiens ) étaient souvent forcés d'entrer dans l'eau jusqu'aux épaules, en dépit du voisinage des alligators, dont un certain nombre étaient en vue, et de pousser la lourde barque contre le courant dans les détroits qui séparaient les bas-fonds et ne permettaient pas le jeu des rames. Cette manière de naviguer était extrêmement lente et ennuyeuse. Par moments, le danger devenait beaucoup plus grand que nous ne l'avions prévu, à cause des bas-fonds couverts contre lesquels nous courions risque d'échouer faute de les apercevoir. Dans cette circonstance, les alligators nous rendirent des services réels, en nous indiquant par leur présence le voisinage de ces obstacles.

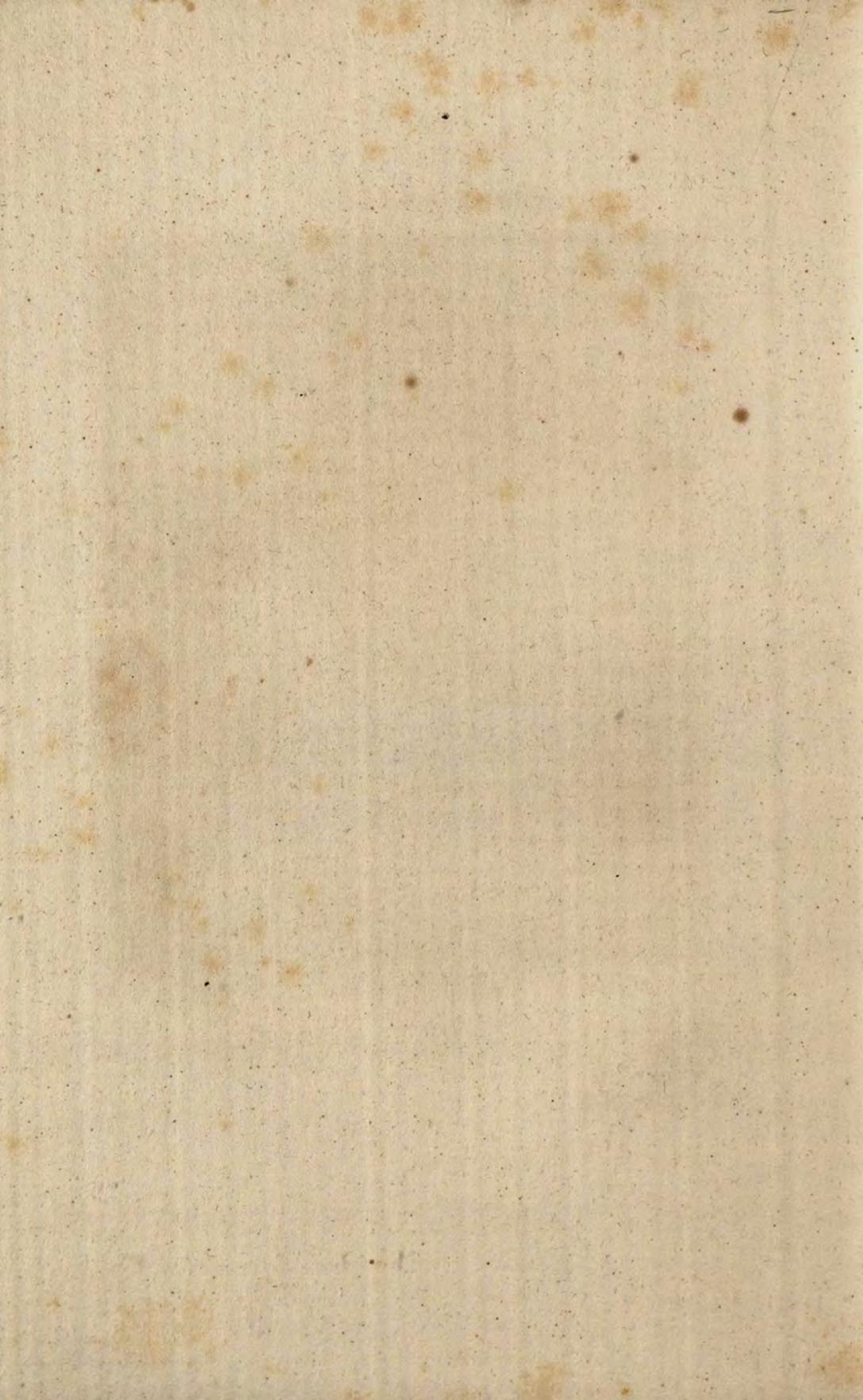
Pendant que notre équipage luttait péniblement contre les difficultés qui arrêtaient notre marche, nous fûmes témoins d'un accident qui se renouvelle assez fréquemment sur le Gange. Un grand bateau, pesamment chargé, descendait le fleuve à pleines voiles. Sa vitesse, augmentée par la rapidité du courant et par les efforts de quatorze rameurs vigoureux, était telle que, venant à rencontrer un cap sur sa route, il y échoua complètement. L'équipage se sauva sans peine, car tous les mariniers du Gange nagent parfaitement. Mais la cargaison, composée en grande partie de marchandises avariées, fut endommagée au point de perdre toute sa valeur. Quoique le bateau n'eût point sombré, les avaries furent consi-

dérables. Au moment où les bateliers remontés à bord eurent pompé l'eau et aperçu l'étendue du dégât, ils poussèrent des cris vraiment épouvantables. Comme nous ne pouvions leur être d'aucun secours, ni même d'aucune consolation, nous les laissâmes profiter des leçons de l'expérience et continuâmes notre route. Peu de temps après cette rencontre, nous touchâmes nous-mêmes sur un bas-fond, et fûmes obligés de virer et de gagner l'autre rive où l'eau était plus profonde, et le passage par conséquent plus sûr. Nous trouvâmes le bord du fleuve plus escarpé de ce côté; en plusieurs endroits il croulait par suite du choc continuel des bateaux emportés par le courant. Nous fûmes témoins de plusieurs éboulements de cette espèce, dont deux eurent lieu si près de notre budgéro que nous fûmes au moment de chavirer. Ce danger nous tint sur le qui-vive d'une manière assez désagréable, jusqu'à ce que la rive venant à s'abaisser insensiblement, nous nous trouvâmes plus en sûreté. Alors un nouveau spectacle fort curieux attira notre attention. La chute graduelle de la rive avait fini par mettre entièrement à nu les racines d'un *banyan* jusqu'au niveau de l'eau. Ces racines avaient perdu leur sève, et en quelques endroits leur tégument extérieur, par suite de l'action des éléments et du contact plus destructif encore de la main des hommes. La végétation vigoureuse de cet arbre cessa de nous étonner, quand nous vîmes par combien de canaux la nature avait soin de faire circuler jusqu'à son sommet les sucS nourriciers de la terre. Les racines entrelacées



Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by A. Millar



présentaient les figures les plus fantastiques. Telles étaient leur force et leur dureté qu'elles ne paraissaient pas avoir réellement souffert des inconvénients de leur position. L'arbre était robuste, et de nouveaux jets sortis des branches les plus vieilles avaient pris racine en terre et lui servaient de support, preuve que sa crue n'avait souffert aucun retard. Notre budget doubla à la remorque l'espèce de cap formé sur la rive par l'énorme *banyan*, et les racines tortueuses furent autant de repos où s'appuyèrent nos dandis pour tirer le bateau contre le courant.

Enfin, un vent frais enfla nos voiles, et nos dix-huit rames venant à son aide, nous arrivâmes à Patna, qu'on prétend avoir été la Palibothra, si célèbre dans les temps classiques. On y trouve peu de vestiges de son ancienne magnificence, et nulle ruine remarquable n'y atteste une grandeur passée, si toutefois l'on peut croire que là fut l'emplacement de la cité antique. Mais tant d'autres lieux ont été désignés comme tels, que la situation véritable de l'ancienne Palibothra me paraît être au nombre des problèmes d'histoire à jamais insolubles.

Nous restâmes deux jours à Patna, où le nabab nous avait invités gracieusement à séjourner aussi long-temps que nous le jugerions convenable, non toutefois dans son palais, car il n'en avait pas, ni même dans sa maison, mais dans un *bungaló*<sup>1</sup>, construit

<sup>1</sup> On appelle *Bungaló*, aux Indes, une espèce de hangar fermé, construit en bambous et couvert de feuilles.

par son père, tout au bord du fleuve, et habité par sir George Barlow pendant le temps qu'il fit partie du conseil. Le nabab était un homme remarquable, d'une belle taille et d'une belle figure. Il parlait anglais avec beaucoup de facilité, annonçait beaucoup d'intelligence, de finesse et de bonne humeur, et bien que sectateur de Mahomet, il avait su se dépouiller d'une grande partie de ses préjugés religieux. Un missionnaire de mérite qui, dans le cours d'une de ses missions sur le Gange, avait résidé, à ce que nous raconta le nabab lui-même, dans le *bungaló* que nous occupions, avait travaillé avec beaucoup de zèle à le convertir. Mais quoique le musulman ne se fit pas un scrupule d'avalier, en bon vivant, la bouteille de *claret* et de se régaler, à l'occasion, d'un bon morceau de jambon anglais, qu'il appelait, pour mettre sa conscience à l'aise, du gibier de Westphalie, néanmoins il fut sourd à toutes les instructions, et déclara franchement à son révérend ami, que tout en ne voyant aucun mal à boire du vin ni à manger du porc, il ne consentirait pour rien au monde à embrasser une foi nouvelle.

Le nabab nous présenta avec beaucoup de bienveillance au rajah de Patna, Indien de bonne mine. C'était un homme à la fleur de l'âge, vigoureux, actif et résolu, grand chasseur d'éléphants, de tigres, et passionné pour tous les exercices du corps. Il passait presque toute sa vie dans les jungles, et les murs de son palais étaient couverts de peaux de serpents et de bêtes féroces, trophées de sa gloire et témoignages de

son goût dominant. C'était un spectacle curieux par sa rareté, que de voir un Mahométan et un Indou vivre en aussi bonne intelligence que le faisaient le nabab et le rajah. Mais, par un singulier rapprochement, l'Indou était aussi philosophe que le Mahométan; et tel était le secret de l'union qui régnait entre eux.

Parmi les curiosités nombreuses que nous fit voir le nabab, était un *morah* ou marchepied, formé d'une vertèbre d'animal gigantesque. C'était le rajah qui lui avait fait cadeau, plusieurs années auparavant, de cette rareté; car c'en était une. Ce fragment colossal avait plus de quarante pouces de circonférence; c'était un seul segment de l'épine dorsale d'un serpent monstrueux qu'avait trouvé le rajah dans ses courses de chasse, au milieu de la forêt. Le nabab son ami nous raconta ainsi cette trouvaille. Au moment où le rajah traversait le jangle, un des hommes de sa suite vint lui apporter deux immenses ossements qu'il venait de découvrir à quelque distance de la tente de son maître. Les examinant, le prince pensa, d'après leur conformation, qu'ils devaient avoir fait partie de l'échine d'un animal, et s'étant transporté dans l'endroit où ces restes avaient été pris, il vit avec étonnement une carcasse d'une grandeur prodigieuse. Il s'assura bientôt que c'était le squelette d'un serpent gigantesque qui avait long-temps infesté la forêt. Il était parfaitement conservé et avait une longueur de quatre-vingt-quinze pieds. L'épine dorsale s'était maintenue dans la situation qu'elle occupait lors de

la mort de l'animal. La tête était en moins bon état. La mandibule inférieure était à sa place, mais la supérieure était séparée. Les gens du rajah emportèrent la mâchoire et une demi-douzaine de vertèbres, dont une fut donnée en présent par ce personnage au nabab, qui en avait fait un riche marchepied, garni d'une espèce de brocart parsemé de fleurs d'or, et dont le dessus, mobile à volonté, laissait voir la forme de l'os. Notre hôte nous donna sa parole de musulman que nous pouvions compter sur la vérité de son récit, et l'aspect de la vertèbre suffisait, assurément, pour nous convaincre. Elle avait plus de quatorze pouces de dimension. Si le grand serpent de Ceylan peut, à l'aide de la faculté qu'il possède de se distendre extraordinairement, avaler un cerf avec son bois, certainement un serpent de quatre-vingt-quinze pieds de long ne ferait qu'une bouchée d'un buffle.

De Patna nous allâmes à Dinapour, et de là au confluent de la Soane et du Gange, qui offre un spectacle vraiment magnifique. En cet endroit, nous fûmes de nouveau forcés de passer à l'autre côté du fleuve, et d'affronter la chute de ses rives escarpées pour éviter les bas-fonds répandus çà et là le long du bord méridional. C'était une nécessité assez dangereuse à laquelle nous comptions avoir échappé. Aussi ce ne fut pas sans contrariété que nous vîmes de nouveau la terre du bord se détacher par grandes masses et rouler dans la rivière, au risque de submerger notre bateau si elles l'eussent atteint. Les bateliers paraissaient,

par moments, redouter beaucoup ces accidents, et les mouvements qu'ils imprimaient au bateau, pour les éviter, nous causaient des secousses fort désagréables et ralentissaient singulièrement notre marche. Néanmoins les dandis ne manifestaient aucun signe d'impatience, excepté, de temps à autre, quand ils étaient obligés à quelques efforts extraordinaires. Alors leurs cris et leurs murmures étaient aigres et bruyants. Ils jurent avec une énergie singulière, et peut-être n'y a-t-il pas un peuple sur la terre qui possède un vocabulaire d'imprécations plus abondant que le peuple de l'Indostan. Les femmes elles-mêmes, sans exception, en usent avec prodigalité et de manière à faire rougir les plus effrontés vauriens d'Europe. Du reste, leurs jurements sont exprimés dans un langage métaphorique aussi chaud que leur climat, aussi riche et aussi varié que les productions de la nature orientale.

Ayant contre nous le vent et le courant, nous ne fîmes pas beaucoup de chemin, le lendemain de notre passage dans le confluent de la Soane avec le Gange. Le jour suivant, au matin, nous passâmes sous le fort Buxar; mais nous ne pûmes naviguer sous ses murs, à cause de l'éboulement de la rive qui avait ébranlé leurs fondements. Nous fûmes donc encore forcés de traverser le fleuve, et nous trouvâmes de l'autre côté un bon fond et un courant tranquille. Ce fut proche de ce fort que le major Adams, en 1764, mit en déroute une armée d'Indiens de 40,000 hommes, avec un corps de 6,000 Cipayes et quelques centaines d'Européens.

Nous arrivâmes ensuite à Ghazipour, où l'on voit un superbe édifice, appelé dans le langage du pays *Chalis Satoun*, c'est-à-dire l'endroit des quarante piliers. Là, nous vîmes plusieurs enfants indous faire tourner des sabots, comme ceux d'Europe et de la même manière. Cette observation, toute puérile qu'elle paraisse, ne doit pas être passée sous silence. Comme les Indous évitent avec grand soin tout contact avec les Européens et leurs usages, et que les Européens, au contraire, adoptent volontiers sans préjugé tout ce qu'ils trouvent de bon à l'étranger, on peut en conclure que ce jeu de l'enfance a été emprunté des Indiens, et remonte, par conséquent, à une haute antiquité.



## CHAPITRE IX.

### Histoire du Fakir et de la Belle Indienne.

AVANT d'arriver à Ghazipour, tandis que nous prenions notre *tiffin* (collation) dans le *budgeró*, la conversation vint à tomber sur les idées de sainteté et de vénération superstitieuse qu'attachent les Indous à leurs différentes castes. Sauf quelques rares occasions, elles rendent absolument vains les efforts des missionnaires pour les arracher aux ténèbres de l'idolâtrie, et dans tous les cas leur conversion, quand elle a lieu, n'est jamais bien solide. Dans le cours de notre conversation, je fis la remarque que les femmes indiennes s'attachent rarement à des hommes d'une caste autre que la leur, si ce n'est celles qui mènent une vie de prostitution. Par exemple, disais-je, elles professent un tel éloignement pour les

sectateurs de Mahomet, qu'il est presque impossible de citer un exemple d'une femme indienne mariée à un musulman.

« Excusez votre esclave, *Sahib* (seigneur) », dit un esclave mahométan qui se trouvait en ce moment derrière moi : « je suis moi-même un exemple du contraire, car ma femme était indienne, et elle a renoncé à sa caste et à sa religion pour vivre avec moi. Depuis douze ans rien n'a pu altérer notre bonne intelligence. Elle a abjuré le culte de Brahma et s'est attachée à celui de Mahomet, avec un zèle qui la distingue parmi les plus fervents. Assurément elle sera une houri dans le paradis céleste. »

« Mais comment, lui dis-je, avez-vous pu réussir à faire taire les préjugés, et à gagner l'affection d'une Indienne? »

« Monsieur va le savoir, » répliqua mon homme. Et il nous raconta l'histoire suivante, que je demande la permission de rapporter dans un style autre que celui du narrateur; car son récit, assez amusant à entendre par sa manière de s'exprimer, ne le serait probablement pas du tout à lire.

« Il y a environ quatorze ans, dit le musulman, que je résidais dans la ville où nous nous rendons en ce moment. Elle était alors, ainsi que ses alentours, infestée d'un grand nombre de ces brigands dévots qui, sous le nom général de Fakirs, lèvent des impôts sur les âmes charitables, et à l'aide d'une piété feinte mais austère, parviennent quelquefois à vivre aux dépens des princes les plus puissants de

l'Indostan. A l'aide de leur hypocrisie, ils exploitent tellement l'ignorance et la superstition de leurs compatriotes idolâtres, qu'en mainte occasion ils exercent sur leur esprit un empire absolu. Ce sont à la fois les imposteurs les plus effrontés et les plus consommés scélérats, ne répugnant à aucun moyen quand ils ont quelque objet en vue. En outre, ils sont pour la plupart adonnés sans pudeur aux plaisirs des sens. Leurs rudes pénitences et une absolution toujours facile ne font que les encourager à tous les crimes, à tous les genres de débauches. Aussi, l'endurcissement de leur ame n'admet aucun remède moral. Quand ils se sont condamnés à une série prescrite de souffrances physiques, ils croient avoir satisfait au vœu de la religion, et avoir effacé jusqu'au souvenir des débordements les plus impurs.

« Derrière la ville, il y avait, en ce temps-là, une vieille ruine au milieu de laquelle se trouvait une chambre, petite, obscure, à demi creusée en terre. Elle formait l'extrémité d'un long et étroit passage, et ne recevait de jour que par une ouverture à l'un des angles du toit. Une clarté sombre, semblable à celle d'une lampe solitaire dans un sépulcre, frappait en partie la voûte et ne faisait que rendre plus repoussant l'aspect de désolation et d'abandon que présentait cette retraite. C'était là qu'habitait un ab'dhôt<sup>†</sup> réputé pour un saint. Telle était la confiance dont il jouissait dans le pays, qu'on lui attribuait le pouvoir

† Secte de fakirs qui vont entièrement nus.

de guérir les maux du corps les plus invétérés, et d'apaiser les douleurs morales les plus obstinées, et cela seulement en soufflant sur le malade. Cet homme était un avorton humain, une espèce de nain, tout ridé comme une momie, quoiqu'il fût encore jeune. Vrai squelette vivant, ses os faisaient sous sa peau des saillies si sensibles à l'œil, que sa maigre et misérable carcasse eût pu servir de pièce d'étude à un anatomiste. La laideur de son corps ne le cédaît qu'à l'air sinistre de sa physionomie vraiment diabolique. Par moments ses yeux brillaient d'une expression féroce, comme ceux des *asuras*<sup>1</sup>; en d'autres temps ils ne lançaient qu'un feu doux et humble, mais de cette humilité sardonique qui fait redouter l'hypocrisie en même temps qu'elle la trahit.

« Ce monstre avait établi sa réputation de sainteté à l'aide des plus rudes mortifications qu'il s'infligeait, il faut en convenir, fort libéralement. Elles lui avaient attiré la vénération des habitants de la ville, et chaque jour il voyait une foule empressée se disputer ses bénédictions. On savait qu'il avait avec lui une jeune et belle Indienne, compagne assidue de sa solitude; mais on ne l'avait aperçue que rarement, car elle ne quittait sa hideuse retraite que pour aller chercher de l'eau, ou pour vaquer à quelque autre soin domestique.

« J'avais eu occasion de la voir remplir ses *gumlahs*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Mauvais génies dans la mythologie indienne.

<sup>2</sup> Vases à eau que les femmes indiennes portent sur leur tête.

à la rivière. Mais toutes les fois qu'on lui adressait la parole, elle gardait un silence absolu, et témoignait par son embarras craintif et son tremblement qu'elle était sous l'influence d'une terreur puissante et mystérieuse. Faut-il l'avouer? je fus de plus en plus vivement frappé de sa beauté chaque fois que je la vis, et bientôt mes scrupules religieux et la ferveur de mon mahométisme devinrent bien impuissants pour combattre le désir de posséder cette charmante païenne. On n'ignorait pas qu'elle avait eu deux ou trois enfants, mais comme ils avaient tous disparu dès leur naissance, on disait qu'ils avaient été reçus parmi les *suras*<sup>†</sup> du paradis suprême dans le sein de Siva, comme descendants de son représentant sur terre. Car telle était l'idée qu'on se faisait de la sainteté du personnage, qu'on n'allait à rien moins qu'à en faire un ministre plénipotentiaire de la Divinité.

« Pour moi, je traitais de fables tous les miracles qu'on lui attribuait, et, dans la persuasion de la perversité de sa nature évidemment conforme à la difformité de son corps, je ne pouvais m'empêcher de plaindre l'infortunée créature condamnée à vivre avec lui.

« Un jour, l'ayant aperçue de nouveau, je résolus d'essayer si je ne pourrais pas obtenir d'elle quelques révélations sur ses rapports avec l'ab'dhôt. Je suivis celui-ci jusqu'à la ville où je le vis entrer, et sans perdre de temps je courus trouver la victime dans sa

† Bons génies.

prison. La gravité superstitieuse qui environnait son compagnon avait toujours suffi pour en éloigner tout homme étranger ; aussi était-ce la première fois que la pauvre jeune femme voyait entrer dans son misérable réduit un autre homme que l'espèce de brute à laquelle son sort était lié. En me voyant, elle tressaillit, et, poussant un faible cri, elle se laissa tomber à terre à moitié morte de frayeur. Elle me supplia de partir, m'assurant que si son tyran me trouvait en ce lieu, elle aurait tout à craindre de sa barbare vengeance. C'était un appel à mon humanité, appel éloquent, irrésistible. Quelle était mon émotion en contemplant cette beauté touchante, devenue la proie d'un être qui n'avait d'un homme que le nom !

« L'atmosphère de la chambre était moite d'une vapeur malsaine amassée par le défaut de circulation de l'air dans ce lieu renfermé. La jeune femme se trouvait sous l'ouverture qui donnait passage à la lumière, dont un rayon brillant tombait sur elle et dessinait son attitude suppliante et sa physionomie empreinte de la plus vive anxiété. Du doigt elle me désignait le passage de sortie, mais sans parler, comme si elle eût craint que sa voix ne parvînt aux oreilles de celui qu'elle redoutait plus que le plus brûlant des vingt-un enfers indous.

« Je tâchai de nouveau d'obtenir qu'elle me déclarât si elle était captive volontaire ou forcée. Une larme mouilla sa paupière et roula le long de sa joue. Je m'approchai d'elle ; mais elle s'écarta avec terreur, comme si je lui eusse apporté la contagion. J'étais

mahométan, et on lui avait appris à regarder comme les plus méprisables des êtres les sectateurs de Mahomet. Mon approche ne fit donc qu'accroître son agitation. Je ne pouvais la calmer. Enfin, la voyant dans un état si pitoyable, je crus que la prudence voulait que je me retirasse. Je quittai donc cet antre où elle paraissait destinée à rester captive, et sans espoir ; et marchant à tâtons le long du passage obscur, je me retrouvai enfin au grand jour, le cœur serré d'une tristesse qu'il m'était impossible de secouer.

« A peine avais-je quitté ce lieu de misère, qu'à ma grande consternation je vis le fakir à côté de moi ! Il était évident qu'il m'avait suivi de près et m'avait vu sortir de chez lui. Il passa près de moi sans proférer une parole ; mais ses grands yeux roulaient dans leur orbite avec une expression de malveillance qui, pour être silencieuse, n'en était pas moins ardente. Chacun de ses regards était une menace de mort. Je passai rapidement ; mais dès que je fus certain qu'il était rentré dans sa demeure, et qu'il n'était plus en mesure de m'observer, je revins promptement sur mes pas et je me cachai dans le passage, de manière à pouvoir entendre sans pourtant rien voir. Comme il était loin de croire qu'aucun mortel osât violer, lui présent, la sainteté de sa retraite, il ne soupçonna pas que je fusse à portée. D'ailleurs il était trop préoccupé de son projet atroce pour accorder une pensée à toute autre chose. Son ame tout entière paraissait absorbée dans la passion de la vengeance.

« A peine étais je à mon poste que j'entendis le

monstre pousser un cri de rage étouffé, semblable au sifflement d'un serpent, et reprocher à sa victime, dans les termes les plus violents, d'avoir laissé souiller son sanctuaire par le pied d'un étranger, d'un mahométan ! L'infortunée resta muette de terreur, à ce qu'il me parut ; car pas un mot ne sortit de ses lèvres, et je n'entendais que le bruit des sanglots qui semblaient sortir du fond de sa poitrine. Il l'accusa d'avoir eu un rendez-vous avec un réprouvé, avec un être exclus du séjour des bienheureux et condamné dans l'éternité aux tourments de l'enfer. Enfin, pour prix du déshonneur qu'il prétendait en rejaillir sur lui et sur elle, il jura avec d'horribles imprécations qu'elle allait mourir. J'entendis la jeune femme tomber à genoux, j'entendis ses soupirs, ses prières pathétiques, son accent d'innocence ; mais tout était vain. Le monstre à qui elle s'adressait n'était pas accessible à la pitié ; il grinça les dents avec rage, il leva son arme..... Je ne pus y tenir plus long-temps, et sortant précipitamment de ma cachette, je me trouvai à côté de lui au moment même où il allait plonger un grand coutelas dans le cœur de sa victime. A cette époque j'étais militaire et je portais une épée ; mais, saisissant l'arme de l'assassin, je la lui plongeai dans la gorge. Il tomba en ouvrant la bouche d'une manière hideuse ; ses membres se contractèrent un instant, comme pour se raccourcir encore, puis il les étendit de toute leur longueur, luttant par quelques frémissements avec la mort, et rendit l'âme. Son sang ruisselait sur le sol, et son corps ressemblait à celui d'un reptile, objet de dégoût et d'hor-

reur même après qu'on l'a écrasé. Je jetai sur lui un regard de mépris et de triomphe, comme si c'eût été un tigre que j'eusse terrassé.

« Alors je m'approchai de la pauvre femme encore toute tremblante de l'horrible danger auquel mon intervention venait de l'arracher. Elle me regardait d'un air hagard et terrifié qui me fit craindre, au premier moment, que sa raison n'eût pas survécu à une si terrible secousse. Je la rassurai par des paroles d'encouragement et des marques du plus tendre intérêt. A la fin elle revint à elle-même, regarda son ennemi étendu à ses pieds, et releva ses yeux vers moi : ils exprimaient sa reconnaissance bien plus éloquemment que tous les discours ! Puis elle fondit en larmes.

« Ce n'était pas le cas d'attendre ni de délibérer. Aussi je résolus de fuir immédiatement, sachant bien que le meurtrier d'un personnage en telle odeur de sainteté ne pouvait rester en sûreté au milieu des populations fanatiques du pays, et que de toutes parts on se précipiterait sur mes traces dès que la mort du fakir serait ébruitée. D'un autre côté, comme personne n'avait osé jusque-là entrer dans sa cellule, j'étais sûr de n'être pas découvert avant un certain temps. Disposé à partir, j'engageai ma charmante protégée à m'accompagner ; elle y consentit avec joie, autant par reconnaissance que par amour de la liberté. Elle prit en route le costume musulman, et nous traversâmes ainsi le pays jusqu'au prochain endroit d'embarquement sur la rivière. Là je louai une chaloupe qui nous conduisit lestement à Calcutta.

Chemin faisant, ma compagne me raconta comment elle était tombée au pouvoir de son persécuteur.

« Elle me dit qu'elle était la fille d'un riche *Cshatrya*<sup>1</sup> des environs de Delhi. Le détestable ab'dhôt demeurait non loin de la maison de son père, dans une caverne du genre de celle où je l'avais trouvée. Tel fut l'ascendant que sut prendre sur le père cet hypocrite anachorète, qu'il n'était rien moins à ses yeux qu'un être doué d'une puissance immédiatement inférieure à la puissance divine. Dans le fait, le bon homme avait pour lui le même respect craintif que lui inspiraient Siva<sup>2</sup>, le dieu méchant, ou Parvati sa femme, plus terrible encore. Il ne cessait d'inculquer dans l'esprit de sa fille la plus haute idée de la vertu du saint, à tel point qu'elle finit par céder, en présence de ce dernier, à un sentiment de soumission superstitieuse tout-à-fait irrésistible. »

« Un jour, ce rusé scélérat trouva moyen de l'entraîner dans son repaire, sous prétexte de la mettre en communication avec l'esprit divin. Instruite à considérer comme la plus grave impiété tout acte de résistance à la volonté du saint homme, elle le suivit sans hésiter. Dès qu'il fut seul avec elle, prenant

<sup>1</sup> Les Indous se divisent en quatre castes : les *Bramines*, les *Cshatryas*, les *Vaisyas* et les *Sudras*. Les premiers, suivant leur livre sacré, sont sortis, lors de la création, de la bouche de Brahma ; les seconds, de ses bras ; les troisièmes, de sa cuisse ; les quatrièmes, de ses pieds. Aussi les *Sudras* sont-ils regardés comme une caste ignoble et dégradée.

<sup>2</sup> Siva est la puissance destructrice de la triade indienne.

avantage de sa faiblesse et de sa timidité, il se livra sur sa personne aux plus indignes outrages. Quand elle rendit compte à son père de son aventure, celui-ci bénit son sort et celui de sa fille, et s'applaudit de voir qu'elle eût été jugée digne du choix d'un personnage aussi sacré. Cependant telle était l'impression religieuse qui dominait la malheureuse femme à l'idée de la puissance surnaturelle du fakir, qu'elle n'osa se refuser à continuer son commerce avec lui. Elle mit au monde trois enfants qu'il détruisit impitoyablement à l'instant de leur naissance, prétendant qu'ils étaient absorbés dans l'essence de Brahma l'éternel, comme émanant d'un être humain tout-à-fait privilégié. Elle m'avoua qu'elle avait traîné sous son joug la plus misérable existence jusqu'au jour où j'avais eu le bonheur de la délivrer de son infame tyran.

« Voilà douze ans, ajouta le courageux musulman en terminant son récit, que nous sommes unis sans que ma femme ni moi ayons regretté un seul instant, elle son changement de condition, et moi les charges du mariage. Je l'ai laissée dans notre maison, demeure agréable à une petite distance de Calcutta, où je compte aller la retrouver dès que *Sahib* (monsieur) n'aura plus besoin de mes services. »

Ainsi finit l'histoire du mahométan qui nous avait vivement intéressés. Il nous fit un *salaam*, auquel nous répondîmes par l'offre d'un verre de vin; mais il le refusa gravement, trop rigide observateur de la loi pour l'enfreindre dans sa partie pratique. Quant à sa partie morale, on sait que les sectateurs les plus

minutieux de Mahomet se font souvent moins de scrupule d'y porter atteinte.

J'ai omis de dire en son lieu que, après avoir passé le fort Buxar, nous quittâmes le Gange un jour ou deux pour nous rendre à Sasseram, ville assez renommée, située à environ trente milles au sud-ouest du premier de ces endroits. Ce qui fait sa célébrité, c'est le tombeau de Schere-Schah, prince Afghan de distinction, qui expulsa de l'Indostan le père du grand Akbar. Les restes de ce personnage sont déposés dans un mausolée magnifique, bâti au centre d'une vaste esplanade entourée d'un mur solide de maçonnerie, et d'un mille de circonférence. Le dôme est d'une élégance remarquable; il est posé au milieu de trois étages de terrasses garnies de tourelles rondes à des intervalles égaux. La base du mausolée est une grande plate-forme carrée. L'édifice est un octogone flanqué, à chaque angle du soubassement quadrangulaire, d'une tour terminée en coupole basse et presque égale en beauté au dôme principal. De loin, à l'autre côté du fleuve, on croirait que ces quatre tours font corps avec le reste de l'édifice, quoiqu'elles en soient pourtant détachées. L'intérieur du monument est nu, mais vaste et sombre, et d'un effet plutôt mélancolique qu'agréable. Les restes de Schere-Schah, ainsi que ceux de sa famille, reposent à l'étage inférieur. On voit encore, du côté oriental de l'esplanade, les ruines d'un pont qui servait de communication avec la rive opposée.

Cette superbe construction se dégrade tous les jours,



Drawn by T. Daniell, R.S.

Engraved by F. A. Haydel.



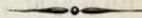
et la belle pierre rouge dont elle est composée a perdu beaucoup de sa couleur, par suite du temps et du défaut d'entretien.

Schere-Schah était un prince Afghan, comme je viens de le dire. Il se rendit célèbre en détrônant Humayoun, fils de l'héroïque Baber. Après une carrière brillante d'exploits guerriers, il devint empereur de l'Indostan, où il ne régna que onze ans. Il fut tué par un éclat de bombe au siège de Callinjer, forteresse du district de Bundelcond, à environ huit cent trente-cinq milles de la ville d'Allahabad. Il prit le nom de Schere, parce qu'il avait tué un lion d'un seul coup de sabre. Schere veut dire un lion dans la langue du pays.



## CHAPITRE X.

Ghazipour. — Eau de roses. — Domestiques indiens. —  
Voleurs. — Mausolée de Cornwallis.



LA précieuse essence de roses (*atta-goul*), si célèbre dans tous les pays du monde civilisé comme une des principales productions des Indes, est fabriquée avec les fleurs qui croissent en abondance dans les jardins des environs de Ghazipour. A cette idée, sans doute, l'imagination du lecteur lui représente un paradis de fleurs enchanteur et parfumé, des parterres diaprés de toutes les couleurs, des berceaux où les rosiers entrelacés marient leurs fleurs odorantes, épanouies, à leurs boutons naissants et purpurins. Pure fiction! Image sans réalité! La culture des roses à Ghazipour n'est autre chose qu'une affaire, une spéculation de commerce. Ces vastes champs, tous plantés des fleurs favorites de nos jardins, n'offrent à l'œil qu'un tableau vulgaire et dépourvu de toute poésie.

La rose de l'Inde, bien que son nom même indique une différence avec celle d'Europe, peut rivaliser par son parfum suave avec celle de nos climats. Elle est belle : toute rose ne l'est-elle pas ! Mais, excepté à Agra, elle n'atteint pas la même proportion que celle d'Angleterre, et surtout elle est loin d'offrir d'aussi nombreuses variétés. Les cultivateurs indiens se contentent des productions de la nature telles qu'ils les trouvent sous la main. Jamais l'art ne vient à leur secours pour en augmenter l'agrément ou le profit : aussi ne voient-ils dans la rose qu'une marchandise de trop grand prix pour la cultiver dans des vues de pur ornement ; et quant au but auquel ils la destinent, ils trouvent qu'il est parfaitement rempli par celle qui croît naturellement sur leur sol.

Voilà pourquoi nous ne voyons pas, en Orient, les rosiers grimper sur des arceaux, garnir les treillages, se grouper en massifs. Ce ne sont que de petits buissons chargés de fleurs rares, et comprimés dans leurs proportions avortées par l'impitoyable serpe du jardinier ; d'ailleurs les fleurs épanouies sont soigneusement cueillies chaque matin.

Les rosiers de Ghazipour sont plantés régulièrement en lignes dans de grands champs, sur une étendue de plusieurs centaines d'acres tout autour de la ville. Leurs fleurs pourprées, qui s'ouvrent aux rayons du soleil matinal et émaillent le tapis vert de la plaine, présentent néanmoins un coup d'œil assez agréable. Au reste, si jamais les voluptueux Mogols ont célébré dans ces lieux consacrés la fameuse *fête des roses*,

c'est sans y avoir laissé ni tradition, ni traces de cette riante cérémonie. Quand la saison de la cueillette est venue, on ne voit point des troupes de jeunes hommes et de jeunes filles emplir gaîment des corbeilles d'osier des riches produits de la moisson ; on ne les voit point entrelacer des bouquets dans leur chevelure, ni ceindre leurs fronts de couronnes embaumées. La récolte se fait méthodiquement par les mains de pauvres journaliers qu'une seule idée préoccupe pendant leur travail facile, celle du modeste salaire qui doit en être le prix.

Quant à la fabrication de l'essence, la première opération consiste dans la distillation des roses. L'eau de roses (*goulaabie-paanie*) qu'on en obtient est déposée dans de grands vases qu'on expose découverts à l'air libre, pendant la nuit. De temps en temps on écume ces jarres (*narnes*), et l'huile essentielle qui surnage, et qu'on enlève, constitue cette essence concentrée dont l'arôme est prisé à une si haute valeur par les amateurs. Il faut 200,000 fleurs pour produire le poids d'une roupie en essence appelée dans le pays *atta*. Cette faible quantité, quand elle est pure et sans mélange d'huile de *sandal*, se vend sur les lieux 100 roupies (250 francs); prix exorbitant! et encore le bénéfice est, dit-on, fort mince.

L'eau de roses, dépouillée de son huile essentielle, passe pour inférieure à celle qui l'a conservée, et se vend à Ghazipour à un prix inférieur aussi. Cependant beaucoup de personnes assurent que la différence est à peine sensible.

L'eau de roses est d'un usage universel dans l'économie domestique chez les Indiens. On s'en sert pour les ablutions dans la médecine et pour la cuisine. Avant qu'on eût aboli l'usage des cadeaux (*nuzzurs*), elle figurait parmi les objets qu'offraient les personnes peu fortunées. On en verse sur les mains à l'issue du repas, et, dans la grande fête appelée *houlie*, on en arrose avec profusion tous les hôtes. Les Européens atteints du prurit ardent éprouvent un grand soulagement par l'usage de cette eau. Les naturels du pays la prennent intérieurement pour toutes sortes de maux. Ils la considèrent comme un remède souverain contre les lésions intérieures. En un mot, l'eau de Cologne n'est pas plus populaire en France que ne l'est dans l'Inde la *goulaabie paanie*.

Les environs de Ghazipour sont extrêmement jolis, et plantés de beaux arbres de forêt couverts de nids de *bulbuls*, qui vivent habituellement dans les plantations de rosiers. Je ne puis dire si le rossignol indien se trouve dans ce district à l'état de liberté, n'y ayant vu cet oiseau chanteur qu'en cage. Au reste, toutes les espèces d'oiseaux y abondent. Les branches plient sous les nids suspendus du moineau huppé, et le geai bleu se joue dans les arbres voisins du Gange, non sans danger toutefois, car cet oiseau figure ordinairement comme victime offerte à la cruelle Dourga, dans une fête barbare que célèbrent les Indous en son honneur, tous les ans. On jette ces beaux oiseaux dans le fleuve, où les Européens, ennemis de cette

superstition, vont souvent les repêcher. Un petit nombre, néanmoins, échappe à leur immersion.

On voit autour de Ghazipour de beaux et antiques *banyans*. Il en est un, entre autres, qui ombrage un *ghaut*<sup>1</sup> dans un village voisin, et qu'on peut considérer comme le monarque du Gange. Cet arbre est sacré, et si un bramine s'établit sous son ombre, il devient un asile inviolable pour toutes sortes d'animaux. Aussi ce patriarche des bois est-il habité par des troupes innombrables de singes qui se jouent dans ses branches, gambadent sur les degrés du *ghaut*, se perchent sur les balustrades, sans être aucunement intimidés par la foule des baigneurs au milieu desquels ils fourmillent comme des lapins dans une garenne.

Les serpents sont nombreux dans cette partie du pays, et leur ennemi implacable, le *mongouse*, se voit souvent en embuscade, attendant sa proie au passage. Les Indiens et les Européens même qui ont eu occasion de rencontrer ce singulier animal, sont persuadés qu'il a le secret d'un antidote contre la morsure des reptiles, morsure que de savants naturalistes ont reconnue mortelle, au point de rendre quelquefois inefficace le plus fort des réactifs, *l'eau de Luce*. Il est avéré que le *mongouse* est souvent mordu avec violence dans ses combats avec les serpents. Dans ce cas il se retire immédiatement pour faire usage de

<sup>1</sup> On appelle *ghaut*, aux Indes, de larges rampes ou escaliers qui servent de descente aux rivières.

son remède, à ce que l'on suppose, puis il revient à la charge, et recommence jusqu'à ce qu'il soit venu à bout de son ennemi. Le *mongouse* s'apprivoise souvent pour servir de préservatif dans les maisons contre les serpents. Ses mouvements ont une telle prestesse qu'on n'a jamais réussi à le surprendre dans l'usage de son remède végétal. Au reste, les savants n'ont pas jugé à propos, jusqu'ici, de pousser jusqu'au bout leurs observations à l'égard de ce phénomène.

La Compagnie des Indes entretient auprès de Ghazipur un haras dirigé par des officiers européens. Les élèves qui en sortent, quoique inférieurs aux belles races anglaises et arabes, ne sont ni sans mérite ni sans valeur. On les estime beaucoup dans le pays, où ils sont très-utiles pour les équipages. On entoure ces animaux de beaucoup de soins. Néanmoins il n'est pas rare qu'ils soient privés du luxe d'une écurie. Quand ils travaillent en plein champ ou durant de longues marches, on les attache au piquet sous des arbres. Souvent ils n'ont, ainsi que leurs *saïces* (palefreniers), qu'une couverture pour les défendre contre l'intempérie des saisons.

Un *saïce* indien est généralement très-attaché à l'animal dont le soin lui est confié. Il arrive souvent que les maîtres prenant en route un chemin et un moyen de transport différent, laissent à leur groom la tâche de conduire leur plus précieux coursier. Dans ce cas, celui-ci, sans monter l'animal, du moins la plupart du temps, traverse seul avec lui des cantons

couverts de jungles, et arrive à sa destination au bout de deux ou trois mois sans le plus léger accident. Cette exactitude et cette fidélité sont d'ailleurs communes à tous les domestiques indiens. Dans beaucoup de maisons tout est abandonné à leur discrétion, et il n'en est pas un qui ne pût détourner facilement de quoi se faire une petite fortune, et se dérober aux atteintes de la justice. Mais on ne les voit jamais abuser de la confiance de leurs maîtres. Au contraire, on cite tous les jours des exemples d'honnêteté de la part de ces pauvres Indiens, qui feraient rougir, par la comparaison, les individus de la même classe en Angleterre. Des sommes d'argent laissées sur les tables sont recueillies par le premier domestique qui les voit, et rendues sans ostentation, comme si c'était une chose toute simple. Les porteurs de palanquins sont ordinairement chargés de tenir la bourse de la personne qu'ils portent, et l'on peut, à peu d'exceptions près, leur confier de l'or sans compter. La classe de journaliers la plus pauvre, les *coulies*, sont souvent employés à transporter de Calcutta dans les provinces du nord, des caisses ou des paquets contenant des objets de grand prix. On leur fait une avance pour qu'ils puissent s'entretenir en route; c'est ordinairement 15 à 20 roupies (37 à 50 fr.), quand le voyage est long. Jamais on n'a à craindre qu'ils en détournent l'emploi. Rien ne leur serait plus aisé que de s'approprier les valeurs qu'ils portent, et de chercher un refuge assuré sur quelque territoire voisin. Mais cela est sans exemple. Le seul danger qu'il y ait à

craindre est la mort du *coulie*, qui peut périr victime de la férocité des bandes de brigands dont certaines parties de l'Indoustan sont infestées.

Ghazipour est fameux par ses voleurs, dont un grand nombre cachent leur métier sous un voile religieux en se faisant passer pour des *gosseins* (mendians dévots). C'est ainsi qu'ils attirent leurs victimes dans leurs pagodes, où ils les assassinent à loisir. Des filous, moins dangereux pour la vie des voyageurs, infestent la ville. Le seul moyen de leur échapper est de prendre à gage, pendant la halte, un ou deux *chokeydars*, espèce de gens à double rôle qui vous volent quand ils ne vous protègent pas. Ces gardiens nocturnes font éclater leur zèle et leur vigilance par des cris continus de *khaubba daur!!* (*prenez garde!*) Quand ils ne dorment pas, ils semblent avoir à cœur de ravir le sommeil à quiconque se trouve dans la sphère de leur voix. Ils répètent leur cri de garde de quart d'heure en quart d'heure, avec une vigueur de poumons qui défie toute fatigue pour eux et tout relâche pour ceux qui les entendent.

La ville indienne de Ghazipour est mieux bâtie et mieux tenue que toute autre même de plus grande importance. Les bazars sont propres, bien fournis, et fameux par leurs tailleurs dont l'habileté est renommée dans tous les districts environnants. Un nombre considérable d'habitants suit la loi de Mahomet, quoique toute la population voisine soit indoue. Leurs mosquées sont nombreuses et jolies, et l'ancienne puissance de cette population se retrace

dans un superbe palais bâti par le nabab Cassim Ali Khan, sur un vaste espace le long du Gange. Ce bel édifice est maintenant dans un état déplorable de dilapidation, négligé par le gouvernement qui en a fait le bâtiment de la douane, et a converti la plupart des appartements en magasins. Malgré l'utilité qu'il présente sous ce rapport, on ne prend pas la peine de l'entretenir. Sa riche salle de festins, ses frais *verandahs*<sup>1</sup> ornés de chefs-d'œuvre d'architecture et aboutissant au fleuve, sont déserts et abandonnés à l'action dévastatrice du climat. Bientôt cette magnifique construction ne sera plus qu'un monceau de ruines, et fera place à quelque mesure mesquine et sans goût.

Il y a à Ghazipour une prison où l'on dépose les condamnés de toute espèce. C'est un bâtiment vaste, aéré, solide et commode. On y renferme des individus de toutes castes et de toutes croyances, les musulmans pêle-mêle avec les Indous. Souvent les crimes de ces malheureux ne sont que la suite de leurs superstitions religieuses. On sait que pour tirer vengeance de leurs ennemis dans l'autre monde, ils se laissent quelquefois mourir de faim. Mais souvent aussi ils mettent à mort quelque personne de leur famille, dans l'espoir que le sang de la victime retombera sur la tête de celui qu'ils haïssent. Un exemple de cette monstrueuse croyance a eu lieu à Ghazipour même. Un vieillard qui prétendait avoir des droits

<sup>1</sup> Galeries extérieures.

sur une pièce de terre adjugée à son voisin, amena sur le lieu en litige sa femme, personne avancée en âge, et l'ayant fait entrer de force, avec l'assistance de ses parents et amis, dans une hutte de paille, il y mit le feu et brûla l'infortunée toute vive, espérant que par là le sol serait frappé de la malédiction céleste, et refuserait toute production au rival qui l'avait emporté sur lui.

Il arrive rarement que la peine de mort soit prononcée par les cours criminelles contre des naturels indiens. La loi qui sert de base aux jugements rend très-difficile la preuve du meurtre, même quand il a été commis ouvertement. La peine ordinaire consiste dans les travaux forcés pour la réparation des grands chemins; ces travaux sont à temps ou à vie, selon le degré de culpabilité. Les condamnés travaillent avec leurs fers, et souvent on les emploie à arracher l'herbe qui croît autour de la demeure des personnages de distinction. Un étranger étant assis à causer dans le salon d'un officier supérieur, celui-ci demanda tout-à-coup : « *Qui hi? punkah tannah!* » (Y a-t-il quelqu'un? tirez le *punkah!*) Au grand étonnement de l'étranger, cet ordre fut reçu par un condamné chargé de fers et de menottes, ce qui ne l'empêcha pas de s'acquitter avec un grand sang-froid de sa commission, en se jetant à plat ventre à terre, et en agitant la corde de l'éventail de toute sa force, non sans accompagner ce mouvement du bruit cadencé de ses fers. Un tel spectacle ne parut pas émouvoir le moins du monde les personnes de la

maison. Il semblait que pourvu que le *punkah* fût mis en mouvement, peu importait l'individu chargé de cette besogne.

Quand on parcourt les *stations* habitées par les Européens, on est souvent choqué du coup d'œil que présentent les *verandahs* qui servent de passage pour conduire aux plus riches appartements. Ces sortes de galeries ne ressemblent pas mal à des échoppes de brocanteurs ou de fripiers. Cela provient de ce qu'on permet aux domestiques et aux *cipayes* chargés de la garde de la maison de suspendre leurs vêtements aux colonnes et aux bambous, et d'y étaler leurs literies. On est plus soigneux à Calcutta; mais le rez-de-chaussée de la plupart des maisons est souvent tenu avec malpropreté et négligence, et obstrué d'objets de ménage d'un aspect peu agréable, et que les domestiques indiens ne croient néanmoins jamais déplacés, même dans les endroits les plus apparents.

Les maisons des employés de la Compagnie des Indes attachés à la station de Ghazipour, sont spacieuses et bien bâties. Elles sont entourées de beaux jardins, et dans des situations pittoresques. Leur ensemble donne au paysage un aspect de civilisation et en même temps de richesse. De vertes allées, des haies fleuries, de frais et sombres bosquets, rappellent à l'esprit les contrées les mieux cultivées de l'Angleterre.

Les *bungalós* des résidents militaires ont un extérieur peu agréable. Au lieu des grands toits de chaume qui ombragent ordinairement ces sortes d'édifices,

ceux-ci ont une couverture en tuiles rouges et luisantes. Heureusement ils sont bien ombragés, et quelquefois cachés dans des bouquets d'arbres. L'intérieur est commode, quoique infesté de rats et de souris qu'on ne prend guère soin d'éloigner, malgré la saleté qu'ils engendrent et les dégâts qu'ils commettent dans l'office et dans les armoires. Les domestiques indiens, à moins de recevoir l'ordre positif de détruire ces animaux immondes, les laissent pénétrer partout, et les personnes un peu délicates éprouvent un grand dégoût de s'en voir entourées quand elles vont visiter un ami.

La foire annuelle de Hadjipour, qui se tient à peu de distance, et les familles qui viennent de Mirzapour, de Chunar, de Buxar, de Sultanpore et de Bénarès, villes situées dans un rayon rapproché, pour visiter Ghazipour, font de cette ville un séjour très-vivant. Le cantonnement militaire a l'honneur de posséder les restes d'un officier illustré par la conquête d'une des plus belles portions du territoire de la Compagnie; je veux parler du grand Cornwallis, qui, au retour de ses glorieux exploits dans la partie occidentale de l'Inde, mourut à Ghazipour, et y fut enterré au Champ-de-Mars. Le mausolée élevé en son honneur paraît bien mesquin et bien peu digne de son objet, surtout quand on le compare aux superbes tombeaux musulmans qu'on rencontre à chaque pas dans le pays. Les architectes ont dédaigné les beaux modèles indigènes qui les entouraient, et ont construit à grands frais un monument sans caractère, à peu

près sur le plan du fameux temple de la Sibylle, mais défiguré par des colonnes maigres et un attique lourd et hors de proportion avec l'édifice qu'il surmonte. Du reste, les matériaux de sa construction sont d'une grande solidité et lui promettent une longue durée. Le dôme, qui en est la partie la plus correcte, bien qu'on l'ait comparé à un couvercle de poivrière, produit un assez bon effet, vu de la rivière, et en produira un meilleur encore quand il sera ombragé par les arbres qu'on a plantés derrière. Ce mausolée attire du monde à la *station*. Les musiciens des régiments se rassemblent autour tous les soirs, et toute la population y vient à pied, à cheval, en voiture, pour jouir de la fraîcheur de la brise et des plaisirs de la société et de la musique.

Ghazipour est abondamment pourvu de produits mercantiles d'Europe et du pays. La canne est cultivée en grand dans son district; mais la fabrication du sucre est inférieure en réputation à celle de Kalpi sur la Jumna, où les naturels en produisent en immense quantité, et en qualité supérieure.

Le sucre le plus fin, dans l'Inde, est cristallisé et se vend sous la forme de petites corbeilles qui font le plus joli effet empilées sur un plateau. Joint aux fruits secs et aux dragées, on en fait, sous cette forme, de jolis cadeaux pour ses amis ou pour des personnes qu'on honore.





## CHAPITRE XI.

Bénarès. — La Musjid.

---

DE Ghazipour nous arrivâmes en peu de temps à Bénarès.

Cette ville tire son nom de deux rivières (Benar et Assi) qui se jettent dans le Gange, l'une au-dessus et l'autre au-dessous de son enceinte. Leurs embouchures sont séparées par un espace de trois milles environ dans lequel est renfermée cette capitale du nord. De l'une à l'autre la rive élevée est couverte de temples, de maisons et de *ghauts*.

C'est là qu'on peut être témoin tous les jours du culte superstitieux dont le Gange et ses eaux sont l'objet. Ce nom sacré a plus d'empire sur l'imagination des Indous que celui de toutes les puissances de la terre ou du ciel. Ses eaux, dit le peuple, descendent d'en haut et ont la propriété d'effacer toutes les

souillures de quiconque s'y baigne. Mourir sur ses bords ou au sein de ses flots est une mort heureuse et qui conduit aux délices du paradis. Pour contempler ce fleuve, pour s'y plonger un instant, on entreprend des voyages de plusieurs milliers de lieues, et plus d'un fanatique cherche dans son sein une mort volontaire, croyant s'assurer ainsi la félicité éternelle. D'autres y noient leurs enfants par un excès de tendresse superstitieuse.

La cité sainte de Bénarès, siège du culte des Indous, est remarquable, non seulement par ses antiquités et par la vénération religieuse dont les superstitieux adeptes de Brahma l'ont entourée, mais encore par le caractère singulier de ses constructions, par ses immenses richesses et son énorme population. La rive gauche du Gange, sur laquelle elle est bâtie, est à trente pieds environ au-dessus de son niveau. Des rampes majestueuses (*ghauts*), formées de larges degrés de granit dur, descendent du terre-plein des maisons jusqu'au bord de l'eau, et semblent se faire jour à travers un amas fantastique de constructions du genre le plus pittoresque et le plus curieux. Les masses confuses de pierres serrées les unes contre les autres dans cette ville si tassée, avec leurs façades nues et élevées, rappellent souvent à l'esprit l'idée d'une prison ou d'une forteresse. Les maisons ont souvent sept ou huit étages; les rues sont étroites, et des arches jetées hardiment d'une maison à l'autre, dans leur largeur, forment, par leur grand nombre, une espèce de voûte interrompue qui sert de commu-

nication entre les rangées d'habitations opposées. De petites pagodes moins élevées s'appuient contre ces hauts édifices, au milieu desquels on distingue des guichets, des tours, des arcs gothiques, le tout décoré avec une certaine profusion de toutes sortes d'ornements, de balcons, de jalousies, de créneaux, de balustrades, de tourelles, de coupoles, de dômes ronds ou pointus, attestant les variations du goût dans les divers siècles écoulés.

Bénarès est une ville d'une grande étendue et la plus peuplée de l'Indostan. On fait monter le nombre de ses habitants au-delà de cinq cent mille. On y compte huit mille maisons appartenant aux brahmines seuls. On n'en sera point surpris quand on saura que Bénarès est le siège de l'instruction théologique, une ville universitaire où affluent de toutes parts les jeunes Indiens qui se destinent au culte de Brahma. Plus de quarante écoles leur sont ouvertes pour l'étude seule du sanscrit.

Le nombre des maisons en briques et en pierres est estimé à douze mille, et celui des maisons de terre à seize mille; encore ce nombre a-t-il dû s'accroître beaucoup dans les dernières années, la ville s'étant étendue jusqu'aux villages adjacents.

Depuis la prise de Bénarès par Aureng-Zeb, l'architecture musulmane, avec ses constructions élégantes et aériennes, est venue se placer au milieu des monuments lourds et incorrects de l'art indien. Une mosquée appelée *Musjid*, bâtie sur les ruines d'un temple indien, lance dans les airs ses hardis

minarets comptés aujourd'hui parmi les merveilles de la ville. C'est le seul des monuments mahométans qui soit remarquable par sa grandeur. Cette mosquée fut élevée par Aureng-Zeb pour humilier le fanatisme opiniâtre des Indous ; il était lui-même trop fanatique pour être tolérant. Elle est ornée, à chacun de ses angles, de deux minarets très-hauts d'où l'œil du tyran embrassait l'ensemble de la cité. Non content d'avoir fait détruire un temple indien, pour construire sur son emplacement le temple musulman, ce prince y faisait placer tous les jours un piquet de ses soldats insolents, pour observer, du haut de la rampe du fleuve, les baigneurs indiens, qui se croyaient souillés par ces regards profanes. Ce n'était pas le seul outrage que ce conquérant faisait subir au peuple vaincu, dont les souvenirs historiques dépeignent son règne usurpé comme l'âge de fer du pays.

Du haut des minarets de la *Musjid* on jouit d'un coup d'œil admirable dont les voyageurs anglais sont fort curieux. Un obséquieux musulman, malgré le mépris de sa caste pour les chrétiens, s'empresse de montrer à ces mécréants munis de roupies toutes les beautés du lieu.

Malgré son antiquité reculée et les sommes immenses prodiguées pour l'érection de ses pagodes, Bénarès ne peut se vanter de posséder un seul de ces temples magnifiques qui, dans les autres parties de l'Inde, donnent une si haute opinion du génie de leurs fondateurs. On ne voit ici ni masses pyrami-





Drawn by W. Danielli, F. A.

Engraved by S. HOLLIS.

dales de pierres rongées par le temps, ni cônes énormes de maçonnerie solidement posés sur leur pointe, comme ceux que l'on admire avec surprise à Bindrabond, ni tours gigantesques comme celle appelée *Coutab-Minar*, à Delhi, dont l'aspect imposant saisit et élève l'imagination. Le corps de cette vaste cité se compose de détails agglomérés sans plan et sans dessin, mais dont l'ensemble architectural frappe néanmoins et étonne les regards.

Parmi beaucoup de monuments étranges et grotesques, il en est qui offrent des traces d'un goût plus correct, et les petites pagodes antiques que l'on rencontre dans tous les quartiers sont d'une beauté remarquable. Les nombreux ornements de pierre sculptée dont elles sont chargées, donnent la plus haute idée du talent et de l'habileté des artistes de cette époque. En général, dans toutes les parties de cette grande ville, la décoration extérieure des habitations est d'un meilleur choix que dans les autres contrées de l'Inde. On n'y voit qu'en bien petit nombre ces éléphants d'argile, ces chameaux grossièrement taillés avec des tours de tuiles sur leur dos, qui chargent ordinairement les corniches saillantes des maisons de la classe moyenne en ce pays. Les reliefs fleuris en bois et en pierre qui couvrent avec profusion la façade des habitations, rappellent l'aspect de Venise, avec laquelle Bénarès a quelques autres points de ressemblance, entre autres les voûtes déjà mentionnées qui unissent les deux côtés de ses rues étroites et sombres, et qui sont assez semblables au *Pont-des-Soupirs*.

Prise de la rivière, la vue de Bénarès n'est pas moins magnifique. Elle offre à l'œil une variété d'objets riants dont on ne peut se lasser, et dont l'effet grandit encore par la quantité d'arbres qui déploient leur riche feuillage derrière les parapets et les arcs-boutants des bâtiments adjacents. Quand on descend le fleuve en bateau, on est charmé par une succession non interrompue de tableaux intéressants. Dans les intervalles qui séparent une tour d'un palais, un temple d'un sérail, l'œil saisit tout-à-coup l'aspect d'un jardin ou d'un bazar qui se prolonge dans l'intérieur de la ville. L'ouverture d'une grande porte laisse apercevoir la cour en terrasse d'un noble opulent. De longs corridors cloîtrés conduisent vers les retraites les plus mystérieuses d'un *zenana*<sup>1</sup>; et de petites tourelles, suspendues aux créneaux de quelque bâtiment formidable, ressemblent aux anciennes tours de garde du château féodal.

Les rampes du fleuve sont, à toute heure du jour, couvertes d'une fourmillière d'habitants, et tous les métiers, réunis et confondus au bord des criques et sur les cales, présentent le coup d'œil le plus animé et le plus pittoresque. Une douzaine de *budgerós* sont amarrés sur un point, tandis que sur un autre le léger *bohlio* se balance au gré du courant. Ici une élégante pinasse élève en l'air son mât aux couleurs gaies; là de larges *patalas* et d'autres embarcations indigènes de forme grossière, chargées de coton ou d'autres

<sup>1</sup> Appartement des femmes.

marchandises encombrantes, se pressent autour de quelque cale des plus fréquentées. De petites chaloupes sillonnent incessamment la surface transparente de la rivière, déployant dans toutes les directions leurs voiles tantôt d'un blanc éblouissant, tantôt d'un beau jaune safran, la plupart cousues de fragments d'étoffes qui portent les traces de plus d'un gros temps.

Toute description écrite, quelque fidèle qu'elle puisse être, est insuffisante pour donner même une faible idée des singularités de cette ville qui n'a pas de prototype en Orient. Quoique éminemment orientale, elle diffère beaucoup des autres villes de l'Indostan. La peinture seule est capable de représenter à l'œil ce tableau en partie magnifique, en partie grotesque, et cette étonnante confusion d'aspects qu'épale Bénarès sur les rives du Gange. On doit regretter vivement qu'aucun artiste anglais n'ait été encouragé à en retracer le panorama. Nul Européen n'a été tenté d'établir sa résidence dans cette ville si ramassée et si populeuse. La *station* militaire et civile du gouvernement anglais est située à environ deux milles, et connue sous le nom de Secrole.

Les environs de Bénarès n'ont rien d'agréable ni de frappant. Les cantonnements anglais n'ont rien non plus qui les distingue des postes militaires du même genre. Le pays est plat et n'offre aucun point de vue remarquable. Au-delà des lignes militaires, les alentours de la ville commencent à devenir plus intéressants. Plusieurs tombeaux musulmans assez

jolis témoignent des rapides progrès qu'ont faits les sectateurs d'une croyance étrangère, dans le lieu même de la naissance de Brahma. D'ailleurs, il est une autre preuve de la diminution du respect dû à ces saints lieux, ce sont les membres des animaux suspendus dans les boutiques des bouchers au mépris des lois des brahmines. Autrefois les sacrifices humains étaient seuls tolérés à Bénarès, et quand les Anglais s'emparèrent pour la première fois de cette ville, ils crurent devoir s'abstenir d'y tuer des bœufs et des veaux. Aujourd'hui on y trouve des viandes en abondance, et les Indous, sans suivre l'exemple des chrétiens, se sont familiarisés avec le meurtre des animaux protégés par leurs prêtres.

Un long faubourg formé de maisons bizarrement construites, tombant en ruine et dispersées sans ordre, mais dont l'ensemble est pittoresque à cause des arbres et des arbustes fleuris qui les entourent, conduit à la porte de la ville. Après avoir suivi une avenue large, mais de peu de longueur, on arrive au *chokey*, c'est-à-dire à une grande place irrégulière. A partir de là, les voitures européennes ne peuvent plus servir et il faut se décider à monter à dos d'éléphant ou à se placer dans un *ton-jaun*, ou bien encore à marcher à pied, ce qui est la meilleure manière quand on veut visiter les temples, le matin, avant que la population réveillée encombre la ville ; car dès que ses flots pressés inondent les rues étroites et sinueuses, il vaut mieux se dérober au contact de l'essaim populaire.

A la pointe du jour, Bénarès offre un aspect moins vivant qu'aucune autre ville de la même étendue. Quelques balayeurs seulement apparaissent dans les rues. Toutes les maisons sont fermées et ne laissent pas soupçonner le grand nombre d'habitants qu'elles contiennent. Les boutiques sont barricadées avec de grosses chaînes. A cette heure, les rues sont fort propres, et l'air est beaucoup plus pur et plus frais qu'on ne pourrait l'attendre au milieu d'une population si agglomérée.

Aux premiers rayons du soleil, la population animale commence à circuler. Les taureaux des brahmines se promènent dans les rues, des singes sautent de corniche en corniche, et des compagnies de pigeons et de perroquets partent du haut des terrasses dans toutes les directions.

Dès qu'il fait grand jour, on voit les prêtres se rendre aux temples, et les dévots transporter dans les sanctuaires l'eau sacrée du Gange. A la porte des pagodes stationnent des marchands de fleurs avec leurs corbeilles. Les rosaires en fleurs écarlates, blanches et jaunes, sont très-recherchés des ames pieuses, qui les achètent pour en faire offrande à leurs dieux. Le pavé des temples en est jonché, et c'est la seule pratique du culte indien qui offre quelque chose d'agréable aux sens. Les flots d'eau répandus partout, la foule nauséabonde des religieux mendiants, et les cris de *ram ! ram !* vociférés sans relâche, forcent tout curieux, autre qu'un antiquaire déterminé, à sortir promptement de ces lieux.

L'observatoire et les minarets sont au nombre des principales curiosités de Bénarès. En allant les visiter, les voyageurs curieux de connaître les occupations intérieures des gens du pays, peuvent assister avec intérêt à l'ouverture des boutiques et à la naissance du tumulte, du mouvement et du trafic animé qui doivent, à dix heures, atteindre leur apogée.

Les riches marchandises qui abondent dans cette grande ville sont, suivant la coutume de l'Indostan, soigneusement dérobées à la vue des passants. Mais dans les boutiques des tailleurs, sont étalés aux yeux quelques-uns des produits les plus précieux des contrées voisines. Ces artistes habiles qui savent faire aux étoffes des reprises en points invisibles, sont assis en groupes dans leurs ateliers, occupés à raccommoder de superbes schalls qui, en sortant de leurs mains exercées, seront vendus à des acheteurs peu clairvoyants pour des tissus tout neufs du Thibet.

Les boutiques des chaudronniers sont les plus apparentes. Elles sont garnies de vaisseaux d'airain et de cuivre de toutes les formes, destinés les uns aux usages domestiques, les autres au service des temples. Dans chaque rue, un banquier ou changeur est assis à côté d'une pile de *cowries*<sup>1</sup>, entouré de sacs de monnaie d'argent et de cuivre. Ces hommes réalisent d'énormes bénéfices dans le courant de chaque journée. Dans leurs échanges ils retiennent sur chaque roupie un *agio*, et font, en outre, l'usure en prêtant leur argent à un gros intérêt.

<sup>1</sup> Sorte de coquille qui sert de monnaie dans une partie de l'Afrique et de l'Inde.

Ailleurs, on voit des confiseurs étalant autour d'eux les friandises les plus recherchées, et souvent occupés à confectionner leurs gâteaux de sucre. Dans une marmite de fer placée sur un feu de charbon, on voit bouillir le sirop qu'on remue, de temps en temps, à l'aide d'une cuiller de fer. Quand le mélange a acquis son degré de consistance et de viscosité, et quand il a absorbé une quantité suffisante de la poussière qui s'élève en nuage du sol, on le verse par cuillerées dans un plateau de fer placé sur un poêle au charbon. De là, quand les gâteaux sont bien cuits, on les place sur le comptoir ou plate-forme où s'opère toute la manipulation. Ces friandes boutiques de pâtisseries, décrites d'une manière si appétissante dans les *Mille et une nuits*, revêtues de linge éblouissant de blancheur et garnies de fines tartes à la crème, avec ou sans poivre, ne se retrouvent nulle part dans l'Inde. Cependant la cuisine des Indous, quoique plus simple que celle des Musulmans, n'est pas dépourvue de mets et de viandes richement assaisonnés, non plus que de conserves délicates.

Les teinturiers, les fabricants de *punkahs* et autres artisans se livrent également, dans leurs boutiques ouvertes, aux occupations de leur métier. La demeure des premiers se distingue toujours par de grandes pièces d'étoffes aux couleurs réjouissantes, suspendues au bout de longues perches. Parmi ces couleurs, les plus remarquables sont le rouge brillant de la *rose d'Inde*, et le superbe jaune, couleur de noces des Indiens. Ils teignent aussi en vert foncé, en

beau bleu, des turbans et des écharpes qui varient agréablement le costume blanc du peuple indien.

Le commerce de Bénarès est florissant. Le bazar est très-fréquenté et bien approvisionné en marchandises diverses pour tous les goûts, pour tous les caprices. On y voit des boutiques d'artisans de divers métiers. Indépendamment du grand débit que font les négociants de cette ville en schalls, en diamants, et autres articles de prix, un grand nombre de bras sont occupés à fabriquer ou à vendre ces fameux brocarts d'or et d'argent connus dans l'Inde sous le nom de *kincob*. Ces tissus coûteux composent la coiffure des classes riches de l'Indostan, soit musulmans, soit indigènes. Ils n'ont pas souffert, comme les calicots et les mousselines du pays, de la concurrence des produits analogues de l'Europe, et les secrets les plus merveilleux de la mécanique moderne peuvent être défiés hardiment par le simple tisserand de Bénarès, qui fabrique sa trame d'argent et de soie d'après les procédés légués par ses pères.

Des écharpes en étoffe d'or ou d'argent, appelées turbans de Bénarès, bordées de larges franges d'un travail charmant et qui ressemblent à des rangées de riches perles, ont traversé les mers pour venir orner les magasins de Londres, où elles sont particulièrement recherchées pour l'éclat brillant de leur matière première. Mais elles n'égalent pas encore en beauté les broderies sur velours qui ornent le *puggri* ou turban indien. Cette superbe coiffure ressemble à un groupe de pierres précieuses; et quand un Indien

d'une belle figure et de belles proportions est vêtu d'une veste et d'un pantalon de brocart cramoisi et or, d'un cachemire en guise de ceinture, d'un autre schall jeté sur son épaule, avec une robe et un cimenterre garnis de diamants, ce costume peut rivaliser de goût et de magnificence avec les plus riches du monde. Des nobles, revêtus de cet habillement resplendissant et montés sur des chevaux de bataille, dont le harnais est couvert d'argent massif, traversent parfois les places publiques comme des météores. Quelquefois aussi, le rideau d'un palanquin venant à s'ouvrir par hasard, laisse entrevoir une apparition plus brillante encore, une jeune femme couchée sur des coussins et chargée de bijoux.

Bénarès est renommé pour sa fabrique de jouets d'enfants, en bois et en poterie, qui servent en même temps pour la parure de leurs temples.

Le rajah de Bénarès, quoique dépouillé de la puissance exercée par ses ancêtres, conserve son titre et un revenu en proportion de la réduction de son rang. Il réside à Ramnaghour, palais fortifié situé à quelques milles en remontant la rivière. Il possède, en outre, dans le voisinage des cantonnements, une vaste habitation construite dans le goût anglo-indien. Il s'y rend de temps en temps pour y traiter les familles des officiers civils et militaires de la station, durant la célébration de quelques-unes des fêtes les plus renommées de l'Indostan. Le bon goût et la courtoisie du rajah se déploient avec avantage à l'époque du *houli*.

Le principal amusement de cette fête consiste à saupoudrer les passants d'une poussière rouge. Les pluies de dragées du carnaval en Italie ne sont rien auprès du déluge dont on est assailli dans ces occasions. Les vêtements blancs du pays ne tardent pas à prendre une nouvelle couleur, et quand, à la fin, la poussière se trouve détrempée avec l'eau, il est impossible de s'aventurer dehors sans devenir rouge de la tête aux pieds. La population musulmane participe à ce plaisir, et dans ces moments de licence universelle, les Européens eux-mêmes ne peuvent en décliner leur part. On voit de jeunes officiers tout couverts de cette ondée, et les dames ne sont pas toujours sûres de trouver grace pour leur toilette. Aussi le beau sexe, invité naguère par le rajah, vit-il avec grand plaisir substituer aux sacs de poussière des corbeilles de feuilles de roses, galanterie fort coûteuse dans ce pays où chaque rose est soigneusement réservée pour la fabrication de l'*atta-goul*, cette essence célèbre dont chaque famille indienne fait une prodigieuse consommation. Les jardiniers indiens sont vivement choqués de voir la manière dont les dames européennes cueillent ces fleurs, ne se contentant pas de choisir celles qui sont entièrement développées, et coupant des branches entières couvertes de tendres boutons. Le prix qu'on attache à cette fleur justifie la colère d'Azor contre le marchand qui avait osé en cueillir une seule, et les menaces de mort qu'il lui fait dans le conte oriental.

Lors des fêtes que donne le rajah de Bénarès, le

*nautch* ( ballet ) est toujours exécuté dans toute sa splendeur. Pour les Européens ce spectacle est bientôt fastidieux. Mais les naturels du pays ne se lassent jamais de contempler les exercices de leurs danseurs, et restent assis toute la nuit avec une patience exemplaire, les yeux constamment fixés sur les groupes qui se succèdent sans interruption. Dans ces sortes de réunions, la compagnie occupe des sièges à l'extrémité d'une vaste salle richement illuminée. Des deux côtés sont rangés les domestiques, tous fort curieux d'assister à ce spectacle. Une partie d'entre eux se tient à l'autre extrémité, prête à introduire les artistes de la danse.

Les groupes, qui arrivent en tournant en cadence sur eux-mêmes, se composent de sept personnes. Deux seulement forment la danse. Elles avancent et se placent vis-à-vis de l'assemblée. Trois autres sont des musiciens qui les suivent et restent en arrière: de chaque côté se plante un *mussaulchid* ( porteur de torche ), avec son flambeau qu'il élève et abaisse en suivant le mouvement des bras et des pieds des danseuses. Ces femmes offrent à l'œil des formes très-pittoresques, quoique un peu chargées par les plis volumineux de leur vêtement. Ce vêtement consiste en un pantalon de soie couleur claire, orné de bordures et de broderies d'argent, et assez long pour ne laisser voir qu'en passant les riches anneaux à grelots qui entourent les chevilles. Leurs orteils sont couverts de bagues; une chaîne d'argent large et plate se croise sur le coude-pied. Par-dessus le pantalon,

elles portent une jupe d'étoffe précieuse ayant au moins douze largeurs, semée d'ornements à profusion, et garnie de larges bordures d'or ou d'argent, terminées par des franges épaisses de même matière. La *courtie* ou veste est d'une dimension ordinaire, mais presque entièrement cachée sous un voile immense qui fait plusieurs tours sur la poitrine, et retombe devant et derrière en larges pointes. La garniture répond à celle de la jupe ; quelquefois elle est formée des plus riches et des plus précieux tissus de Bénarès : les mains, les bras et le cou sont couverts de bijoux, la plupart du temps d'un grand prix, et les cheveux, relevés avec des rubans d'argent, sont attachés par des aiguilles du plus beau travail. Le bord des oreilles est percé, tout autour, d'une multitude d'anneaux qui forment une espèce de frange. L'anneau du nez est du diamètre d'un écu-couronne ; il est formé d'un fil d'or mince. Une perle et deux autres bijoux y sont suspendus et s'agitent autour de la bouche, non sans donner au visage un air étrange et peu flatteur.

A l'exception de cet ingrat ornement, le costume des danseuses de ballet, quand elles sont jeunes et jolies, et qu'elles n'ont pas encore adopté la mode de noircir leurs dents, est non seulement fort riche, mais même d'un bon effet. Toutefois, il exige une taille élevée et gracieuse pour rendre supportable la lourde masse d'étoffes dont il se compose uniformément.

Ces danseuses sont en même temps musiciennes. Elles commencent ordinairement leur chant sur un

diapason extrêmement aigu , qu'elles soutiennent aussi long-temps qu'il leur est possible ; elles n'ont pas la moindre idée des modulations variées de la voix. Quant aux instruments qui leur servent d'accompagnement, ils ne sont pas moins barbares. Ils consistent en deux sortes de guitares d'une forme inusitée en Europe, et en deux tamtams de petite dimension qui se frappent par intervalles, et marient leur son lugubre avec les inflexions de la voix, dont quelques-unes sont plaintives et assez douces. La danse de ces femmes est encore plus étrange et moins intéressante que leur musique. Leurs pieds quittent rarement le sol ; elles ne font que glisser sur le parquet, en élevant les bras et ouvrant ou fermant leur voile, tandis qu'elles décrivent une ligne droite ou un cercle. Ces figures sont répétées avec une monotonie constante, et reproduites par les groupes qui suivent. Cependant on dit que dans certaines occasions, les spectateurs se sont transportés d'enthousiasme à la vue des graces d'une danseuse favorite, au point de déchirer leurs vêtements en faisant retentir les voûtes des cris de *wah! wah!* Mais des démonstrations de plaisir si passionnées sont extrêmement rares. Les hautes classes de la nation ont ordinairement un air très-grave, et compromettent difficilement leur dignité en public par des signes quelconques d'émotion. En général l'assemblée garde un sérieux imperturbable, et les signes de plaisir sont l'affaire des *sui-vants* des danseuses. Les *mussaulchids*, en brandissant

leurs torches, témoignent leur approbation par des grimaces : leurs traits parlent un langage inexprimable. Les musiciens, de leur côté, ravis en apparence, non seulement transmettent aux yeux leurs jouissances par d'éloquents sourires, mais encore font entendre fréquemment cette exclamation : *bhote ! bhote !* mot intraduisible et qui signifie l'excès de quelque chose.

Les Européens auraient peine à juger du mérite relatif des chanteurs, mais les Indous leur accordent différents degrés d'estime. La célèbre Nickie de Calcutta a occupé long-temps, en Orient, le rang de *prima donna*. Dans l'Inde, une réputation une fois établie n'a rien à redouter de l'amour de la nouveauté ou de la concurrence des réputations naissantes. La mode ne change pas, les nouvelles méthodes sont proscrites, et les chants d'un ange qui seraient autres que ceux de Nickie, ne produiraient aucun effet. Quelques cantatrices anglaises de talent qui se faisaient entendre à Calcutta, ayant appris que le roi de Oude était amateur passionné de musique, se rendirent à Lucknow, dans l'espoir que la perfection de leur exécution leur procurerait un engagement à la cour. Elles échouèrent. Elles n'avaient ni les poumons, ni la puissance des cris nécessaires pour charmer des oreilles indiennes, et en furent pour leur tentative.

Un *nautch* (ballet) donné par un grand personnage se termine ordinairement par un feu d'artifice,

genre de spectacle dans lequel les artistes indigènes excellent, et qui est bien propre à effacer l'ennui causé par la monotonie de la danse.

Beaucoup de danseuses sont fort riches et payées très-cher. Celle dont nous venons de parler reçoit 1,000 roupies ( 2,500 fr. ) par soirée.

Un autre spectacle fort en faveur à Bénarès, à l'époque de la grande fête appelée *Duwallie*, est une illumination générale de la ville. Dans ces occasions on garnit toutes les saillies des édifices et des maisons de petites lampes à l'huile qui répandent une lumière vive et claire, et scintillent de loin comme une multitude innombrable d'étoiles. Du milieu du fleuve le coup d'œil est admirable.

Il paraît étrange que les pagodes de cette ville sainte soient non seulement en si petit nombre, mais si peu remarquables par leur construction et leur étendue. Cependant il en est une qui mérite d'être décrite. C'est un bel édifice dédié à Mahadeva ou à Siva. Dans l'intérieur sont deux statues du taureau sacré, chefs-d'œuvre de sculpture, et une petite image en bronze de Surya, l'Apollon de la mythologie indienne. Cette figure est debout dans son char traîné par un cheval à sept têtes. C'est, à tout prendre, un morceau d'une belle exécution, quoique les artistes indiens soient généralement moins heureux dans leurs figures fondues que dans leurs sculptures. Le pavé de ce temple est baigné, à la lettre, d'eau du Gange, tant est grande la quantité qu'y en apportent les ames pieuses en offrande.

Autour du portail s'assemble, pour mendier, une troupe de brahmines fainéants et chargés d'embonpoint. Ils surpassent dans ce genre d'industrie inactive tous les ordres mendiants de la chrétienté. On est vraiment étonné des sommes immenses qu'ils prélèvent annuellement sur la charité et la crédulité de leurs co-réligionnaires. Ceux-ci, il est vrai, croient se rendre agréables à la divinité en pourvoyant aux besoins de ses représentants terrestres, quoique leurs libéralités soient dissipées par ces misérables en débauches grossières et déhontées. Les airs d'autorité et d'arrogance que prennent les brahmines sont un spectacle aussi repoussant que leur misère et leur grand nombre. Tel est, néanmoins, l'empire qu'ils exercent sur les populations, qu'ils parviennent à extorquer, même aux classes les plus pauvres, une partie de leur nécessaire. On a calculé que dans la seule province du Bengale, il y a au moins deux millions d'individus qui ne subsistent que d'aumônes. En supposant que chacun ne recueille que seize *pences* (1 fr. 60 c.) par semaine, le produit annuel de la charité publique monterait encore à plus de sept millions sterling (175 millions de francs), enlevés, en très-grande partie, aux classes laborieuses, dont le dénûment est extrême. Mais la mendicité figure au rang des principaux devoirs des Indous. Il est certain du moins que personne ne peut aspirer, chez eux, aux premières dignités spirituelles sans avoir passé par cette espèce de noviciat. Les Yogues, si honorés pour leur sainteté, sont tous mendiants;

et telle est leur influence sur l'esprit du vulgaire, que celui-ci regarde comme un privilège digne d'envie, la permission de fournir à ces hommes les objets nécessaires à la vie. Tout dévot reconnu regarde comme une honte sans égale les occupations actives d'un métier honorable quelconque. Voilà justement ce qui encourage ces saints personnages dans leur paresse et leur insolence, et ce qui en fait les êtres les plus dévergondés de la terre.

On ne peut s'empêcher de croire que les confréries mendiantes du christianisme n'aient tiré leur origine de ces idolâtres d'Orient. La ressemblance est trop frappante pour être l'effet du hasard. Si les moines mendiants ne peuvent faire remonter leur institution aux apôtres, ils peuvent assurément l'attribuer au paganisme.

Il existe maintenant à Bénarès des relations fort amicales entre les Indiens et les Européens. Depuis l'établissement d'une police par M. Hastings, en 1781, cette ville offre plus que tout autre point de l'Inde anglaise, une parfaite sécurité contre la fraude et le brigandage. La paix la plus profonde y a toujours régné depuis l'année susmentionnée, où l'insurrection du Zemindar jeta le trouble dans tout le district et menaça la sûreté des possessions territoriales de la Compagnie. Rarement ses murs ont retenti du son de la trompette de guerre, ou du tonnerre d'une artillerie ennemie. Même dans les moments où les districts environnants ont été en proie aux horreurs et aux dévastations de la guerre

qui ruinaient leurs plaines fertiles, Bénarès a toujours été épargné et n'a cessé de s'accroître en étendue, en importance et en richesse. Le peuple qui remplit ses rues et fréquente ses temples en pleine sécurité, sait fort bien à qui il doit un tel bienfait ; aussi le nom de Hastings est-il auprès de lui en grande vénération. C'est une justice qui lui est rendue aujourd'hui en dépit des actes d'oppression peut-être nécessaires qui lui ont été reprochés avec beaucoup de sévérité.

L'ancien nom de Bénarès était *Casi la splendide*. Ce fut probablement à l'époque de l'invasion des Mahométans que cette ville changea de nom en changeant de maîtres. Elle fut prise en 1017 par le sultan Mahmoud. Cependant il ne paraît pas que les Mahométans se soient établis d'une manière permanente dans cette partie de l'Inde avant la fin du douzième siècle. Après cette époque elle passa sous la domination successive des dynasties Patane et Mogole jusqu'à ce que Bénarès et tout son district tombât (en 1775) sous la domination anglaise. Depuis ce temps, jusqu'en 1781, ce fut aux conseils et à l'action du cabinet britannique que cette ville dut la prospérité constante dont elle jouit. Mais quelques années plus tard elle fut le théâtre d'un événement des plus sanglants. M. Cherry, résident anglais, fut inhumainement massacré avec trois de ses compatriotes, à l'instigation du vizir Ali, nabab dépossédé de Oude. Le juge Davis défendit ses jours et ceux de sa famille assez long-temps pour qu'on vînt à son secours. Dans

cette conjoncture critique, il déploya un degré de courage et de présence d'esprit extraordinaire. Sachant ce qui venait d'arriver à l'infortuné résident, et apprenant que sa propre maison allait être attaquée immédiatement, il fit monter toute sa famille sur le toit, et, se plaçant lui-même au débouché d'un escalier étroit et tournant, seul moyen de communication avec cet asile, armé d'une lance courte il repoussa avec vigueur les efforts des assaillants, et les tint en échec jusqu'à ce qu'un détachement de cavalerie du poste voisin de Sultanpour arrivât fort à propos pour le délivrer d'une situation si périlleuse. Ce trait atroce du vizir Ali causa beaucoup de sensation à Calcutta. Le coupable échappa d'abord; mais, bientôt saisi, il fut retenu prisonnier à la Présidence, et renfermé dans une casemate sous un des bastions du fort Williams. Là, il finit sa carrière d'iniquité sans avoir été ni plaint ni regretté de personne.

On raconte sur la sainteté de Bénarès une légende fort absurde et fort extravagante, ainsi que toutes les fables de l'Orient. Mais comme elle offre en même temps une moralité incontestable, ce qui est très-rare parmi les légendes du même genre, je crois devoir la rapporter ici.

On dit donc que Bénarès fut, dans l'origine, bâti avec de l'or; puis cet or, par suite des péchés des habitants, fut changé en pierre, et l'iniquité humaine croissant toujours, la pierre fit place à l'argile. Les brahmines affirment que la ville sainte ne fait point partie du globe terrestre, lequel repose sur le serpent

à mille têtes Ananta (éternité), tandis que Bénarès est posé sur la pointe du trident de Siva. Ils allèguent pour preuve, que jamais un tremblement de terre ne s'est fait sentir dans son enceinte sacrée, et qu'il dut jadis à sa position particulière d'échapper à une révolution partielle du monde.

Malgré les erreurs grossières, les exagérations et le merveilleux qui défigurent les écrits des philosophes et des théologiens indous, on est forcé d'y reconnaître des éclairs de morale qui feraient honneur à la civilisation européenne. Mais cette morale est purement spéculative, et, chez aucune nation du monde, la morale pratique n'est si peu respectée ni si peu suivie.

Les plus grands crimes sont fréquemment encouragés parmi les Indiens, surtout quand ils sont commis contre des individus étrangers à leur religion; ils passent alors pour des actes de sublime vertu. En un mot, ce n'est pas un des traits caractéristiques les moins étonnants de ce peuple singulier, que le nombre des délits contre la morale, plus grand précisément dans cette ville qui est le centre de la religion et la source d'où elle part pour se répandre par mille canaux chez les innombrables populations de l'Asie.

L'un des objets les plus intéressants à voir à Bénarès, et l'un de ceux qui attirent généralement la curiosité des étrangers, est une pagode bâtie au milieu du fleuve sans aucune communication avec la rive. Ses fondations sont sous l'eau, et deux de ses tours ont tellement dévié de la perpendiculaire, qu'elles for-

ment un angle aigu avec le niveau de l'eau. Cette pagode est un pur modèle de l'ancienne architecture indienne. Sa situation isolée n'a pas permis de conserver les traces de sa date, d'autant plus que son pavé est couvert par les vagues. On ne sait donc quand elle fut bâtie, ni en l'honneur de quelle divinité, ni pourquoi on a choisi son emplacement dans le milieu du fleuve, si ce n'est à cause de la vénération dont il est l'objet; mais on ne peut douter néanmoins que ce monument ne remonte à une haute antiquité. On est surpris de voir qu'il ait pu résister pendant un si grand nombre d'années à la force du courant; on l'est plus encore de voir ses tours penchées conserver, depuis des siècles, leur position inclinée, malgré les secousses continues des vagues, extrêmement violentes au temps de la mousson. On a conjecturé, avec quelque apparence de raison, que ce temple fut élevé, dans l'origine, sur le bord de la rivière qui offrait alors un fond solide, et que le courant travaillant toujours à rompre les obstacles, ayant entamé le sol tout autour de l'édifice, avait fini par l'isoler entièrement, non sans ébranler, par une succession d'efforts, les deux tours peut-être moins bien assises que le reste. Des barques vont et viennent sur le fleuve et passent sous les portiques et les vouîtes de cette pagode, exemple de l'instabilité des grandeurs de ce monde et de l'impuissance de l'homme à perpétuer les œuvres de son industrie.

Comme Bénarès est célèbre dans toute la péninsule de l'Inde, en sa qualité de siège de la science théologique et de la philosophie, je pense qu'on ne lira pas

sans intérêt un extrait du journal de l'évêque Heber, rapproché de deux autres passages d'un écrivain d'une époque différente. Ces extraits, qui embrassent une période de près de deux siècles, donneront une idée de ce qu'a été et de ce qu'est encore le culte des temples indous, et montreront avec quelle exactitude religieuse toutes ses pratiques se sont conservées jusqu'à nos jours.

Après une description générale de la ville, l'évêque dit : « Notre première visite fut consacrée à un temple  
 « en grand renom appelle le *Vichvayesa* : c'est un petit édifice en pierre sculptée ; son emplacement est  
 « regardé comme l'un des plus saints de l'Indostan,  
 « après toutefois un lieu contigu profané par Aurengzeb, qui y fit élever une mosquée pour le rendre  
 « inaccessible aux sectateurs de Brahma. La cour du temple ressemble à celle d'une ferme par le nombre  
 « de taureaux gras et apprivoisés qui s'y promènent,  
 « et viennent poser leur museau sur les mains et les poches des visiteurs, pour y chercher du grain ou  
 « des friandises que les dévots leur apportent en abondance. Dans les cloîtres du pourtour on voit, en non  
 « moins grand nombre, des religieux tout nus, dont les cris de *ram ! ram !* et le bourdonnement continu  
 « font tourner la tête aux étrangers. Près de la tour du temple est un puits couvert d'une petite tourelle.  
 « Un escalier rapide sert à descendre au fond. L'eau y est amenée du Gange par un conduit souterrain.  
 « Ce puits, on ne sait par quel motif, est réputé plus saint que le Gange lui-même. Tous les pèlerins qui

« se rendent à Bénarès sont dans l'obligation d'y aller  
« boire et se purifier. »

D'après le récit de Fitch, qui visita Bénarès vers la fin du seizième siècle, on peut voir que la superstition indienne s'offrait, à cette époque, sous les mêmes formes que de nos jours. Ce voyageur décrit minutieusement une multitude d'idoles qu'il vit dans les temples, et les pratiques diverses du culte qu'on leur rendait : ses détails sont curieux. « Quelques - unes  
« de ces idoles, dit-il dans son style naïf, représentent  
« une vache, d'autres un singe, d'autres le diable. Il  
« y en a de noires, avec des pattes d'airain et de lon-  
« gues griffes; les unes sont à cheval sur un paon ou  
« sur quelque autre volaille vilaine : elles ont de  
« longs becs d'épervier. Enfin, toutes ont une chose  
« ou une autre, mais aucune n'a une bonne figure.  
« Toutes sont noires et laides, avec de grandes bou-  
« ches, des oreilles dorées et garnies de bijoux. Leurs  
« dents et leurs yeux sont d'or, d'argent ou d'airain. »

Cette description d'un écrivain observateur concorde avec les détails donnés par des centaines de voyageurs modernes, dont le témoignage bienveillant n'avait pas contre lui les prétentions d'un récit écrit.

L'aspect des dévots qui pullulent dans les temples de Bénarès a quelque chose de plus révoltant pour les sens que tout ce qu'on peut voir en aucun lieu du monde. Fitch parle de cette circonstance dans le récit dont nous venons de parler. Voici la peinture qu'il fait d'un de ces fanatiques.

« Sa barbe était d'une énorme épaisseur. Ses cheveux

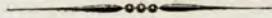
« descendaient à plus de moitié de sa taille, et ses  
« ongles étaient longs de deux pouces. Il n'eût pas  
« voulu couper la moindre excroissance de son corps.  
« Il ne parlait pas non plus. Il n'eût pas voulu par-  
« ler au roi lui-même. »

Maintenant, je vais décrire à mon tour un de ces personnages que nous vîmes en si grand nombre à Bénarès, d'autant plus que c'était un phénomène dans la nature humaine. C'était ce qu'on appelle un *Oud-doubahou* de la tribu des Yogues. Ces misérables visionnaires habitent souvent les retraites les plus écartées des jungles, comme des bêtes sauvages, vivant de racines et de fruits, ou des largesses accidentelles des voyageurs qu'ils rencontrent. Ils vont entièrement nus; leur corps est enduit de bouse de vache et saupoudré de cendres de bois. Ils ne se coupent jamais ni les ongles, ni les cheveux, ni la barbe. Ces monstres hideux, car ils méritent ce nom au physique et au moral, s'infligent quelquefois les plus intolérables macérations, dans la vue d'obtenir, à ce qu'ils prétendent, de la divinité, les joies éternelles du paradis. Leurs supplices sont tellement cruels, tellement horribles parfois, qu'ils sembleraient au-dessus des forces humaines, si chaque jour ne fournissait la preuve de la patience avec laquelle ils les endurent. Quand ils se sont soumis à une certaine série de mortifications, ils réclament du ciel le bonheur éternel comme un droit acquis par la sainteté de leur pénitence. Quant à celle-ci, elle se compose d'actes vraiment effroyables. Quelques-uns se condamnent à

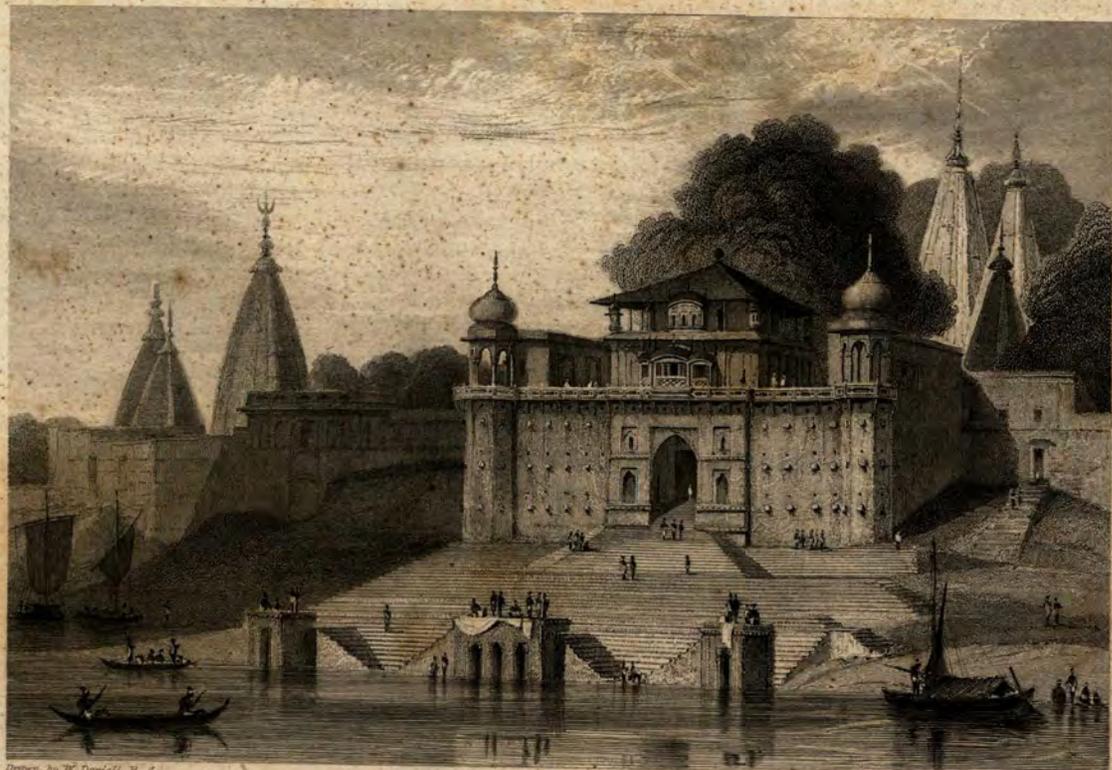
tenir leurs membres dans des positions particulières, jusqu'à ce que les muscles et les jointures roidis soient devenus immobiles. D'autres se font attacher avec des chaînes à des arbres, la face tournée vers le soleil levant; ils restent dans cette situation pendant des années, à moins que la mort ne vienne trancher le cours de leurs tourments. Ils sont nourris par la charité des passants qui accourent en foule sur le théâtre de leurs extravagances, et leur prodiguent des hommages serviles comme à des êtres au-dessus de l'humanité, comme à de véritables saints. Il en est qui couchent la nuit sur des lits garnis de pointes de fer, assez émoussées seulement pour ne pas pénétrer leurs chairs; ce supplice est sans doute quelque chose d'inexprimable. Enfin, d'autres s'ensevelissent vivants dans un trou souterrain de la dimension juste de leur corps, ne laissant qu'une petite ouverture par laquelle les passants introduisent la nourriture qui leur est nécessaire. Ils restent ainsi des années, morts anticipés, dans cette tombe étroite.

L'homme dont j'ai parlé tout à l'heure s'était condamné au premier de ces genres d'épreuves. Il avait fait vœu de tenir son bras droit pendant un certain temps, dans une position verticale, au-dessus de sa tête. Mais le terme assigné à sa pénitence arrivé, le bras conserva sa position: il ne put en recouvrer l'usage. Les muscles s'étaient retirés, le membre était perclus. Comme il avait la main fermée, les ongles, qui avaient crû d'une énorme longueur, l'avaient traversée; ils formaient des espèces de griffes monstrueuses.

L'aspect de cet être était hideux et repoussant. Ses cheveux étaient longs, mêlés et remplis d'ordures. Sa barbe rude, mêlée, épaisse, par suite d'une négligence de plusieurs années, couvrait sa poitrine amaigrie que recouvrait une couche de bouse de vache et de cendres. Ses yeux brillaient d'une expression d'impunité et d'endurcissement qui prenaient leur origine, sans doute, dans la certitude de ses droits à une immortalité bienheureuse. Il murmurait contre tous ceux d'entre les curieux qui ne paraissaient pas disposés à venir à son secours. Nous étions du nombre, mes compagnons et moi. L'arrogance taciturne de ce mendiant hideux et déhonté révoltait nos sens.







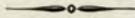
Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by C. Beke.



## CHAPITRE XII.

Ghaut de Schewallah. — Insurrection de Cheit-Singh.



EN arrivant à Bénarès, nous prîmes un logement tout près du *ghaut* de Schewallah, dernière résidence de Cheit-Singh, devenu célèbre dans les annales de l'Inde anglaise, par l'insurrection qu'il fomenta contre le gouvernement britannique, sous l'administration du gouverneur général Warren Hastings. Tel fut l'effet de ce soulèvement que, sans les mesures promptes et énergiques de ce dernier, l'Inde était perdue à jamais pour l'Angleterre.

Le *ghaut* <sup>1</sup> de Schewallah est situé à l'extrémité nord de la ville, tout au bord de la rivière. C'est une

<sup>1</sup> Voir la note au bas de la page 130. — Souvent ces *ghauts* sont surmontés d'un bâtiment percé d'un guichet qui livre passage au public.

belle construction, qui n'a pourtant rien de remarquable sous le rapport de la richesse ni des proportions. Elle ne ressemble en rien aux palais orientaux. Derrière est un espace quadrangulaire fort vaste où sont construits plusieurs petits temples. Ils passent pour souillés depuis que le sang a été répandu dans leurs alentours à l'époque de l'insurrection, et le service religieux a cessé d'y être célébré.

Le zémindar s'échappa de l'aile gauche du bâtiment par un guichet qui fait face à la rivière, et comme le bord est très-escarpé en cet endroit, il se laissa glisser du haut en bas à l'aide de turbans déroulés et liés les uns au bout des autres. Il gagna ainsi une barque qui l'attendait et qui le transporta à l'autre bord, et se rendit en toute hâte à Luttifpour.

L'étage quadrangulaire élevé sur le toit du *ghaut* de Schewallah fut ajouté à cet édifice par sir Charles Wilkins, qui en habita une partie après le départ de Warren Hastings. Pour jouir autant que possible de la fraîcheur des nuits dans la saison chaude, il avait fait placer une sorte de tente sur le toit de son appartement. Elle était ouverte à toutes les aires de vent. C'était là qu'il se réfugiait pour dormir à la brise de nuit, sans être exposé à la multitude incommode de reptiles qui pullulent au rez-de-chaussée de toutes les maisons dans l'Inde.

Je dois à sir Charles Wilkins l'anecdote suivante :

Pendant son séjour dans le *ghaut* de Schewallah, et peu de temps après la fuite de Cheit-Singh, un fakir, remarquable par son aspect hideux et sale, vint un

matin se baigner dans les eaux sacrées du Gange. Il était aisé de voir qu'un long temps s'était écoulé depuis sa dernière ablution, car ses cheveux mêlés, épais et longs, formaient sur sa tête une natte compacte, grace à l'accumulation d'une crasse demi-séculaire. Il paraissait fraîchement arrivé de quelque contrée lointaine, dépourvue sans doute d'eau sainte, ce qui ne lui avait pas permis de débarrasser plus tôt de leur ordure ses membres trop sacrés pour souffrir le contact d'une eau ordinaire.

Il descendit le *ghaut* et entra dans l'eau, laissant traîner derrière lui, sur les degrés, sa longue chevelure, qui bientôt flotta à la surface transparente du fleuve. Quand il l'eut purifiée, ainsi que son corps, par une ablution complète, il reprit terre d'un air satisfait, ayant soin de porter ses cheveux entortillés autour de son bras pour les empêcher de se salir en balayant le sol, et parvenu au haut de l'escalier, il entra dans l'aile gauche du bâtiment, alors inhabitée (sir Wilkins n'en occupait que le centre), monta sur le toit en terrasse, se coucha sur le dos, la tête appuyée contre la légère saillie du bord, et laissant pendre le long du mur ses cheveux humides, il resta dans cette posture gênante, le visage exposé aux rayons d'un soleil ardent, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement séchés. Alors il releva ses longues mèches noires comme du jais, et s'en alla. La chevelure de ce singulier personnage avait atteint la longueur extraordinaire de douze pieds.

La révolte de Bénarès, en 1781, est un des évé-

nements les plus mémorables des annales anglo-indiennes, tant à cause de l'accroissement de puissance qu'elle procura à la Compagnie sur une des portions les plus populeuses de l'Indostan, qu'à cause des accusations injustes qu'elle fit naître contre le gouverneur général. Je crois donc qu'on ne lira pas sans intérêt un récit succinct de ce qui se passa à cette époque.

Cheit-Singh fut institué zémindar de Bénarès par M. Hastings, en 1770, sous des conditions qui en faisaient un véritable fief. En vertu des stipulations du contrat, il était tenu de payer au trésor de la Compagnie de certaines sommes, suivant les besoins du moment, en retour de la protection qu'elle lui accordait. Son père, Munsuram, n'était maître d'abord que de la moitié d'un petit village appelé Gunjapour, dans la province de Allahabad. Insensiblement il sut agrandir son domaine, grâce à une politique ambitieuse et intrigante, et finalement il fonda la zémindarie de Bénarès, que son fils et successeur, Bulwunt-Singh, accrut beaucoup pendant trente ans, en étendue et en importance. Toutefois, ce fut principalement à la protection du gouvernement anglais des Indes qu'il dut les progrès de sa prospérité et de son influence. Cheit-Singh, son fils, en lui succédant, fut confirmé dans sa dignité par le gouverneur Hastings, qui, en outre, par son intervention spéciale, lui fit conférer des privilèges beaucoup plus étendus que ceux dont avaient joui les zémindars précédents. Une seule condition lui fut imposée; c'était de four-

nir, par des contributions, aux besoins du gouvernement qui le protégeait. Ce fut ainsi qu'il devint feudataire de la Compagnie, non par force, mais par un sage calcul qui le portait à profiter des avantages d'un fief qui lui assurait l'appui de la puissance anglaise.

Mais quelles que fussent ses obligations envers cette puissance, Cheit-Singh les oublia toutes en se révoltant en 1781. Vaincu et dépouillé de ses possessions, il fut forcé de prendre la fuite, et alla mourir à Gualior, dans la province d'Agra, en 1810. Après son départ de Bénarès, la propriété de ses terres fut transmise à une branche collatérale de la famille.

Voici quelles furent les causes qui allumèrent la rébellion. En 1778, la nouvelle de la guerre avec la France parvint à Calcutta. Il fut décidé en conseil, que, pour faire face aux frais de cette guerre qui devaient, sans nul doute, retomber sur les possessions anglaises des Indes, on réclamerait du zéminдар Cheit-Singh l'accomplissement des conditions stipulées lors de son investiture en 1770. En conséquence il fut mis à contribution de cinq lacks de roupies (1,500,000 fr.), pour sa quote part des dépenses de guerre de l'année. Pareille réclamation ne lui avait pas été faite depuis huit ans; aussi le gouvernement ne s'attendait-il pas à la moindre opposition de sa part. En effet, il ne fit aucune difficulté de remplir les conditions de son fief; il se contenta d'en éluder l'accomplissement sous divers prétextes plus ou moins plausibles. Enfin, après qu'il eut épuisé sans succès

tous les artifices si familiers au caractère astucieux des Indous, il alléguait du ton le plus servile l'entière impossibilité où il se trouvait de payer la somme demandée, vu l'exiguité de ses moyens. On savait fort bien que ce n'était là qu'un subterfuge, puisqu'il était reconnu pour le plus riche zémindar du pays. Ses prétextes ne furent donc point admis; et quand il vit à la fin que le gouvernement devenait toujours plus pressant dans ses réclamations, il se décida à payer sans plus de difficulté. Mais il était évident que son projet était bien de refuser tout paiement ultérieur, comme il l'aurait fait tout d'abord s'il eût été préparé à la résistance. Cependant, son ambition croissait avec ses richesses, et il était aisé de voir qu'il méditait d'établir sa puissance sur les ruines de celle de ses protecteurs. C'était même en quoi il aurait réussi, si ses talents eussent répondu à ses ressources, et s'il eût eu affaire à un adversaire moins habile que M. Hastings.

L'année suivante, pareille demande de cinq lacks de roupies fut faite au zémindar, qui renouvela les mêmes subterfuges pour en éluder le paiement. Il envoya un message pour protester solennellement que la somme n'était pas en sa possession. Il fallut, pour décider l'avaricieux rajah à payer, envoyer deux bataillons de cipayes en garnisaires à ses frais aux environs de Ramnagour. Voyant alors que sa conduite avait excité le soupçon et le mécontentement du gouverneur général, il envoya de nouveau son agent de confiance pour faire ses excuses et promettre de sa part, et

sous la foi du serment, le paiement régulier du tribut dont sa zéminarie était grevée. Ces excuses, toutes futiles, toutes basses qu'elles étaient, furent acceptées à la condition qu'il serait moins récalcitrant à l'avenir. En même-temps on l'assura que les demandes du gouvernement ne se reproduiraient pas au-delà des causes qui les nécessiteraient. On a lieu de s'étonner qu'un administrateur aussi habile et aussi clairvoyant que M. Hastings ait pu être dupe de la ruse grossière et de la patente duplicité du chef indien, surtout en considérant qu'un serment coûte si peu aux hommes de sa nation.

Confians dans la promesse solennelle du rajah, le gouverneur et son conseil agirent en pleine sécurité, et, dans l'attente de son exécution, ils destinèrent la somme qu'il avait à payer à un terme convenu, à l'entretien d'un détachement de cipayes cantonné dans la province de Malwa, sous le commandement du lieutenant-colonel Camac. Ces troupes étaient sur le pied de guerre et avaient droit, par conséquent, à un supplément de paie que l'on calcula devoir être couvert par le versement du rajah. Mais celui-ci manqua à son engagement, et le détachement, pour lequel on n'avait pas assigné d'autres fonds, se trouva dépourvu de tout; beaucoup d'hommes désertèrent, et ceux qui restèrent au corps firent retentir les plaintes les plus bruyantes et les plus amères. De cette manière, le perfide zémindar causa au gouvernement un double désagrément, en l'obligeant à manquer à

ses engagements envers les troupes, et en affaiblissant sa force par la désertion dont il était la cause.

Enfin, l'année suivante, une nouvelle demande fut faite à Cheit-Singh en vertu des charges de sa zémindarie. Il s'agissait de fournir un contingent de quinze cents hommes pour les besoins de la guerre. Il protesta, comme par le passé, que ce tribut dépassait tout-à-fait ses moyens; on réduisit la réquisition à mille hommes, il en offrit deux cent cinquante, et n'en fournit pas un. Rien n'était plus révoltant que les subterfuges auxquels il avait recours, d'autant plus qu'il connaissait parfaitement les besoins urgents du gouvernement auquel il devait son indépendance et sa sûreté politiques. M. Hastings ne tarda pas à conclure de sa conduite qu'il méditait de sang-froid de ruiner l'autorité de la Compagnie dans l'Inde, et d'élever la sienne sur ses débris. On critiqua M. Hastings, on l'accusa d'avoir poussé à bout le rajah. Mais comment eût-il pu négliger les ressources que pouvait, que devait lui fournir un prince riche, puissant, et obligé par traité de prêter son assistance au gouvernement? En les laissant entre ses mains, d'ailleurs, n'était-ce pas armer son ambition et favoriser son projet favori, comme la suite le prouva, celui de renverser le pouvoir de la Compagnie?

Au surplus, la légalité des réclamations adressées au zémindar ne fut jamais de sa part un sujet de contestation, il se contenta de les éluder. Ces réclamations étaient non seulement modérées, mais justifiées

par les circonstances. On savait qu'il s'occupait activement des moyens d'agrandir sa puissance. On eonnaisait les immenses richesses que son prédécesseur lui avait laissées; considérablement accrues depuis, il les tenait en dépôt dans les deux forteresses de Bidzigour et de Luttifpour, toutes deux réputées imprenables. De plus, il entretenait un corps considérable de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, et il avait, outre les deux forteresses que je viens de nommer, plusieurs autres places fortes bien approvisionnées et munies de bonnes garnisons. Les *ryots*, aux dépens desquels il percevait ses revenus, étaient dans une situation bien plus voisine de la prospérité que ne le sont généralement les individus de cette classe. Il encourageait ses fermiers à user d'insolence envers les sujets anglais, et il entretenait en secret une correspondance avec les Marattes et les autres peuplades ennemies de la domination britannique. En un mot, toutes ses mesures étaient prises pour lever l'étendard de la révolte, et il était évident qu'il n'attendait plus que le moment favorable. Ce n'était donc pas, de la part du gouverneur général, un soupçon équivoque, mais un fait avéré qui réclamait les mesures de répression les plus énergiques.

A la fin, M. Hastings résolut de tirer vengeance de la duplicité et des nombreux actes de trahison de ce chef indou, en lui imposant une charge aussi lourde que possible, sans le réduire à la dernière extrémité. C'était le moyen de pourvoir tout à la fois aux besoins du gouvernement et à la sûreté de la

Compagnie, en réduisant les vastes ressources que le rajah était disposé à employer contre elle.

Se défiant de la fidélité de Cheit-Singh, le gouverneur se décida à se rendre lui-même à Bénarès pour terminer cette affaire. Il y arriva le 14 août 1781. Le rajah était absent de la ville, mais il revint peu de temps après l'arrivée de M. Hastings. Celui-ci lui envoya de suite un message pour l'avertir qu'il ne lui donnerait pas audience le soir même, et lui enjoindre de différer ses visites jusqu'à invitation expresse de sa part, ajoutant que lui gouverneur général aurait des communications préalables à lui faire et qu'il les lui transmettrait le lendemain matin par l'intermédiaire du résident anglais.

En effet, le jour suivant, ce fonctionnaire remit au zémindar une lettre du gouverneur général dans laquelle celui-ci lui reprochait ses actes nombreux de déloyauté envers le gouvernement de la Compagnie. La réponse de Cheit-Singh fut faite sur un ton humble en apparence, mais en réalité fort insolent. On ne peut trop s'étonner de l'astucieuse bassesse dont il fit preuve dans toute sa correspondance avec le gouverneur jusqu'au moment de sa fatale rébellion. Sans articuler aucun grief, il eut l'art de se représenter comme un homme écrasé par les exigences du gouvernement ; et tandis qu'ouvertement il témoignait la plus entière soumission au pouvoir suprême dont il était tributaire, en secret il tendait des pièges et préparait des résistances à ce pouvoir.

Le message du rajah, quoiqu'il fût écrit du ton

obséquieux d'un homme qui défend une mauvaise cause, était, dans le fait, moins une apologie personnelle qu'une récrimination contre le gouverneur. Sans lui adresser aucun reproche direct, toutes ses expressions tendaient à justifier implicitement les mesures hostiles qu'il méditait en secret. En outre, comme il n'était question dans sa lettre ni de regrets pour sa conduite passée, ni de promesses d'une meilleure conduite à venir, M. Hastings vit bien qu'il avait affaire à un ennemi déclaré, quoique soumis en apparence. Il jugea donc, avec raison, que sa sécurité personnelle, autant que celle du gouvernement, lui faisait une loi de recourir à des mesures promptes et vigoureuses.

Déterminé à suivre le plan le plus propre à couper le mal dans sa racine et à mettre en sûreté les droits et les intérêts de la Compagnie dans cette riche et populeuse province, M. Hastings, dès qu'il eut reçu la réponse du rajah, envoya l'ordre au résident de se transporter le lendemain matin à la demeure de ce prince et de le mettre aux arrêts, sans oublier toutefois les ménagements dus à son rang. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, et Cheit-Singh, continuant toujours de jouer la soumission, ne fit pas la plus légère opposition, et témoigna même un tel repentir de sa mauvaise foi passée, que M. Hastings s'y laissa un instant tromper. Du moins ses soupçons s'affaiblirent au point qu'il crut devoir quelques consolations à son prisonnier, et qu'il répondit à sa lettre de soumission, en lui promettant de lui faire

connaître le lendemain ses intentions, et en l'engageant à se tranquilliser dans l'intervalle. La réplique du rajah fut une protestation de confiance dans le gouverneur, qui voulait bien, disait-il, le couvrir de son ombre tutélaire.

Cependant M. Hastings avait préparé et envoyé des instructions nouvelles au résident. Mais avant que celui-ci eût eu le temps de sortir pour les mettre à exécution, on vint l'avertir que plusieurs corps considérables d'hommes armés avaient passé le fleuve à Rannagour, et entouraient le *ghaut* de Schewallah dans des dispositions fort équivoques. La garde chargée de veiller sur le rajah ne se composait que de deux compagnies de grenadiers cipayes, commandées par les lieutenants Stalker, Scott, et Simery. Elles stationnaient dans la grande place carrée, derrière le bâtiment où se trouvaient les appartements occupés par le rajah. Telle était la sécurité des braves officiers anglais, qu'ils n'avaient pas songé à préparer leur troupe à une attaque, et que pas une seule giberne n'était garnie. Le major Popham, dont le régiment avait fourni cette garde, envoya un second détachement avec des munitions pour les renforcer en cas d'attaque; mais cette précaution fut prise trop tard.

Quand le détachement arriva au *ghaut* de Schewallah, il le trouva cerné par les troupes indiennes du rajah, qui lui en interdirent l'entrée. Vu sa faiblesse numérique, il ne put entreprendre de passer de vive force, et fut obligé de battre en retraite.

Les barbares, irrités de la résistance de la garde intérieure, firent contre elle une attaque tellement furieuse qu'ils l'eurent bientôt culbutée, d'autant plus qu'ils avaient des munitions qui manquaient aux malheureux Cipayes : ceux-ci furent taillés en pièces jusqu'au dernier homme. Après le combat on trouva, à côté les uns des autres, les corps des trois lieutenants horriblement mutilés.

Ce fut pendant cette scène de carnage, évidemment préparée, que Cheit-Singh s'échappa. Dès qu'il fut sorti par le guichet qui donne sur la rivière, il trouva un bateau tout prêt à le transporter à l'autre bord. Il ne perdit pas un instant pour se soustraire aux poursuites, et fut promptement hors de toute atteinte. Tandis qu'il fuyait, les cris répétés de ses barbares séides portaient aux oreilles du gouverneur général l'annonce d'une catastrophe qui lui fut bientôt confirmée par les avis de ses agents. Les soldats indiens qui avaient favorisé l'évasion du rajah passèrent le fleuve à sa suite, et laissèrent le *ghaut* de Schewallah au pouvoir du détachement de Cipayes envoyé par le major Popham.

Dès le premier avis de l'arrivée de soldats armés à la demeure du rajah, M. Hastings, logé dans un quartier de la ville fort distant de ce point, avait donné ordre au major Popham de se rendre sur-le-champ dans son cantonnement, et d'y prendre toute la troupe dont il pourrait disposer pour aller au secours des grenadiers. Malheureusement le cantonnement était éloigné de plus de deux milles du théâtre

du combat, et malgré la promptitude avec laquelle l'ordre fut exécuté, le brave officier arriva trop tard pour sauver ses vaillants et infortunés soldats. Il trouva le détachement tout entier massacré et jonchant la place, et vit, par la mutilation qu'avaient soufferte les trois officiers, quel esprit de vengeance sauvage avait dirigé les coups de leurs assassins.

Le major Popham contempla ce spectacle avec une profonde douleur, qu'aigrissait encore la certitude de ne pouvoir user de représailles. Il dut se contenter de prendre toutes les précautions que permettaient les circonstances. Néanmoins il était clair que M. Hastings et le peu de troupes qu'il avait à sa disposition couraient en ce moment le plus grand danger.

---



## CHAPITRE XIII.

Révolte de Bénarès. — Continuation.

---

APRÈS son évasion, Cheit-Singh courut se réfugier dans une de ses forteresses avec toute sa famille et toute sa troupe. On peut regarder comme un miracle que M. Hastings n'ait pas succombé victime de cette formidable insurrection, contre laquelle rien ne le protégeait ; car tout ce qu'il put rassembler de troupes autour de lui consistait en cinquante Cipayes armés et environ trente employés civils, tandis qu'il avait affaire à plus de deux mille révoltés. Il dut probablement son salut à la prudence et à la présence d'esprit qui ne l'abandonnèrent pas un moment au milieu du tumulte et des excès d'un peuple révolté. Les rebelles savaient très-bien que le gouverneur de Calcutta saurait venger d'une manière éclatante la mort de son chef, et que, de plus, tous les états indiens s'empresseraient de courir aux armes pour s'opposer à une révolution qui compromettrait le sort du

pays tout entier. Or la petite zémandarie de Bénarès n'était pas en état de résister seule à une telle opposition de vingt provinces voisines, agissant par l'impulsion d'un esprit de conservation instinctif et brutal. Le rusé rajah, de son côté, sentait bien qu'il existait des limites que la politique et la prudence lui défendaient de franchir. Ce fut plutôt ce calcul que la générosité de son ennemi qui sauva M. Hastings.

Pendant le major Popham, dont le régiment était cantonné à Mirzapour, reçut l'ordre de se transporter sans délai à Ramnagour avec ses hommes, pour y faire face à plus de deux mille indigènes qui y étaient revenus, deux jours après le massacre, sous le commandement d'un officier de confiance du rajah. D'un autre côté, le lieutenant-colonel Blair eut l'ordre de diriger sur le même point un bataillon de Cipayes de la garnison de Chunar. Toutes ces forces devaient être réunies sous le commandement suprême du major Popham, et agir de concert contre les révoltés à Ramnagour. Le capitaine Blair, qui commandait le détachement de Chunar, fut averti de faire halte à distance sûre de cette place et d'y attendre de nouveaux ordres. Le major Popham envoya un avis conforme au capitaine Mayaffre, à qui il avait laissé le commandement du reste de son détachement, lui prescrivant soigneusement de s'abstenir de toute espèce d'hostilité, et de ne songer qu'à mettre en sûreté la troupe qui lui était confiée, jusqu'à ce que lui-même vînt le rejoindre.

Pour assurer le succès de ses opérations, le dernier

de ces officiers avait fait choix d'une plaine ouverte, précisément en face de Ramnagour, dans la vue d'y placer deux mortiers qu'on devait envoyer de Chunar. D'après la faiblesse du fort qui servait de refuge au zémindar, le major Popham ne doutait pas qu'il ne pût le réduire en peu de temps et reprendre le prisonnier. La place, en effet, était si mal pourvue des moyens de défense propres à repousser l'attaque qu'il méditait, qu'elle ne pouvait tenir contre un assaut bien dirigé. Malheureusement la précipitation du capitaine Mayaffre fit échouer tout le plan d'attaque, et compromit la vie de toute la troupe confiée à ses soins. Il entra dans Ramnagour, au mépris des ordres contraires, et fut tellement assailli par le feu d'ennemis invisibles, dans les rues étroites de la ville, qu'il perdit tout sang-froid et toute présence d'esprit. Sa petite troupe fut mise en déroute et taillée en pièces presque jusqu'au dernier homme. Lui-même paya chèrement sa témérité; il périt avec le capitaine Doxat et cent sept de ses Cipayes. Il y en eut quarante-un blessés.

Le capitaine Blair rassembla les débris démoralisés du détachement, et commanda la retraite jusqu'à Chunar, en présence d'un ennemi exalté par le succès, et redoutable par la supériorité du nombre. Mais ce brave officier fit si bonne contenance que son petit corps, tout réduit qu'il était, eut peu à souffrir. Ce fait eut lieu quatre jours après le massacre du *ghaut* de Schewallah.

Il résulterait de ces événements que le gouverne-

ment colonial se trouvait entraîné dans une nouvelle guerre avec les indigènes, circonstance d'autant plus inquiétante que le trésor était presque vide. Toutefois ce n'était pas le moment de délibérer. Le gouverneur prit immédiatement des mesures pour faire parvenir des avis et des demandes de secours à toutes les stations militaires, qui déjà étaient serrées de près par ses vigilants ennemis. Ces messages furent confiés en duplicata à des porteurs de confiance ; néanmoins un petit nombre parvint à son adresse. Tout le pays était en armes, de sorte que la plus grande partie des dépêches furent interceptées ; quelques-uns des messagers furent faits prisonniers, d'autres revinrent sur leurs pas sans avoir pu s'acquitter de leur commission. Cependant deux lettres de M. Hastings parvinrent au colonel Blair, qui fit partir pour Bénarès, dès le lendemain matin, un bataillon sous les ordres du capitaine Mac-Dougal.

M. Hastings, informé que l'ennemi méditait une attaque sur le point où il s'était retranché, ce qui fut bientôt confirmé par l'attitude hostile qu'il prit de l'autre côté de la rivière, se décida, après avoir réuni en conseil le major Popham et les autres officiers présents, à battre en retraite, et à se diriger sur le fort de Chunar. Ils rencontrèrent en route le détachement du capitaine Mac-Dougal, qui marchait sur Bénarès, et qu'ils firent rétrograder avec eux.

Arrivé dans cette dernière ville, M. Hastings eut beaucoup de peine à pourvoir à l'approvisionnement du petit corps de troupes que le gouvernement avait

à sa disposition dans ce canton. Il y avait disette complète, ce qui plaçait le gouverneur général dans une situation tout-à-fait critique; car la Compagnie avait alors si peu de crédit dans l'Inde, que ses officiers ne pouvaient se procurer même l'argent nécessaire au service de la faible garnison qu'elle entretenait dans la zémindarie. Dans cette circonstance, les troupes auraient été réduites aux plus cruelles privations sans la libéralité du rajah de Berar, qui voulut bien avancer à M. Hastings un lack de roupies de son trésor particulier, contre un billet, au nom de la Compagnie, payable à échéance.

Une semaine environ après la révolte, Cheit-Singh écrivit au gouverneur une lettre où se peignait de nouveau son caractère profondément rusé. Il exprimait une sorte de regret de ce qui s'était passé, et protestait, quoique en termes très-mesurés et même équivoques, de sa fidélité au gouvernement britannique. Il envoya en même temps un agent sous prétexte de faire des ouvertures de paix. Cet homme avait ordre de proposer un arrangement en disculpant le rajah de toute participation dans la catastrophe du *ghaut* de Schewallah, et en rejetant tout sur l'insolence d'un des valets du résident, et sur l'exaspération des troupes indiennes, inquiètes du sort de leur zémindar. Enfin, toujours par le même organe, ce prince promettait la plus aveugle soumission au gouvernement dont M. Hastings était le représentant.

Comme on s'en doute bien, une telle proposition fut accueillie avec défiance. Évidemment cette ambas-

sade était une arrière-pensée du rusé zémindar ; par ce stratagème, il espérait endormir la vigilance du gouvernement, et gagner du temps pour prendre ses précautions et préparer ses mesures, jusqu'au moment où il secouerait tout-à-coup le joug de la Compagnie. C'est ce qui résultait nettement de la contradiction entre ses protestations actuelles et les actes violents ou tortueux qui les avaient précédées.

Quoique Chunar, où s'était retiré M. Hastings, fût une ville assez forte, sa proximité de Bénarès, et beaucoup d'autres circonstances, en faisaient un point assez peu sûr. La distance était de dix-sept milles seulement, et Bénarès, par sa nombreuse population, lui offrait un voisinage trop redoutable.

Pour couronner cette situation critique, le nabab visir, en dépit de ses protestations d'attachement et de sincérité, trahissait son faible pour la cause du zémindar rebelle, et de plus, tous les membres de sa famille étaient manifestement enrôlés sous la même bannière. Une grande portion de la province limitrophe de Oude était aussi en pleine insurrection. Béhar était, de son côté, envahi par Futteh-Schah : ce prince était pourvu et encouragé dans ses attaques par Cheit-Singh, mobile secret, mais puissant, du grand mouvement d'insurrection qui s'étendait alors sur tous les territoires voisins de Bénarès. Plusieurs des zémindars de Bahar avaient manifesté des dispositions à s'insurger, et des sujets de la Compagnie elle-même secouaient le joug de l'obéissance et passaient dans le camp ennemi. M. Hastings était presque dé-

pourvu d'argent et d'approvisionnements, et, pour comble de disgrâce, les troupes enfermées avec lui dans Chunar étaient en arrière de quatre mois de leur solde. Ainsi il se trouvait à la fois environné d'ennemis cruels, d'alliés déserteurs et d'amis mécontents.

Sa perplexité ne faisait que croître avec les murmures et les privations de sa troupe, quand tout-à-coup un secours inespéré vint changer la face des affaires, relever le courage abattu des Anglais, et abattre les espérances insolentes des Indiens.

Le colonel Morgan, un des officiers à qui le gouverneur avait écrit inutilement pour avoir du renfort, avait entendu rapporter des bruits vagues sur l'insurrection de Bénarès. La cessation de toute correspondance régulière avec cette ville ne tarda pas à le convaincre de la vérité de ces bruits. Il pensa avec raison que quelque événement sérieux devait avoir eu lieu. Résolu de prévenir les ordres qu'il calculait devoir être interceptés, il détacha vers Bénarès deux régiments de Cipayes, trente hommes d'artillerie européenne, deux compagnies d'un régiment anglais, avec quatre pièces de batterie de six, un obusier, plusieurs caissons, d'abondantes munitions, des équipages et du bétail. Ce détachement, si bien organisé, fut confié au commandement du major Crabb, officier plein d'ardeur et de résolution.

Cependant, avant l'arrivée de ce renfort, le régiment du major Popham, avec la troupe dont on put disposer sans trop dégarnir la forteresse de Chunar,

avait été camper dans une plaine à environ un mille à l'ouest de cette garnison, sous les ordres du major lui-même. Le camp des ennemis, où se trouvait concentrée leur force principale, était à Patîta, à environ six ou sept milles de celui des Anglais, dans la même direction. Au petit corps dont nous venons de parler, était venu se joindre le lieutenant Polhill avec six compagnies de Cipayes, tirés des gardes-du-corps du nabab vizir, qui étaient fournis à ce prince par la Compagnie, mais soldés par lui. Le lieutenant Polhill remporta un avantage sur l'ennemi, dont il mit en déroute un corps nombreux sur l'autre côté du fleuve, où il avait été posté pour protéger les communications avec le quartier général. Le résultat de cette affaire fut de jeter l'épouvante dans les rangs des Indiens, comme on en vit bientôt des preuves, et de leur enlever une grande quantité de grains, ce qui, du reste, avait été l'objet de l'attaque.

Le 3 septembre, seize jours après la révolte de Bénarès, le capitaine Blair, avec un bataillon de Cipayes et deux compagnies de grenadiers, tenta de surprendre le camp ennemi de Patîta. Mais il trouva les Indiens prêts à le recevoir en plaine, avertis sans doute de son projet par quelqu'un de ses propres agents, d'intelligence avec Cheit-Singh. Les troupes indiennes s'avancèrent en bon ordre, et firent preuve, dans leurs évolutions, d'une discipline peu ordinaire. Un engagement sérieux s'ensuivit; l'ennemi, enflé de ses succès récents, combattit, quoiqu'en désordre, avec un acharnement qui rendit pendant quelque

temps l'issue douteuse. Déjà les Cipayes avaient commencé à plier, quand, par une manœuvre habile, les grenadiers s'emparant des canons de l'ennemi et les tournant aussitôt contre lui, la déroute devint générale, et le capitaine Blair resta maître du champ de bataille, emmenant comme trophées quatre pièces d'artillerie et quatre caissons. Un des canons fut encloué, l'affût étant trop endommagé pour qu'on pût le faire voyager. Les trois autres, avec un des caissons chargé de munitions, furent mis en sûreté. On fit sauter les trois caissons restants. On trouva, dans un village à peu de distance du lieu de l'action, quinze mille boulets, ressource précieuse dans la situation précaire où se trouvait alors le gouvernement. Mais ce qui la rendait plus précieuse encore, c'était moins son utilité que le découragement que la prise de leurs armes et de leurs munitions jeta parmi les troupes rebelles. Ce découragement fut le prélude de leurs défaites subséquentes.

Cette victoire signalée, car elle devint telle par ses conséquences, fut achetée chèrement. Il y eut quarante-huit hommes tués et quatre-vingt-cinq blessés : c'était un quart des forces du gouvernement. Mais ce sacrifice fut amplement compensé par les avantages qui résultèrent de l'action elle-même. La constance et l'infériorité de forces avec laquelle la victoire avait été disputée par les troupes anglaises donnèrent aux Indiens une idée exagérée de la supériorité de ces troupes, et au parti vainqueur une confiance qui croissait en raison du découragement

du parti vaincu. En outre, les chefs indigènes soumis à l'autorité de la Compagnie, et qui avaient manifesté des dispositions à la révolte, furent tout-à-coup intimidés et retenus dans les bornes de leur devoir.

La conduite que tint Cheit-Singh au moment où il apprit la défaite de ses troupes à Patîta fut une nouvelle preuve de la bassesse et de la férocité de son naturel, en même temps qu'elle justifia les soupçons conçus par M. Hastings sur ses projets de trahison.

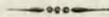
Quatorze hommes qui avaient survécu à la destruction du détachement du capitaine Mayaffre, étaient restés prisonniers entre les mains des Indiens, qui les avaient conduits à Luttfîpour, lieu de retraite du zémindar. Le hasard voulut qu'ils arrivassent le jour même où ce dernier reçut la nouvelle de la défaite de Patîta. Cheit-Singh, transporté de rage en voyant s'évanouir si vite ses espérances, donna sur-le-champ l'ordre d'exécuter ces malheureux prisonniers. Ils furent massacrés sur place, sans pitié, et sous les yeux du rajah. Un seul d'entre eux réussit à se traîner, tout mutilé, dans un bois voisin, où il vécut quelques jours de fruits sauvages, après quoi il revint au fort, et obtint sa grace du terrible Cheit-Singh.

---



## CHAPITRE XIV.

Suite de la Révolte de Bénarès.



CE fut six jours après le combat de Patîta que le détachement envoyé par le colonel Morgan, sous le commandement du major Crabb, arriva de l'autre côté de la rivière, et délivra M. Hastings des trances dans lesquelles il était encore malgré l'issue heureuse de cette affaire. Il sentait bien qu'une seule défaite pouvait ruiner la domination de la Compagnie dans l'Orient. Mais dès l'apparition du renfort, il reprit confiance dans sa position, et les rebelles, démoralisés, ne marchèrent plus que de défaites en défaites.

Le 13 septembre, le major Roberts arriva de Lucknow avec son régiment, apportant un lack de roupies. Quelques jours après, un nouveau subside de cinquante mille roupies fut reçu du chef indien

d'Allahabad. On distribua cet argent aux troupes, et l'on solda en partie leur arriéré, autant que la prudence le permettait dans l'incertitude qui restait encore sur des secours ultérieurs. Les troupes reprirent confiance et courage, ce qui permit au major Popham de se préparer à ressaisir actiyement l'offensive. On doit rendre justice à la conduite des Cipayes dans cette circonstance. Malgré les nombreuses et pénibles privations qu'ils avaient eues à souffrir, on ne vit pas se manifester parmi eux la plus légère trace d'insubordination. Leur mécontentement se manifesta tout au plus par des murmures, et encore ces murmures cessèrent-ils à l'instant où ils virent leur situation en partie allégée.

Le 15 septembre, le lieutenant Polhill passa la rivière, et fit sa jonction avec le major Popham. Cet officier se vit alors à la tête d'une force respectable, en état de tenir tête à l'ennemi. Il avait sous son commandement un effectif de huit mille hommes admirablement disciplinés, et brûlant de se battre. Cheit-Singh, de son côté, comptait au-delà de vingt-deux mille hommes de troupes régulières, outre vingt mille paysans et vagabonds qui avaient pris les armes pour lui, dans l'espoir du pillage. Son armée, montant ainsi à quarante mille hommes, n'était toutefois qu'un ramassis sans ordre et sans discipline; et de plus, la peur d'une défaite abattait les esprits de cette troupe.

La meilleure partie de ces forces était à Patîta, mais le plus grand nombre était avec le rajah à Lut-

tifpour. Outre cette armée, Cheit-Singh avait en sa possession plusieurs places fortes, dont deux, Bidzî-Gour et Luttifpour, passaient pour imprenables.

Mais la ressource principale du rajah, celle sur laquelle il comptait comme sur un talisman pour être invincible, c'était sa richesse. On disait qu'il avait hérité de son père de plus de douze cent mille livres sterling (trente millions de francs), et qu'il avait su augmenter cette fortune au point qu'il possédait, selon toute apparence, près de deux millions sterling (cinquante millions de francs).

Cependant, depuis la défaite de ses troupes à Patîta, Cheit-Singh était moins hautain dans ses prétentions, et moins échauffé par l'espoir du succès. Une expérience imprévue lui avait appris que la ruse la mieux ourdie est souvent déjouée par les événements. Dans l'espèce de perplexité où le plaçait sa position douteuse, il écrivit à M. Hastings, toujours dans son style d'humilité équivoque, cherchant à se disculper des suites fatales de l'insurrection, dont il prétendait avoir souffert plus que tout autre, et protestant, tout à la fois, avec énergie, de son innocence et de ses bonnes intentions. Dans d'autres lettres, dictées par lui, il faisait un pompeux étalage de ses immenses richesses, de son influence politique étendue, du nombre et du courage de ses troupes, de la fidélité de ses sujets, et de leur dévouement à sa cause. M. Hastings ne répondit à aucune de ces lettres, connaissant alors trop bien son homme pour compter sur sa foi ni sur ses assurances. Il résolut de mettre à profit, sans

perdre un instant, ses avantages, pour réduire à sa soumission première le prince astucieux et rebelle.

Suivant le conseil d'un Indien intelligent, qui avait accompagné le capitaine Blair aux deux affaires de Ramnagour et de Patîta, et lui avait rendu des services signalés dans ces deux occasions, tant par ses avis que par sa connaissance des lieux, il fut résolu qu'on attaquerait en même temps Patîta et Luttifpour avec des forces assez considérables pour être sûr de s'en rendre maître. L'Indien indiqua un passage derrière la seconde de ces forteresses. Il assurait être parfaitement familier avec la localité, et insista pour que l'on s'emparât préalablement de ce passage, opération dont il démontrait la nécessité pour pouvoir attaquer Luttifpour avec certitude de succès. Il fallait, disait-il, s'emparer simultanément du passage et de la forteresse; c'était le moyen de surprendre l'ennemi en divisant ses forces, et d'ailleurs, comme le passage commandait toutes les routes environnantes, il était essentiel de l'occuper si on voulait pouvoir rester maître de Patîta après l'avoir conquis.

Le major Popham, appréciant avec sagacité toute la justesse de ce plan, vit tout de suite qu'il importait de le mettre, sans plus tarder, à exécution. Il fixa le 15 septembre au soir, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps de revenir de son abatement, ni à ses propres troupes celui de revenir de l'exaltation de leurs derniers succès.

Cet officier partagea sa petite armée en deux corps égaux en nombre, dont il confia l'un au major Crabb

avec ordre d'attaquer le passage, tandis que lui-même, avec l'autre, marcherait contre Patitâ. Comme le point d'attaque du major Crabb était le plus éloigné, il se mit en marche à onze heures du soir. Le major Popham ne partit qu'à trois heures du matin.

Quand ce dernier arriva à Patîta, il trouva que la place était beaucoup mieux fortifiée qu'il ne s'y attendait. Il essaya de pratiquer une brèche en faisant jouer deux pièces de siège, mais ce fut inutilement. Craignant alors qu'un plus long retard ne compromît le succès de l'attaque du major Crabb, en donnant à l'ennemi le temps de se porter en force dans le passage, il se décida à donner l'assaut général. Ce fut le 20 septembre qu'eut lieu ce fait d'armes : la place fut emportée après une courte résistance ; le siège avait duré six jours. Du côté des assiégeants il y eut onze tués et dix blessés. Les assiégés éprouvèrent une perte beaucoup plus grande. En somme, le carnage fut peu considérable de part et d'autre.

Le major Crabb ne fut pas moins heureux dans ses opérations. Il arriva sans être inquiété jusqu'à un petit village voisin du passage, qu'il trouva occupé par un corps assez nombreux muni de trois pièces d'artillerie assez bien servies. En général, il faut dire en passant, qu'il en était de même partout où les Indiens employaient du canon. Les trois pièces étaient pointées directement sur le sentier qui servait d'accès unique au passage en question. Le major avança rapidement, faisant un feu nourri auquel l'ennemi riposta bravement et sans s'émouvoir. La position fut

disputée intrépidement, et les Indiens ne l'abandonnèrent qu'après avoir essuyé une perte assez forte pour les mettre hors d'état de continuer leur défense avec apparence de succès. Alors ils s'enfuirent par le passage jusqu'à Luttifpour, après avoir tué douze Anglais et en avoir blessé vingt-deux, preuve de la résistance courageuse qu'ils avaient opposée à leurs adversaires. Les vainqueurs poursuivirent les vaincus pied à pied, et parvinrent sans plus de résistance à la tête du passage, où ils campèrent le reste du jour, ayant réussi au-delà de toute espérance, dans une expédition qui offrait beaucoup de difficultés et de dangers.

À la nouvelle de ces échecs subits et inattendus, le rajah épouvanté ne songea plus qu'à pourvoir à sa sûreté personnelle. La frayeur des fuyards exagérait le nombre des troupes du gouvernement. Peut-être aussi la honte d'une défaite signalée les portait-elle à grossir la puissance de l'ennemi. Quoi qu'il en soit, Cheit-Singh commença, pour la première fois, à craindre qu'en dépit de ses immenses trésors, de la bravoure de ses troupes, de la fidélité de ses sujets, il ne fût sur le point de devenir le vassal de la Compagnie, dont il avait si malheureusement essayé d'ébranler le pouvoir, et de se voir condamné à une forte rançon ou à une étroite prison, pour prix de sa rébellion et de son inconcevable entêtement. Ce prince, calculant la probabilité des attaques de son ennemi d'après les antécédents de même nature, avait disposé toutes ses forces en front, et ses me-

sures étaient bien prises. Il était loin de se douter qu'on viendrait l'attaquer par derrière, s'imaginant que nul ne connaissait le passage qui se trouvait dans cette direction. D'ailleurs il se flattait que toutes les forces de ses ennemis seraient employées d'abord à reprendre la capitale soulevée contre eux, et que l'attaque contre la forteresse qui lui servait de refuge, serait différée jusqu'à ce qu'on eût eu le temps de rassembler des moyens suffisants pour en assurer la conquête.

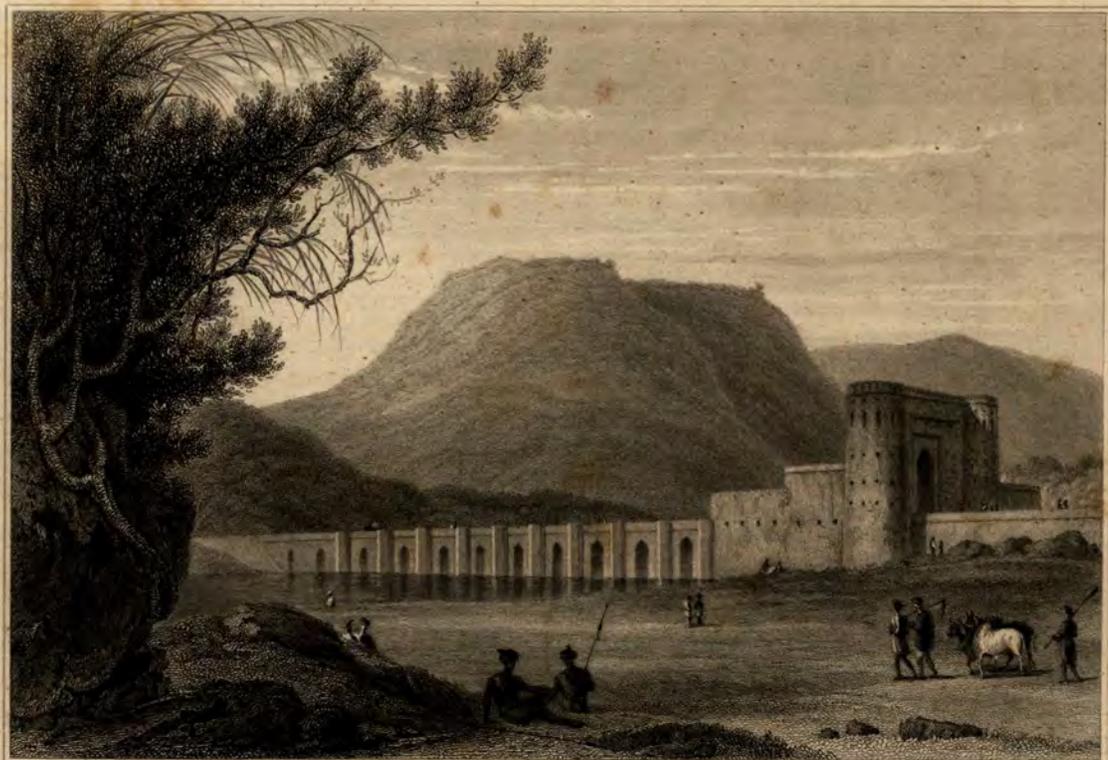
La nouvelle de l'occupation du passage situé derrière Luttifpour, et qui était par le fait la clef de toute la province, vint frapper le rajah comme un coup de foudre, et faire évanouir ses rêves d'ambition. Voyant que toutes ses espérances étaient perdues, et réfléchissant avec amertume sur la position réellement critique où les événements l'avaient amené, il résolut de fuir à l'instant, persuadé qu'il ne lui restait pas d'autre moyen de mettre sa personne en sûreté. Il se détermina à se diriger incontinent sur Bidzi-Gour. C'était sa dernière retraite; il l'avait choisie tant à cause de sa forte position que parce qu'elle recélait tous ses trésors. Mais comme toutes les routes directes qui y conduisaient, aboutissaient au passage actuellement occupé par les Anglais, il fut obligé de faire un long circuit. Quittant donc Luttifpour dans l'après-dînée, de bonne heure, accompagné d'un petit nombre de serviteurs, il prit un grand détour, à l'insu de ses ennemis, par les hauteurs, et rejoignit la route à plusieurs milles au-delà du passage. De là il se hâta d'aller

s'enfermer dans le fort où reposaient ses trésors et ses dernières espérances de salut.

La forteresse de Bidzi-Gour est située sur une colline élevée, à environ soixante milles au sud-ouest de Bénarès. On y arrive de cette dernière ville en traversant une vaste plaine. Une rivière large, rapide, coule au pied de la colline; elle porte un pont massif en pierres composé de onze arches. Ces arches sont hautes et étroites, et se terminent en ogive comme les arcades gothiques. Entre chacune, est un arc-boutant de quatre pieds de saillie environ, dont la face aiguë et angulaire brise le courant, dans la saison de la crue et des tempêtes. Ce pont est un ouvrage de maçonnerie remarquable par sa beauté. L'entrée est protégée par un guichet massif et élevé, flanqué de chaque côté d'un bastion circulaire. Son mur épais est percé de manière à former communication avec chacun des bastions, qui peuvent contenir tous deux un petit corps de troupes. Deux murs partent du guichet, et s'étendent à une grande distance des deux côtés de la route. Ce point a toujours été bien gardé, pendant tout le temps que la forteresse a été au pouvoir de Cheit-Singh.

Cette place était depuis long-temps réputée imprenable par les princes indigènes, qui ne savaient pas encore tout ce dont sont capables l'habileté et la persévérance anglaises. C'est ce dont ils furent bientôt convaincus, quand ils la virent tomber devant la discipline et la bravoure des troupes cipayes.

Le fort, en lui-même, est peu de chose, à cause



Drawn by W. Daniell. R.S.

Engraved by M. J. Sturtling.



de son peu d'étendue; mais il est singulièrement facile à défendre. Il est construit sur le sommet d'une hauteur, et c'est à peine s'il s'aperçoit du pont, étant en partie masqué par la forme irrégulière du rocher élevé à pic qui lui sert de base. Il n'est accessible que par un seul sentier si étroit, qu'il ne peut donner passage qu'à deux personnes de front, et si escarpé, qu'un fort petit nombre de soldats peut le défendre contre un corps d'armée.

Cependant, en dépit des avantages naturels de cette position, le rajah fut finalement obligé de l'évacuer, emportant avec lui une partie de ses trésors. Telle fut la terreur que lui inspirèrent les actes de courage des soldats anglais et leurs résultats brillants, qu'il ne se crut plus en sûreté dans une place qui eût pu défier toutes les attaques de la science militaire, pour peu qu'elle eût été défendue avec un courage même ordinaire. Elle était abondamment pourvue d'eau, et comme il ne fallait pas beaucoup de troupes pour former la garnison, il avait été facile de former un approvisionnement de précaution, de sorte que les moyens de résistance étaient presque illimités.

A peine Cheit-Singh se fut-il réfugié à Bidzi-Gour, qu'il fut instruit de la tiédeur des princes indigènes à son égard, et des mauvaises dispositions de ses troupes, dégoûtées de servir un chef dont la fortune semblait désespérée. La panique avait été si grande parmi ses sauvages milices, après la prise inattendue de Patîta et l'occupation du passage de Luttifpour, que toutes, jusqu'au dernier homme, prirent la fuite et retour-

nèrent dans leurs foyers. Dans cette débâcle générale, Suttisgour, fort situé à quelques milles de Luttifpour, et le palais de Ramnagour furent abandonnés le soir même, et en quelques heures le pays révolté reprit son aspect paisible et soumis, comme si jamais la guerre n'eût passé par là.

Le lendemain matin, le major Crabb, après avoir laissé une garde au passage derrière Luttifpour, marcha contre cette place, déterminé à la forcer de se rendre; mais, à son grand désappointement, il la trouva évacuée. Il ne s'attendait pas à une telle preuve de désespoir de la part du zémindar, qu'il croyait au moins disposé à faire mine de résistance avant d'en venir à cette extrémité. Ce fut ainsi que le major Crabb prit possession de Luttifpour, sans tirer un coup de fusil, ce qu'il avait été loin de prévoir.

Après avoir acquis la certitude de l'heureuse issue de ces deux expéditions, M. Hastings se rendit sans retard à Bénarès, qu'il trouva aussi tranquille que si jamais la révolte n'y eût levé la tête. Il fit sur-le-champ publier une proclamation d'amnistie, qui promettait l'oubli et le pardon du passé, et n'exceptait que le rajah et son frère, dont la rébellion et les actes de cruauté gratuite les rendaient indignes de la clémence que le gouverneur non seulement désirait, mais s'empressait de déployer à l'égard de leurs sujets égarés. Il excepta également de l'amnistie une ville où deux soldats du major Crabb avaient été inhumainement massacrés par la troupe et la population. Son châtement fut exemplaire : on la rasa.

A son retour de Bénarès , M. Hastings pourvut immédiatement à la succession du zémindar, ouverte par suite de sa révolte et de son abdication volontaire, ayant ainsi encouru doublement la perte de son titre. Guidé par un sentiment de justice qui ne fut pas apprécié à sa juste valeur , il investit de la zémindari vacante un cousin au premier degré de Cheit-Singh, petit-fils de Bulwunt-Singh, par sa fille. Cet arrangement se fit à la satisfaction générale de la famille, et procura à la Compagnie un vassal dévoué et un allié utile. M. Hastings crut prudent d'établir à Bénarès une magistrature distincte et indépendante. Comme cette ville était la résidence fixe et le lieu de pèlerinage d'un grand nombre d'individus attirés par des motifs de religion de toutes les parties de l'Indostan et du Decan, et comme cette qualité de capitale sainte du pays lui donnait droit à une protection spéciale de la part du gouvernement , M. Hastings jugea à propos d'y créer une nouvelle police et des cours de justice, le tout fort bien réglé et faisant honneur à ses talents législatifs.

Après la prise de Patîta et de Luttifpour, le major Popham, sans perdre un instant, suivit jusqu'à Bidzi-Gour les traces du rajah fugitif; car celui-ci avait abandonné tout espoir de vivre en sûreté dans le voisinage d'un ennemi actif, et ardent à se saisir à la fois de sa personne et de ses richesses, si nécessaires pour venir au secours du trésor épuisé de la Compagnie. Cheit-Singh, peu confiant dans l'issue de ses expéditions militaires, et déterminé à ne plus rien remettre

au hasard, quitta sa forteresse qui passait pour imprenable, quoiqu'il se fût maintes fois vanté qu'il saurait la défendre contre tous les moyens d'attaque. Ainsi le major Popham la trouva également évacuée, en arrivant. Il y restait à peine quelques soldats affamés, qui firent fort peu de résistance et qui, sans les ressources naturelles et artificielles de la place, n'eussent jamais osé tenir pendant une heure devant le courage discipliné des Cipayes.

Malgré la précipitation avec laquelle l'ex-zémidar prit la fuite, il n'oublia pas d'emporter avec lui la meilleure partie de son trésor. Tous ses éléphants reçurent autant de charge qu'ils pouvaient en porter; et comme cette charge consistait principalement en or et en pierreries, il est impossible d'estimer la valeur qu'elle représentait. Le rajah paraissait bien plus occupé de mettre en sûreté ses richesses que les personnes de sa famille. Aussi, sa femme, sa mère, et toutes les femmes de son sang furent laissées derrière à la merci de l'ennemi qui, heureusement pour elles, les traita avec plus de générosité que ne l'avait fait leur protecteur naturel, dont la lâcheté était cause qu'elles devenaient prisonnières.

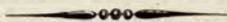
Lorsque le major Popham prit possession du fort, si précipitamment abandonné par les rebelles, il comptait assurément conquérir au gouvernement des ressources pécuniaires qui devaient arriver fort à propos, pour le tirer des embarras dans lesquels il se trouvait depuis long-temps. Ce fut donc pour lui un mécompte et une mortification inattendus que de

voir que tout avait été enlevé, à l'exception d'une somme d'argent et de certaines propriétés mobilières, dont la valeur totale pouvait monter à environ trois mille livres (soixante-quinze mille francs). Encore ces valeurs n'étaient-elles restées que par suite des difficultés de transport qu'elles avaient présentées.

Cheit-Singh, en quittant Bidzi-Gour, prit le chemin de Panna, capitale du pays de Bundelconde, pillant et frappant des contributions tout le long de sa route, partout où il pouvait le faire avec impunité. Il était secrètement encouragé par le rajah de ce pays, quoique celui-ci eût fait à M. Hastings les plus belles protestations de fidélité, et lui eût promis qu'il n'accorderait d'aucune manière sa protection au rebelle.

La forteresse de Bidzi-Gour se rendit aux Anglais par capitulation, le 10 novembre, trois mois après la mémorable révolte de Bénarès. Ainsi le major Popham recueillit l'honneur d'avoir réduit, dans l'espace de quelques semaines, deux des plus fortes places de l'Indostan, regardées même comme imprenables dans le pays, et cela sans avoir perdu au-delà d'une vingtaine de soldats.

Dès que le gouverneur général eut mis ordre à la succession de la zémindarie de Bénarès, et qu'il y eut établi une magistrature de police, il retourna à Calcutta.





## CHAPITRE XV.

Chunar. — Arbre Banyan. — Tombeaux mahométans.



De Bénarès nous nous dirigeâmes vers Chunar, place forte où se réfugia M. Hastings après l'insurrection de Bénarès, en 1781. Elle est bâtie sur un énorme bloc de roc vif, plus haut que l'église de Saint-Paul de Londres. Ce roc s'élève à pic du niveau de la plaine et se projette jusque dans la rivière, dont les batteries commandent la navigation. A cette époque, aucun bâtiment ne pouvait passer sous le fort sans subir une visite minutieuse. Depuis quelques années je crois que cette inquisition a cessé.

La perspective, du haut de cette colline fortifiée, est très-étendue et embrasse une des contrées peut-être les mieux cultivées de l'Inde. La ville n'offre rien de saillant à l'œil du voyageur. Elle ne consiste qu'en divers amas de huttes indiennes, et de *bungalós* européens construits sans aucun égard pour la régula-

rité ni l'élégance. Il y a en dehors de la forteresse un cantonnement pour des Cipayes, entouré de plusieurs enceintes de murs garnis de tours et concentriques, de sorte que, durant la guerre contre Cheit - Singh, cette position fut considérée comme très - forte. Ces murs solides présentent un singulier contraste avec les cabanes de boue et les *bungalós* fragiles et couverts de chaume qui composent la ville moderne. Du reste, c'est un endroit extrêmement malsain pendant certains mois de l'année : aussi a-t-il été le tombeau d'un grand nombre d'Européens. Le roc réfléchit les rayons du soleil avec une intensité presque insupportable ; ce qui n'a pas empêché qu'on ait choisi ce redoutable asile pour les militaires invalides ; pour quelle raison, je n'en sais rien, à moins que ce ne soit pour se débarrasser plus vite d'eux, et des charges de leurs pensions.

Avant notre départ de Chunar, nos *dandis* (batteliers), qui avaient allumé du feu sur la rive, faisaient cuire leur riz et leur *curry*, quand un petit serpent s'étant approché de l'endroit où ils étaient assis, l'un d'eux se leva et l'assomma avec un morceau de bambou. Il avait environ vingt-cinq pouces de long, était entièrement blanc, excepté sur le haut de la tête, qui était d'un beau noir luisant.

Cette espèce particulière de serpents est appelée Outa par les Indiens. Elle est très-peu nombreuse, et ses mœurs ont quelque chose de singulier. Les individus de cette espèce vont toujours par couples, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que si l'un des deux

vient à être tué par l'homme ou par un animal, le survivant suit le meurtrier jusqu'à ce qu'il succombe à son tour, ou qu'il ait pu se venger en mordant l'auteur de son veuvage. La femelle dont le mâle avait été tué par notre batelier se glissa le long du fleuve, après que nous eûmes démarré, suivit la direction de notre bateau, et quand nous débarquâmes à Cawnpour, nous la trouvâmes sur le rivage, prête à faire justice du destructeur de son bonheur conjugal. Mais on assomma la bête avant qu'elle eût le temps d'exécuter son projet de vengeance.

De Chunar à Cawnpour nous fûmes favorisés d'une bonne brise; néanmoins nous n'arrivâmes dans ce dernier endroit qu'après plusieurs accidents, accompagnement obligé d'un voyage dans un *budgerô* sur le Gange. Les *dandis* semblent rechercher les accidents, comme le seul moyen pour eux d'avancer : aussi les regardent-ils comme des choses toutes simples. Plusieurs grands bateaux marchaient de conserve avec nous, et nous eûmes la satisfaction égoïste de remarquer que nous n'étions pas les seuls assaillis de tribulations, et que nos compagnons de route en avaient leur bonne part.

Nous vîmes en passant un bel arbre *banyan*, à peu de distance de Mizapour. Sous cet arbre on avait placé, dans l'origine, comme hommage à la sainteté du lieu, une statue d'une sculpture remarquable. A la longue, l'arbre avait courbé et entrelacé autour de cette figure ses bras nerveux, il l'avait enlevée de son piédestal et l'avait emportée à la hauteur de sa propre crois-





Drawn by W. Daniell, R. S.

Engraved by R. Smith.

sance, l'entourant comme d'un réseau de branchages arrondis, et offrant ainsi une des curiosités naturelles les plus pittoresques qu'on pût voir.

L'arbre était un des plus beaux sujets de son espèce. Il croissait à quelques milles au-delà du bord du fleuve. Il avait deux rejetons de circonférence à peu près égale, réunis par la racine, et desquels partaient, pour s'étendre à droite et à gauche, deux longs bras d'où pendaient de nombreux filets. Ces deux bras, à leur tour, avaient donné naissance à des branches horizontales qui s'étendaient dans toutes les directions, et couvraient d'un feuillage épais et verdoyant un vaste espace de terrain. Cet arbre offrait journellement un abri aux hommes, aux animaux, aux pèlerins, aux voyageurs, quelquefois rassemblés en grand nombre sous son couvert. Il paraissait dans toute la force de son âge, aucune de ses parties n'annonçant la décadence.

Comme l'arbre appelé *banyan* a toujours été pour les voyageurs un objet de curiosité, je crois pouvoir, sans solliciter l'indulgence du lecteur, en donner ici la description.

Les branches sortent du tronc horizontalement, et s'étendent à une telle longueur, que, dans l'ordre ordinaire de la nature, leur poids devrait les courber jusqu'à terre. Mais c'est à quoi la nature a obvié en leur ménageant des supports. De petits jets fibreux poussent sur ces branches, et tombant perpendiculairement, prennent racine dans le sol, et deviennent autant d'appuis pour la branche-mère à laquelle ils

appartiennent. Cette reproduction spontanée se multiplie à l'infini, et à la longue on voit un seul arbre devenir comme le centre d'une petite forêt. Les rejets perpendiculaires grossissent sans pousser de jets à leur tour ; leur circonférence varie de quelques pouces à huit ou dix pieds. Tant qu'ils ne sont pas assez longs pour toucher le sol, ils restent très-flexibles, et on les voit se balancer aux branches comme autant de courtes et fortes lanières.

Les feuilles du *banyan* sont de forme elliptique, lisses, cassantes et lustrées. Elles ont à peu près la dimension d'une feuille de laitue, et sont alternes des deux côtés de la branche. Le fruit, adhérent aux plus jeunes pousses, n'a pas de pédoncule ; il est de la grosseur d'une noisette, et d'un rouge brillant et foncé. Son goût est insipide : les singes, les perroquets et d'autres oiseaux le mangent. Mais il est rarement employé comme aliment par les Indiens ou par les Européens. Les graines, dit-on, traversent sans s'altérer les intestins des oiseaux, et acquièrent par là une qualité germinative plus développée. Elles sont, par ce moyen, portées dans des lieux éloignés, et souvent sur le toit des maisons où elles prennent racine. Aussi cet arbre est extrêmement répandu dans tout le pays. Il est en grande vénération parmi les Indous, ce qui l'a fait confondre avec le *ficus religiosa* (figuier saint), arbre fort différent dans son port et dans ses attributs.

Les alentours de Cawnpour sont extrêmement pittoresques. Ils présentent une immense variété de

constructions; celles qui se voient du côté de Currah peuvent être appelées la cité des tombeaux. C'était jadis le lieu de résidence du gouverneur mogol du district. Les tombeaux sont véritablement magnifiques; ils forment un ensemble d'architecture sépulcrale dont nos cimetières d'Europe ne peuvent donner aucune idée approximative.

On voit ordinairement les Mahométans dont les ancêtres reposent au milieu de ces monuments somptueux, se promener, au coucher du soleil, parmi les tombes, dans un silence solennel et méditatif. Je ne pus moi-même me refuser le triste plaisir d'errer un instant dans cette ville funèbre. Le soleil venait de descendre sous l'horizon, et l'obscurité enveloppait rapidement <sup>1</sup> dans ses voiles les créations de la nature et de l'homme. La chauve-souris, sortie de son trou, voltigeait parmi les tombeaux, battant l'air tranquille de ses lourdes ailes, et seule elle interrompait, en sillonnant les ténèbres, le silence religieux qui régnait dans ces lieux. La fraîcheur du soir était délicieuse après l'extrême chaleur de la journée, et le calme profond qui m'entourait donnait à mes réflexions une direction nouvelle pour moi, et à laquelle je me livrais avec un charme secret. Les Musulmans avaient quitté le cimetière avec les derniers rayons du jour, de sorte que j'étais resté seul dans l'obscurité de la nuit. Le cri aigu du chakal, semblable

<sup>1</sup> Dans les latitudes chaudes, il n'y a presque pas de crépuscule. La nuit suit presque immédiatement le coucher du soleil.

à un rire bruyant, interrompait de temps en temps le silence, pour le rendre plus solennel par un contraste subit. Il me sembla comme au poète, « que la terre « même que je foulais avait jadis vécu. » Je restai long-temps dans ce recueillement, dont l'influence sur mon esprit ne fut pas sans utilité.

La station militaire anglaise à Cawnpour s'étend à plusieurs milles sur les bords du Gange. Non loin de là sont les ruines d'une petite pagode sur l'emplacement d'une ancienne cité, appelée Kanouge, maintenant anéantie, mais qui fut jadis très-populeuse et très-étendue, puisqu'elle passe pour avoir contenu trente mille boutiques pour la vente du bétel seulement, et pour avoir eu une enceinte de murs de cent milles (trente-trois lieues) de circonférence. Ninive, Babylone et l'ancienne Tyr étaient des villes insignifiantes en comparaison de cette cité colossale et de sa fourmilière d'habitants. Rome et Carthage elles-mêmes, à l'époque de leur puissance et de leur gloire, n'auraient été auprès d'elle que de simples faubourgs.

Que l'histoire de son immensité et de sa population soit un fait réel ou une fiction, il n'en est pas moins vrai que Kanouge fut une grande ville, et que ses murs et ses boulevards offraient un développement extraordinaire. Plusieurs écrivains prétendent retrouver en elle la célèbre Palibothra de l'antiquité; c'est au moins une conjecture qui ne manque pas de probabilité. Toutefois, au milieu du conflit des opinions diverses, toute tentative pour déterminer d'une

manière fixe l'emplacement de cette capitale célèbre, est maintenant dépourvue de chances de résultats. C'est un de ces problèmes d'histoire insolubles autour desquels le temps ne fait qu'accumuler les doutes et les difficultés.

A peine arrivés à Cawnpour, nous fûmes témoins d'un de ces actes de barbare superstition si particuliers aux Indous, et qui prouvent combien est grande quelquefois l'insensibilité de cette nation d'ailleurs paisible et douce.

Nous vîmes un groupe d'individus marchant lentement vers la rivière, chargés d'un pesant fardeau; c'était une créature humaine, en apparence arrivée au dernier terme de son existence. Cependant il était aisé de voir qu'il fallait encore un certain intervalle de temps pour que la vie s'éteignît chez elle, suivant l'ordre ordinaire de la nature.

Comme notre bateau naviguait fort près de la rive, je pus voir le malheureux (car c'était un homme) remuer de temps en temps ses membres, et je pus même l'entendre parler. Il était étendu sur un carré de natte grossière fixé sur quatre bambous, d'une longueur et d'une largeur à peine au-delà de celles de son corps. On le déposa tout au bord de l'eau, afin qu'il pût terminer ses jours dans le voisinage du fleuve sacré. Il était accompagné, ainsi que nous l'apprîmes après, de son parent le plus proche, qui examina du plus grand sang-froid tous les préparatifs de la cérémonie, et y joua, quand tout fut disposé, son rôle avec tout le zèle possible.

L'espèce de litière sur laquelle était l'homme mourant fut placée tellement au bord du fleuve, que le flot venait baigner le corps du malheureux, et que la moindre impulsion devait suffire pour le lancer au milieu du courant. Alors on emplit sa bouche et ses narines de la boue sacrée du Gange. Ce dernier acte d'humanité pieuse était un rite religieux destiné à procurer à l'âme du martyr un passeport pour le séjour des joies éternelles, et le privilège envié de quitter sa prison charnelle sur les bords d'un fleuve saint que les pieux Indous regardent comme révérend des dieux eux-mêmes.

Le moribond, fanatisé par une aveugle dévotion, se soumit, sans la moindre résistance, sans le plus léger signe d'impatience, à la cérémonie dégoûtante de la suffocation par la boue. Peut-être sa faiblesse physique entraînait-elle pour beaucoup plus dans cette résignation qu'une indifférence stoïque. Dans tous les cas, les frémissements de son corps annonçaient de temps en temps qu'il était encore en vie.

Quand la cérémonie funèbre fut achevée, le malheureux fut abandonné à la merci des eaux et des chakals, qui attaquent souvent ces victimes avant leurs derniers soupirs. C'est ce qui arriva, dans cette occasion, sous nos yeux mêmes. A peine le moribond eut-il été délaissé par les parents, que nous vîmes plusieurs chiens pariah s'en approcher. L'un de ces animaux saisit un de ses pieds, un autre une main, et chacun se mit à tirer de son côté, jusqu'à ce que nous les eûmes écartés de leur proie en les intimidant.

Nous ne doutâmes pas qu'ils ne revinssent à la charge, dès que personne ne serait plus à portée de les troubler dans leur horrible festin.

Dans ces occasions, aussitôt que les amis sont certains que l'objet de leur sollicitude superstitieuse a cessé de vivre, et souvent même avant qu'il ait exhalé le dernier soupir, ils lancent la frêle litière qui le contient au milieu des eaux sacrées, et cela avec tous les signes de la piété résignée. C'est ainsi qu'il arrive souvent qu'on voit flotter dans un même jour plusieurs cadavres emportés par le courant du Gange, tandis que des oiseaux de proie, perchés sur ces tristes restes, assouvissent à leurs dépens leur appétit vorace. J'avoue qu'un tel spectacle renouvelé chaque jour sous mes yeux, tandis que notre *budgeró* descendait le fleuve, choqua vivement ma vue et mes sens.

Dans toutes les saisons de l'année on rencontre sur le Gange ces cadavres humains à tous les degrés de putréfaction, exhalant dans l'air des miasmes pestilentiels. Leur aspect n'inspire aux Indiens qu'une indifférence philosophique aux yeux de quelques personnes, mais que pour mon compte je regarde comme une preuve d'apathie tout-à-fait bestiale. C'était avec un profond sentiment de dégoût que je voyais nos bateliers enfoncer leurs rames dans ces carcasses naufragées animées du feu de la vie et de l'intelligence, pour les empêcher de toucher notre *budgeró*. Leurs traits sombres et durs n'accusaient pas la moindre expression de sympathie. Pour moi, je n'ai jamais oublié l'impression que je ressentis à la vue de ces

scènes de mort et de néant. J'y trouvais une grande leçon!

De Cawnpour nous dirigeâmes notre marche vers Fouttipour, et puis au travers du pays, vers Agra qui, du rang d'un modeste village, fut élevé par l'empereur Akbar à celui de capitale de la province, et eut l'honneur de donner le jour au premier ministre de ce prince, Abou-Fazel, l'homme le plus distingué peut-être de tout son siècle.

Pendant la vie de cet empereur, Agra, qui lui doit son importance et sa magnificence actuelles, fut le siège du gouvernement mahométan. Cette ville est en outre célèbre pour avoir servi de prison au sanguinaire Schah-Jehan.

Ce tyran était destiné à subir la loi des compensations par l'intermédiaire de son fils, prince politique, mais sans principes, qui le condamna à une prison perpétuelle. C'était encore une punition bien douce pour les meurtres atroces à l'aide desquels il s'était frayé un chemin jusqu'au trône de son père Jehangire. Fratricide impitoyable, Schah-Jehan, ou le *souverain du monde*, ainsi que son nom le désignait, captif dans Agra, acheva son existence au sein de l'opulence et de l'ignominie. A l'exemple d'Akbar, son grand-père, il travailla toute sa vie à l'embellissement de cette capitale, qui devint ainsi tout à la fois le théâtre de sa magnificence et son tombeau. Les restes de cet homme souillé de crimes reposent sous un des plus magnifiques mausolées qui existent au monde.

Il légua ses vices à son fils. Aurenzeb fut le digne

successeur de Schah-Jehan ; il régna à son tour par un fratricide.

Auprès d'Agra est le célèbre Taje-Mah'l, superbe mausolée élevé par le père d'Aurengzeb, en l'honneur de sa sultane bien-aimée Arjemonde-Banou. Cet édifice, dit-on, coûta au-delà de huit cent mille livres sterling (deux millions de francs), somme immense, quand on considère que la valeur de l'argent est au moins cinq fois plus forte dans l'Inde qu'en Europe : or, en tenant compte de cette valeur au commencement du dix-septième siècle, époque de la construction du monument, on peut calculer que ses dépenses monteraient à trois ou quatre millions sterling de notre monnaie actuelle. La main-d'œuvre étant à très-bon marché dans l'Inde, je suis certain que mon évaluation est plutôt en-dessous qu'au-dessus de la vérité.

On dit que la construction du Taje-Mah'l dura vingt ans et quatorze jours. La dépense ne chargea pas beaucoup le trésor de l'empereur, s'il est vrai qu'il obligea ses ennemis vaincus à lui fournir tous les matériaux dont ils pouvaient disposer, et que, bien entendu, il ne paya pas. Une pareille exaction était bien dans le caractère d'un homme comme Schah-Jehan.

Au premier coup d'œil le Taje-Mah'l offre un aspect imposant. Il est construit entièrement en marbre blanc. Situé comme il l'est au milieu d'une vaste plaine, sous les rayons perpendiculaires d'un soleil éclatant, les ombres qu'il projette sont peu tranchées, ce qui nuit à son effet pittoresque, en tant que le pittoresque

exige des effets larges et des masses prononcées, ce que pour mon compte je suis peu disposé à admettre.

Je ferai remarquer ici qu'on ne saurait se faire une idée juste d'un paysage d'Orient, et des effets particuliers de l'ombre et de la lumière sous un soleil du tropique, d'après ce que l'on voit en Europe. On chercherait en vain dans l'Inde ces clairs-obscurs si heurtés, qui font le charme des gravures de nos meilleurs artistes vivants. La nature dans ce climat n'offre pas de ces oppositions fortement tracées. Elle répand sur un tableau un ton de grandeur solennelle et uniforme, à l'exception des contrées coupées de collines où l'ensemble de ses traits généraux prend un caractère tout différent <sup>1</sup>.

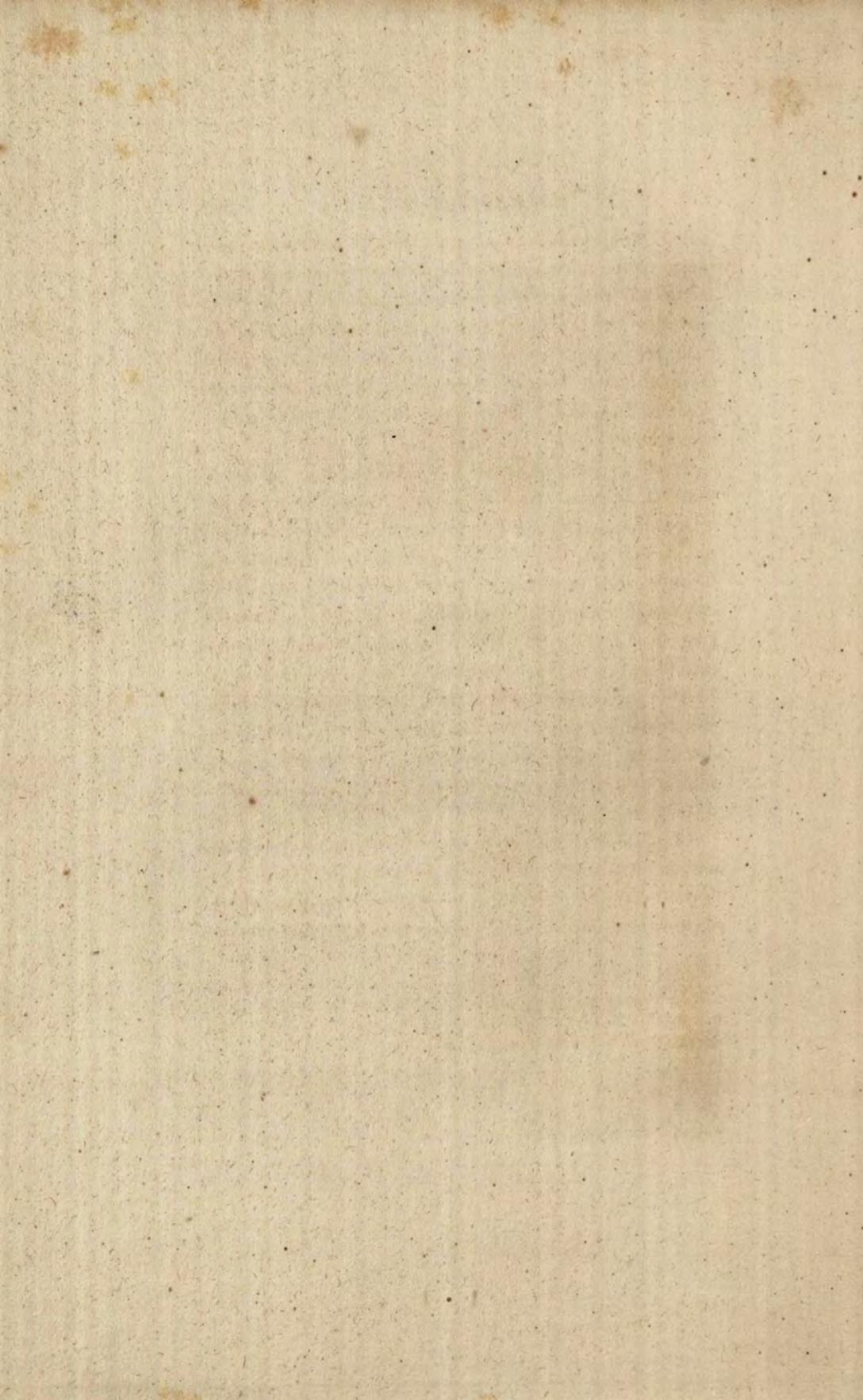
Ce mausolée si riche, qui renferme les cendres d'un tyran sanguinaire et de la reine sa femme, est situé sur les bords de la Jumna, qui coule majestueusement au pied de ses minarets. Ceux - ci sont au nombre de quatre, placés aux quatre coins de la base carrée qui soutient l'incomparable monument. Cette base a cent quatre-vingt-dix *yards* ( cinq cent vingt-deux pieds et demi ) carrés, et le dôme qui s'élève au centre a environ soixante-dix pieds de diamètre. Le mur du parvis, dans l'enceinte duquel il est situé, est haut de soixante pieds, et construit en pierre rouge

<sup>1</sup> L'artiste s'est étudié, dans les gravures qui accompagnent cet ouvrage, à reproduire la couleur locale des objets tracés par son burin, et je suis persuadé que quiconque a voyagé dans l'Inde, sera forcé de convenir qu'il a réussi dans cette tâche avec bonheur.



Drawn by W. Daniell, R. S.

Engraved by J. Long



unie. Dans ce mur on a pratiqué une entrée un peu trop étroite. C'est un guichet de marbre noir et blanc fermé par une porte à deux battants de bronze, et surmonté de plusieurs dômes d'une superbe architecture. De ce portail on passe dans les jardins, et c'est là qu'apparaît tout-à-coup dans sa grandeur sans égale le Taje-Mah'l, chef-d'œuvre de goût et d'industrie humaine.

Posée sur une énorme base de quarante pieds de haut et de neuf cents de long, la masse prodigieuse de marbre poli s'élève hardiment, et domine la rivière qui ajoute encore à sa majesté en réfléchissant ses beautés dans le cristal des eaux. En dépit des préoccupations du goût européen, on se sent confondu à l'aspect d'un ensemble aussi frappant de magnificence et d'élégance architecturales<sup>1</sup>. Toutes les parties de l'édifice qui paraissent blanches, sont de marbre amené par terre du pays de Candahar, c'est-à-dire d'une distance de près de six cents milles. Les parties rouges sont construites en pierres tirées des montagnes voisines appelées Mewat.

Le Taje-Mah'l a été plusieurs fois décrit, mais on n'en a jamais donné une représentation fidèle. Le dôme principal était surmonté, dans l'origine, d'une aiguille et d'un croissant en or. L'un et l'autre furent

<sup>1</sup> La gravure du Taje-Mah'l, qui accompagne cet ouvrage et qui est due au burin de M. Daniel, est la représentation la plus exacte de ce monument, qui existe.

enlevés par les Marattes, et remplacés par un ornement analogue, mais en métal doré plus commun, et moins susceptible de tenter la cupidité de ces barbares. Cet ornement s'élève à trente pieds au-dessus de la coupole, et fait un contraste agréable et frappant avec les quatre colonnes ou minarets qui s'élèvent aux quatre coins du parvis. Ces minarets sont de marbre blanc en totalité, et leur surface polie, réfléchissant les rayons brillants d'un soleil des tropiques, dont elle amortit en même temps l'éclat éblouissant, présente à l'œil un effet dont on ne peut bien se rendre compte que sur les lieux mêmes. Ils ont environ cent cinquante pieds de haut, et sont beaucoup plus légers de construction que la colonne appelée le *Monument*, érigée près du pont de Londres.

Les jardins qui entourent cet admirable monument sont artistement décorés de plantations de vignes et de pêchers. C'est du milieu de ces bosquets enchantés que s'élève le mausolée superbe de la sultane, femme de l'empereur, qu'il avait surnommée *Mumtâza-Zemâni*, ou la *Belle Sultane*. On y monte du côté des jardins par un escalier de marbre qui aboutit à une terrasse spacieuse. Au-delà de cette terrasse on trouve la porte du mausolée, porte basse et modeste, qui forme un contraste avec la magnificence des objets qui l'entourent, et qui semble par là avertir qu'elle donne l'entrée au séjour de la mort.

C'est sous la voûte de ce mausolée que reposent les corps de son fondateur et de l'impératrice. Tous

deux sont enfermés dans un sarcophage d'un précieux travail, autrefois de jaspe, mais aujourd'hui de marbre, attendu que les Marattes ont enlevé le premier de ces matériaux. A droite est la tombe de l'impératrice, en l'honneur de laquelle le monument a été spécialement construit; à gauche est celle de l'empereur. Toutes deux sont couvertes d'ornements et de dessins en mosaïque du travail le plus exquis. Les ombres et les teintes des fleurs qui y sont représentées en profusion, à l'aide de diverses pierres précieuses de qualité inférieure, imitent la nature avec une telle perfection que l'œil s'y trompe. Dans la composition d'une seule fleur, il est entré souvent plusieurs douzaines de morceaux de pierre de couleur. Il n'est pas d'étranger qui n'avoue que l'aspect de ce monument n'ait été au-delà de son imagination.

Si Schah-Jehan eût survécu à son emprisonnement, ou plutôt s'il n'eût pas été détrôné par le rusé Aurangzeb, son projet était, dit-on, de faire élever un monument absolument semblable au Taje-Mah'l, pour y faire déposer ses propres restes, et de réunir par un pont en marbre blanc les deux monuments. Si ce plan gigantesque eût reçu son exécution, il eût produit à la fois un chef-d'œuvre d'art et un prodige de la vanité humaine.

De grandes déprédations ont été commises à différentes époques aux dépens du Taje-Mah'l, par les Marattes et les Jauts, qui furent en possession d'Agra pendant un assez long temps. Ils enlevèrent les portes

d'airain de la ville, ainsi que l'aiguille d'or et les autres ornements précieux du mausolée. Ces vols ont été remplacés, quoique imparfaitement, par la munificence de la Compagnie des Indes qui, en 1714, avait déjà consacré à cet objet plus d'un lack de roupies (trois cent mille francs).

---



## CHAPITRE XVI.

Agra. — L'Éléphant caparaçonné. — Le Chameau.

Nous passâmes quelque temps à Agra, car il y a beaucoup de choses intéressantes à voir dans cette ville et dans ses environs. Le fort, l'un des plus beaux ouvrages de l'empereur Akbar, est grand et renferme plusieurs beaux édifices, témoignages de son goût et de sa magnificence. Il est bâti en pierre très-dure et de la couleur du jaspe. Il y avait dans ce fort, quand il se rendit à lord Lake, en 1803, un canon d'une dimension gigantesque. Sa longueur était de quatorze pieds, son diamètre de quatre, et son calibre de deux. Il lançait un boulet de fer fondu de quinze cents livres. Lord Lake essaya de le transporter par eau jusqu'à Calcutta, en le plaçant sur un radeau. Mais son poids écrasa l'appareil; il coula à fond et s'engrava dans le fleuve.

La ville d'Agra est bâtie sur le côté sud-ouest de la Jumna. Ses maisons sont hautes, et ses rues la plupart si étroites, qu'à peine deux personnes peuvent y passer de front. Il en est où un éléphant ne pourrait pénétrer. La plus grande partie de cette antique capitale est déserte et tombe en ruine.

La campagne qui l'environne est une plaine jonchée des restes d'antiquité les plus grandioses. Souvent on a dans ces lieux le triste spectacle d'animaux domestiques hébergés sous les murs de quelque ruine superbe, jadis l'orgueil des rois, sanctuaire de la religion nationale, ou berceau des héros. La Moutic-Musjid, mosquée majestueuse bâtie dans l'intérieur du fort, fut, dit-on, construite avec le marbre qui resta après qu'on eut achevé le Taje-Mah'l.

On sait que la coutume générale en Orient est de brûler les morts. Cependant cette coutume n'est pas universelle, et quoique l'inhumation soit rare, nous eûmes pourtant occasion d'assister une fois à cette cérémonie, pendant notre séjour à Agra. Les funérailles eurent lieu dans un village à quelques milles de la ville. La secte indienne qui préfère enterrer ses morts est celle des adorateurs de Siva. Comme leurs rites, en cette occasion, sont rarement mis en usage, je pense que les personnes mêmes qui ont habité l'Inde en liront la description avec intérêt.

Quand le défunt est convenablement préparé pour être enseveli, on l'assied sur une espèce de bière que quatre hommes portent sur leurs épaules. Il n'a point de linceul; le corps est entièrement nu, à l'exception

de la tête qui est couverte d'un large turban soigneusement orné de fleurs. On le saupoudre d'une couche épaisse de cendres de bois qui contraste avec la parure de la tête, et lui donne un aspect hideux.

Les parents et les amis se réunissent pour former une procession funèbre. Ils suivent la bière accompagnés de *tam-tams*, de trompettes et d'autres instruments bruyants et discords, aux sons desquels ils mêlent des cris et des gémissements capables d'éveiller quiconque dort de tout autre sommeil que celui de la mort.

La marche des porteurs imprime au cadavre un mouvement de tête effrayant. A mesure que la procession avance, les parents s'arrêtent de temps en temps pour le baiser, et recommencent ensuite leurs clameurs avec une énergie croissante. Quand on est arrivé au lieu de la sépulture, le bruit cesse pour faire place aux derniers devoirs de la piété envers le mort. La manière de disposer la tombe est de creuser un trou de cinq pieds de profondeur, et de trois de large. On pratique ensuite une espèce de chambre latérale et souterraine, en communication et d'équerre avec ce trou. C'est dans cette chambre qu'on place avec soin le mort, toujours sur son séant. On dépose à côté de lui du riz et de l'eau sacrée du Gange, que l'on regarde comme incorruptibles, de même que la viande et la cruche d'huile qu'on met sur le bûcher des veuves *sutties*. Ces aliments sont destinés à sustenter le défunt, jusqu'au jour où la mort doit perdre ses droits pour faire place à l'immortalité.

Avant de l'enterrer, on a soin de tracer sur le front du mort la marque distinctive de sa caste, afin que Siva puisse reconnaître ses fidèles dans la foule innombrable des êtres de toutes les nations, de toutes les races, de toutes les langues, qui doivent rompre les obstacles du tombeau pour paraître, au jour du jugement dernier, en sa présence et recevoir leur sentence pour l'éternité.

Dès que le corps est déposé dans sa demeure dernière, le prêtre fait une oraison dans le style hyperbolique de l'Orient. Il y retrace toute la vie du frère mort, et raconte ses belles actions, quoiqu'il s'agisse souvent d'un individu souillé de toutes sortes de crimes. L'orateur prouve, à force d'éloges, qu'il était digne des honneurs divins auxquels il est appelé, et termine en promettant, en termes fort encourageants, le même sort aux parents survivants.

Après que le prêtre a fini son oraison funèbre, toute l'assemblée entonne de concert un hymne mortuaire avec accompagnement de *tam-tams*, de trompettes criardes et de cris lamentables. Puis on remplit le trou d'entrée avec des branches de *banyan*, et la cérémonie se termine par la bénédiction prononcée sur le corps, par le brahmine officiant, qui le recommande solennellement à la garde de Siva. On achève ensuite de combler la tombe avec de la terre, et l'on se rend à un banquet préparé seulement pour un certain nombre de personnes invitées. Mais nul n'ose se mettre à table, ni toucher de ses doigts profanes aucun des mets, avant que le brahmine ait assouvi son

vorace appétit, et reçu des parents du défunt le casuel de l'enterrement.

Il arriva, tandis que nous étions à Agra, que le célèbre Scindia, l'un des plus formidables adversaires qu'ait eu à combattre la puissance anglaise dans l'Inde, passa près de cette ville avec une escorte d'au moins trente mille hommes de troupe, et deux mille éléphants. Il était petit-neveu de Mahadajie - Scindia, c'est-à-dire le petit-fils du frère cadet de ce prince, et quoique inférieur à son oncle comme homme de guerre et homme d'état, il ne s'est pas moins montré ennemi vigilant et actif.

Nous fûmes attirés au lieu de son passage par l'envie de voir un chef maratte avec sa suite, et en effet ce spectacle était superbe et valait la peine d'être vu. Les troupes étaient composées de cavaliers armés et habillés diversement. Les uns avaient des tuniques piquées d'un tissu assez fort pour être à l'épreuve du sabre, et souvent même de la lance. Quelques-uns portaient de légères cottes de mailles sans casque. D'autres n'étaient qu'à demi équipés, n'ayant qu'une cuirasse pour toute armure. D'autres enfin n'avaient que des guêtres aux jambes, et le reste du corps sans défense. En un mot, on eût dit qu'ils s'étaient partagé entre tous quelques armures complètes, et que chacun avait revêtu la pièce qui lui était échue en partage. Leurs armes étaient principalement l'épée, le fusil à mèche, et le poignard. Excellents cavaliers, ils lançaient de temps en temps leurs chevaux au grand galop, et au milieu de leur course la plus

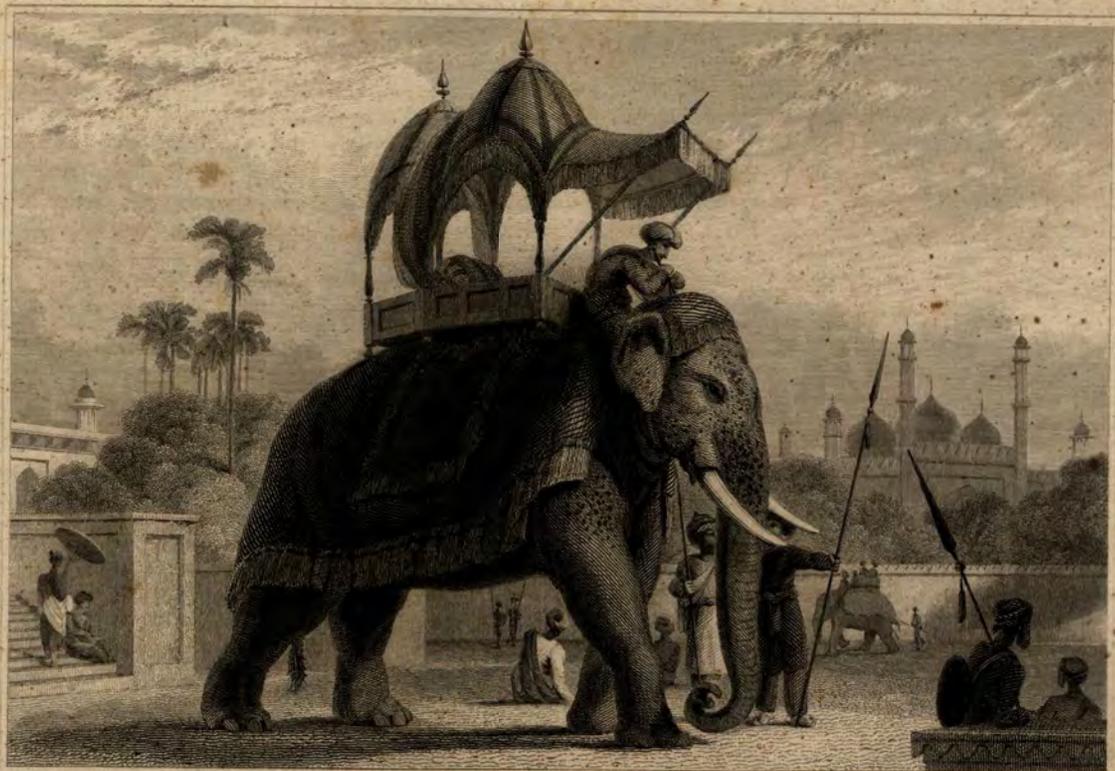
rapide, ils les arrêtaient tout court à trois pas des spectateurs terrifiés. On est étonné de voir à quel point ils sont maîtres de leurs chevaux ; l'animal et le cavalier semblent ne faire qu'un. Il est bien rare, si toutefois le cas arrive, qu'on les voie jetés à terre, et cependant quelques-uns de leurs chevaux sont les plus vicieux du monde.

Le spectacle qu'offraient les éléphants avait quelque chose de grandiose ; le fait est qu'on n'a pas souvent occasion d'en voir un si grand nombre réuni. Leur extrême docilité, mise en parallèle avec la conscience de leur force prodigieuse, n'est pas moins remarquable que leur intelligence. Plusieurs d'entre eux étaient richement caparaçonnés, entre autres celui que montait le chef maratte. C'était un noble animal de plus de dix pieds de haut, d'une couleur claire et très-vigoureux. Ses défenses avaient pour ornement des anneaux d'or et d'argent d'un grand prix. Les housses étaient d'une étoffe brochée d'or. Une grande portion du *houúdah* <sup>1</sup> était, disait-on, de cristal de roche, qui resplendissait au soleil et multipliait ses rayons à l'infini.

L'éléphant de l'Inde passe pour être de beaucoup inférieur, en hauteur et en grosseur, à celui d'Afrique. Les voyageurs nous ont représenté ce dernier comme parvenant parfois à la hauteur de seize pieds. Le major Denham a confirmé cette assertion, en calculant

<sup>1</sup> Siège, ou pavillon couvert, destiné aux personnes qui voyagent à dos d'éléphant.





Drawn by W. Daniell, R. A.

Engraved by M. S. Sparling.

à seize pieds la taille de plusieurs individus de cette espèce qu'il vit dans ses voyages en Afrique, quoique l'un d'eux, qu'il eut occasion de mesurer, n'eût que douze pieds six pouces, et assurément c'est déjà beaucoup quand on considère la masse énorme que cette taille représente. Un éléphant indien de la grande espèce, qui excède rarement dix pieds de haut, pèse quelquefois sept mille livres. L'animal représenté ci-contre appartenait à un officier anglais. C'est le plus beau que j'aie vu dans l'Inde; aussi M. Daniell le jugea-t-il digne d'être reproduit par son burin. Il fut acheté au prix de quatre mille roupies ou environ quatre cents livres sterling (dix mille francs).

L'éléphant de parade paraît comprendre parfaitement sa supériorité sur l'éléphant destiné aux transports. Il semble traiter ce dernier comme un être inférieur, comme une grossière bête de somme, jetant sur lui, quand il en approche, des regards pleins de dédain. Ce n'est pas tout; non content de fuir sa société, il témoigne ordinairement son impatience toutes les fois qu'un rapprochement accidentel les place à côté l'un de l'autre.

L'éléphant de parade a une tournure imposante, quand il est revêtu de sa housse, qui est quelquefois magnifique, et qu'il marche portant sur son large dos un superbe *houidah*, dans lequel son maître est assis commodément, avec un domestique également assis derrière lui.

Le mahoût, ou conducteur, enfourche ordinairement le cou de l'animal, armé d'une sorte de harpon

semblable à celui des bateliers, à l'aide duquel il précipite ou ralentit sa marche suivant le besoin.

Une échelle est un meuble qui fait toujours partie du harnais de l'éléphant ; on la suspend à son côté gauche , après que les personnes qu'il est destiné à porter sont montées. Car quoique l'animal soumis se couche à plat ventre pour rendre la montée plus facile, telle est la hauteur de son corps , que sans le secours de l'échelle il serait impossible de se hisser sur son dos.

Ces animaux , à leur pas ordinaire , font cinq à six milles à l'heure. Dans certains cas même , on leur en a vu faire douze à quatorze. Ils haïssent extrêmement les cavaliers , et s'impatientent surtout au bruit que fait la cavalerie en marchant derrière eux. Le propriétaire de celui qui est représenté dans la gravure me raconta un exemple remarquable de cette singularité de leur tempérament.

Peu de temps après son arrivée dans l'Inde , il monta un éléphant , curieux de connaître par expérience les agréments de cette manière de voyager. Il se plaça sur le siège ordinaire qui compose tout le harnais de l'animal , quand il n'est pas caparaçonné. C'est tout bonnement une sorte de fauteuil semi-circulaire avec un dossier bas. Un officier trotta à cheval derrière lui , assez gêné par le bruit de son équipement militaire , et de son épée qui pendait et frappait sans cesse le flanc de sa monture. L'éléphant , entendant ce bruit incommode , commença par allonger le pas , au grand désagrément de celui qu'il

portait, et qui ne se soutenait qu'à grand'peine sur son siège.

Le cavalier, que ce spectacle amusait, suivit le pas de l'éléphant, courant sur ses talons, et ajoutant au cliquetis de son armure en faisant claquer son fouet de temps en temps contre la selle. L'énorme bête, ennuyée d'un si malencontreux compagnon de route, passa d'un trot fort dur à un galop plus dur encore, de telle sorte que son cavalier, perdant complètement l'équilibre, était obligé de se cramponner de toute sa force à son siège, de peur d'être précipité de la hauteur effrayante où il était perché.

Cette position critique dura une heure, pendant laquelle le cheval et l'éléphant firent assaut de rapidité. Ils coururent ainsi environ quatorze milles. Le mahoût n'avait pas osé arrêter l'éléphant, de peur que la secousse ne rompît son équilibre et ne mît en danger, par sa chute, non seulement ses jours, mais ceux des personnes portées par la bête.

L'éléphant a le pas très-sûr; rarement il bronche, et plus rarement encore il tombe. Cette qualité est une sage prévoyance de la nature, car la chute d'une si lourde masse pourrait causer les plus graves accidents. Il a une antipathie invincible pour le chameau, et donne toujours les signes de la plus mauvaise humeur toutes les fois qu'il est attaché près d'un de ces animaux <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans la description que j'ai donnée des éléphants sauvages que nous rencontrâmes dans le district de Dindigoul, j'ai omis de dire que les femelles sont généralement, sinon toujours, dé-

Le chameau hirkarrah est peut-être, après l'éléphant, l'animal le plus utile de l'Orient. Dans quelques cas même il rend de plus grands services que lui. Il peut voyager et faire beaucoup de chemin dans la chaleur du jour. Son pas est lent, mais régulier, et se soutient pendant une longue suite d'heures, sous le soleil le plus ardent, sans qu'il paraisse presque fatigué. Il fait ordinairement deux milles et demi à l'heure. Pour voyager sur un chameau, on se place sur son garot, ou mieux sur sa bosse, et on le conduit avec une corde assez forte passée dans la partie charnue de son mufle, juste au-dessus du cartilage du nez. En général, cet animal est très-docile, et obéit au moindre mouvement imprimé à la corde par son cavalier.

Le chameau de l'Inde n'a qu'une bosse, et n'est autre que le dromadaire des livres d'histoire naturelle, quoiqu'il ne soit connu dans tout le continent de l'Asie que sous le nom générique de chameau.

Le dromadaire, qui est l'animal décrit ici, a été représenté par les voyageurs comme doué d'une

pourvues de défenses. Je fais mention de cette circonstance, parce que, dans toutes les encyclopédies, et dans plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, j'ai trouvé constamment la femelle de l'éléphant représentée avec des défenses comme le mâle. Cuvier lui-même est de cette opinion; quant à moi, tout ce que je puis dire, c'est que nulle part dans l'Inde je n'ai observé ce fait. La femelle a deux longues dents placées exactement à l'endroit des défenses du mâle, mais elles ne lui servent pas comme armes offensives ni défensives, et ne dépassent jamais la lèvre de plus de trois ou quatre pouces.



Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by W. J. Cooke.



grande vitesse ; mais c'est une erreur. Ses mouvements sont lents et extrêmement gauches, et son pas est tellement rude que peu d'Indiens, habitués à chevaucher sur son dos, arrivent à un âge avancé.

Cependant on peut dire que le chameau est bon voyageur, surtout dans les longs trajets, et cela non à cause de sa vitesse, comme je l'ai dit plus haut, mais parce que ses organes respiratoires lui permettent de marcher tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, sans jamais s'essouffler.

Cet animal, quoique généralement docile, est quelquefois très-irritable ; et quand il se met en furie, il est fort difficile de l'apaiser, à moins qu'il ne réussisse à se venger, bien entendu aux dépens de celui qui l'a attaqué. Je vis un jour un chameau furieux saisir avec les dents le bras de son conducteur, et le lui arracher dans un clin d'œil. Il l'aurait foulé aux pieds et écrasé sans le secours de ses camarades heureusement présents, et qui réussirent à détourner l'attention de l'animal.

Le chameau s'apaise aisément dès qu'il a pu assouvir sa vengeance. Aussi, quand un de ces animaux se courrouce contre son conducteur, celui-ci a coutume de lui jeter son turban ou sa tunique ; toute sa rage se tourne alors contre ces objets qu'il foule aux pieds, avec des cris et des grognements terribles, et avec tous les signes d'une fureur qui bientôt se dissipe, au point de permettre à l'homme de l'approcher de nouveau sans danger.

— Tout le monde connaît la tempérance et les res-

sources organiques que la nature a départies au chameau, en le destinant à parcourir des contrées sablonneuses, arides et desséchées. On sait comment la structure de son estomac, divisé en loges, lui permet d'y conserver long-temps de l'eau dans sa plus grande limpidité.

Ce qu'on sait moins généralement, c'est que l'excroissance qu'il porte sur l'échine, et qu'on est tenté d'abord de ne prendre que pour une difformité monstrueuse, est un phénomène dont la nature l'a doué par une sage prévoyance, et qui le distingue de tous les êtres de la classe des ruminants. Quand le chameau se trouve privé de nourriture, la graisse de sa bosse lui fournit par absorption une substance nutritive qui peut le soutenir pendant plusieurs jours, sans nuire aucunement à sa force ni à son embonpoint. La bosse seule se fond graduellement et disparaît tout-à-fait, si l'état d'abstinence se prolonge. Mais elle se reproduit dès que l'animal reprend de la nourriture.

Une autre particularité du chameau, c'est que, quand il glisse, sa chute est mortelle, car il s'écartelle en tombant, et la dislocation de ses membres est telle, qu'il est impossible de le relever. On le tue alors pour avoir son cuir, et sa chair, dont les Arabes sont assez friands.

---





*Drawn by W. Daniell, R.S.A.*

*Engraved by H. Taylor.*



## CHAPITRE XVII.

Le chef maratte Mahadajie-Scindia. — Delhi. — Le Cuttub-Minar. — Hurdwar.

LE portrait du chef maratte qui orne cet ouvrage est celui du célèbre Mahadajie-Scindia, prédécesseur du prince régnant. M. Daniell, peu après son arrivée dans l'Inde, et quelque temps avant la mort du vieux guerrier, eut avec lui une entrevue dans laquelle il fut honoré de sa part d'une accolade à la manière orientale. Profitant de l'occasion, il retraça d'une manière frappante les traits de cet homme remarquable.

Mahadajie-Scindia était le successeur de Savagie, ce chef de brigands qui sut, par ses talents naturels et son courage, fonder une dynastie sur les débris de celle des Mogols, et arracher à cette dernière les vastes territoires du Décan et de l'Indostan proprement dit.

Scindia était lui-même un grand politique, un véritable génie, malgré la rudesse d'une nature à peine civilisée. Son caractère était profondément artificieux, son ambition inquiète, sa vengeance implacable.

Ce prince fut le chef d'une ligue puissante de tous les chefs marattes, dont les armes souvent victorieuses causèrent beaucoup de dommages et d'inquiétudes à la puissance anglaise. Il finit par conclure un traité de paix, en vertu duquel il fit reconnaître son indépendance. En 1782, il introduisit dans son armée la discipline européenne, et prit à son service des officiers français pour l'instruction de ses soldats.

La puissance maratte eut le même commencement que la puissance romaine, fondée par Romulus dans les plaines d'Italie. Quoique moins colossale, elle ne s'est pas moins établie sur les débris de l'empire mogol, qui, sous les descendants de Tamerlan, s'était élevé à un rang peu inférieur à celui de l'ancienne Rome. Un aventurier, avec quelques hommes dévoués et déterminés, jeta les fondements d'un état qui a longtemps disputé la domination aux armées de l'Angleterre, et qui aujourd'hui est encore le seul dans l'Inde capable de combattre cette domination. Dans ces derniers temps, cette puissance a paru tendre vers son déclin, il est vrai; mais ses ressorts ne sont pas encore usés. Ils sont doués d'une force redoutable, et prêts à opposer une vigoureuse résistance, toutes les fois que l'oppression politique ou l'ambition personnelle les mettra en jeu.

Scindia est mort sans enfants mâles. Il a eu pour

successeur son neveu Dôlut-Rao, contre lequel eut lieu la fameuse bataille d'Assaye, commandée par le duc de Wellington.

D'Agra nous partîmes pour Delhi, jadis capitale de l'empire mogol, bien déchue aujourd'hui, mais pleine de grandeur et de magnificence jusque dans ses ruines.

Sur la route, à Futtipore-Sicri, est un minaret d'une grande élévation et d'une architecture curieuse. De son sommet l'empereur Akbar avait coutume de se donner le spectacle des combats d'éléphants, ou autres amusements du même genre qu'il aimait avec passion.

Nous fîmes halte à Matura, ville ancienne sur les bords de la Jumna, environ à trente milles d'Agra. Près de la porte de l'est est une pierre tumulaire remarquable, de neuf pieds de long. Elle couvre la dépouille d'un musulman qu'on dit enterré là depuis plus de huit cents ans, et dont la taille était de la même dimension que la pierre.

Dans les environs de cette ville, on voit une quantité de singes d'une fort grande taille. Ces animaux sont entretenus sur un fonds légué pour cet objet par Mahadajie-Scindia. Quand nous passâmes, il y en avait un qui, blessé à la jambe et boiteux, ressemblait en cela au bienfaiteur de sa race, et était traité par conséquent avec des égards particuliers. Un jour deux officiers européens tirèrent sur ces singes. A l'instant, les habitants fanatiques du lieu les attaquèrent avec tant de furie, que, cherchant à fuir en traversant la rivière sur un éléphant, tous deux se noyèrent.

Le septième jour après notre départ d'Agra, nous entrâmes à Delhi. La quantité de ruines qu'on voit aux alentours de cette cité, jadis si puissante, est extraordinaire. Elles sont éparses sur une surface de près de vingt milles carrés. L'ancienne ville passe pour avoir occupé un espace égal.

Son nom primitif, avant l'invasion des mahométans, était Indraprasth. C'est sous ce nom qu'elle figure dans les recueils historiques des Indous. La moderne Delhi fut fondée par l'empereur Schah-Jehan, en 1631, et reçut en son honneur le nom de Schah-Jehanabad. Cette ville a environ sept milles de circonférence; elle est défendue de trois côtés par un simple mur de briques. Dans l'enceinte de la ville nouvelle, on trouve les restes de plusieurs palais somptueux. Beaucoup d'édifices superbes sont encore debout, dans toute leur gloire et leur beauté. On y remarque, entre autres, la mosquée appelée Jumma, vaste édifice élevé par Schah-Jehan, et qui lui coûta cent vingt mille livres sterling (trois millions de fr.), somme énorme pour ce temps-là et surtout dans ce pays.

Quoique, par suite de l'extinction presque entière de l'empire mogol, la population actuelle de Delhi ne puisse être comparée à celle qui affluait dans ses rues sous le règne de son fondateur, et sous celui du successeur de ce dernier, elle s'est néanmoins beaucoup accrue depuis que la ville est soumise à la domination anglaise décorée du nom de protection. Elle doit à cette circonstance le retour partiel de son ancienne

prospérité. Le fait est qu'il n'y a peut-être pas dans l'Indostan une ville qui puisse le lui disputer pour la richesse de ses bazars, et pour tous les autres indices d'une situation aisée et prospère.

Les rues de Delhi, comme celles de toutes les villes indiennes, sont généralement fort étroites. Il en est deux pourtant qui méritent une exception, et celles-là sont tellement larges, que l'une d'elles avait autrefois un aqueduc qui la parcourait dans toute son étendue. La ville moderne est bâtie sur deux éminences rocheuses, et occupe un espace considérable. Elle est divisée en trente-six sections. Le palais impérial est défendu de trois côtés par un mur très-haut. Le quatrième côté fait face à la rivière.

Parmi les monuments en ruine répandus dans les alentours, le plus remarquable est celui que l'on connaît sous le nom de Kuttub-Minar. Il est situé au vieux Delhi, à neuf milles au sud de la ville moderne.

C'est une tour magnifique de deux cent quarantedeux pieds de haut, et de cent quarante-trois pieds de circonférence à sa base. L'objet pour lequel elle a été élevée se perd dans l'obscurité des siècles, tellement qu'il n'y a pas même matière à conjectures sur ce point. Les beautés architecturales du Kuttub-Minar, sa hauteur, sa solidité, la valeur des matériaux employés dans sa construction, la richesse et la diversité de ses ornements, en font jusqu'à ce jour l'édifice le plus extraordinaire, dans un pays remarquable par le nombre et la beauté de ses monuments. C'est même, à tout prendre, la plus belle tour qui

existe au monde. Sur la partie inférieure sont gravées des citations du koran. A la place qu'elles occupent, il y avait, dit-on, autrefois, des figures en bas-relief représentant des sujets de la mythologie indienne, et que l'art des dévots musulmans sut transformer en caractères arabes. Voilà pourquoi la tour est regardée comme une création indienne, embellie et accaparée par les disciples de Mahomet. Toutefois son origine a été un sujet de controverse parmi les antiquaires modernes. Pour moi, en dépit des caractères du koran, je ne fais pas de doute que le Kuttub-Minar ne soit un monument indien. Quelques écrivains n'en ont pas moins prétendu que c'était l'un des minarets d'une magnifique mosquée que voulait construire un empereur mahométan, qui occupait le trône de Delhi dans le treizième siècle, ce que confirmerait le nom de cet édifice, *Minar*.

Le tombeau de Kuttub-Schah, auquel ils attribuent la fondation du Kuttub-Minar, se voit à quelques centaines de pas plus loin. Si cet empereur eût assez vécu pour achever un édifice commencé parallèlement à cette tour, le tout eût formé un ensemble vraiment merveilleux. Mais les vastes proportions de ce monument ne permettent pas de croire qu'il ait été construit pour être un minaret et servir de pendant à un autre; il y aurait eu absence de symétrie, et, d'après le caractère de ses débris, il est évident qu'il devait rester isolé.

Le Kuttub-Minar est moins colossal dans ses proportions. Sa circonférence forme un polygone qui a

vingt-sept faces. La surface est cannelée, c'est-à-dire qu'elle présente vingt-sept côtés en partie semi-circulaires, en partie angulaires. Les cannelures sont d'un dessin différent à chaque étage. Ces étages sont au nombre de quatre et de hauteur inégale; chacun est décoré d'un balcon élégant. Le sommet est surmonté d'une grande coupole de granit rouge.

« Les grandes arches en ruine de la mosquée principale adjacente », dit l'évêque Heber, « avec leurs colonnes de granit chargées d'inscriptions en caractères cufiques, sont aussi belles dans leur genre qu'aucune des parties du *Minster* d'York. Vis-à-vis la principale de ces arches, est une colonne de métal semblable à celle du château de Firoze-Schah, proche des murs de Delhi. On y voit aussi les restes d'un mur et d'un temple, dont la fondation paraît remonter plus haut que celle du Kuttub-Minar, et dont l'aspect aurait quelque chose de frappant partout ailleurs que dans le voisinage de cet édifice. »

A une petite distance, à droite de la colonne de métal dont parle l'évêque Heber, en lui faisant face de la tour, on voit le fragment colossal de l'autre tour, dont j'ai parlé plus haut. On prétend que cette construction inachevée a été abandonnée dans cet état par ceux qui en avaient conçu le plan, mais sans qu'on puisse dire pourquoi. Sa circonférence, à la base, est le double de celle du Kuttub-Minar. Une rampe en spirale, mais sans degrés tracés, en occupe le centre. Elle ne s'élève pas au-delà de quarante pieds; mais si elle eût été terminée, elle eût formé l'une des

merveilles du monde, à l'égal de la grande pyramide du Caire.

Comme je l'ai dit, la surface du Kuttub-Minar est cannelée, mais jusqu'à son quatrième étage seulement. Le dernier segment est tout uni et bâti seulement en marbre. Bien qu'exposé à toutes les influences de l'atmosphère depuis des siècles, le fût n'a pas souffert d'une manière sensible; ses ornements les plus délicats, et ils sont en grand nombre et très-variés, ont conservé toute la perfection de leurs détails.

Dans le centre de la tour règne un escalier en spirale. De son sommet on jouit d'un des plus magnifiques coups d'œil de l'univers. Les marches de l'escalier sont tellement endommagées, en certains endroits, qu'il n'est pas facile de les gravir; mais cet obstacle une fois surmonté, on est amplement payé de la fatigue de la montée.

Chaque voyageur qui passe à Delhi s'empresse de visiter ce monument curieux, et remarquable autant par la vaste étendue des ruines qui l'entourent que par ses propres beautés.

En quittant Delhi nous nous dirigeâmes vers Anopchour, station militaire assez importante sur le Gange, et là nous eûmes occasion d'observer l'un de ces singuliers phénomènes atmosphériques si fréquents dans le pays; je veux parler des ouragans en plein soleil.

Nous étions tranquillement assis à l'ombre d'un grand arbre, faisant notre collation, tandis que nos *dandis* tiraient notre *budgeró* sur un bas-fonds, at-

tendant, pour remonter à bord, qu'ils eussent franchi cet obstacle, quand notre attention fut tout-à-coup éveillée par l'apparition d'une masse mouvante à l'horizon, laquelle semblait s'étendre en largeur aussi loin que la vue pouvait porter, et en hauteur à partir du sol jusqu'à la voûte du ciel. Cette masse approchait graduellement, et sa marche avait quelque chose de solennel et d'effrayant. Sa teinte était d'abord d'un rouge cuivré, qui devint plus vif à mesure qu'elle avançait, ce qu'elle commençait à faire avec une rapidité croissante. Cependant sa nature était encore indéfinissable, et nous ne pouvions deviner ce que nous avions à en craindre. Bientôt elle remplit toute la région de l'atmosphère, et sa teinte, jusque-là assez uniforme, commença à s'altérer. La surface scintillait en quelques endroits, mais d'un éclat livide, comme ferait une lumière cachée sous une gaze colorée et couverte de figures diverses, et dont le tissu léger laisserait échapper des rayons brillants, mais brisés et confus. L'air était calme; cependant à mesure que le phénomène approchait, les branches des arbres autour de nous commencèrent à s'agiter avec violence, et, en quelques minutes, le vent se mit à souffler par rafales continues et suivies bientôt d'une bourrasque tellement épouvantable, que les grosses branches se brisaient et jonchaient, ainsi que les feuilles, la terre tout autour de nous.

Le mystère était expliqué. La masse mouvante qui nous avait si fort intrigués, n'était autre chose qu'une vaste trombe de sable soulevée par le vent, qui l'en-

traînait à travers toute l'étendue de l'atmosphère avec la rapidité d'un torrent. L'air en était épaissi au point que, pendant la durée de son passage, c'est-à-dire pendant une demi-minute, nous pûmes à peine voir et respirer. Derrière cette trombe, le soleil, brillant de tout son éclat, dardait ses rayons au travers de la masse, dont les molécules l'absorbaient en partie à mesure que le vent les chassait vers nous. Ces rayons rompus formaient mille étincelles fantastiques, d'où provenaient les teintes changeantes qui nous avaient si fortement étonnés. Quand le tourbillon de sable nous atteignit, le vent soufflait avec une telle impétuosité, que nous pûmes à peine nous soutenir contre ses efforts ; et quand il fut passé, ce qui ne dura guère, nous vîmes d'étranges ravages, et entre autres des toitures de huttes enlevées et portées à une grande distance.

Ces tempêtes soudaines se renouvellent fréquemment, et dans toutes les saisons ; elles occasionnent parfois d'affreuses dévastations. Il est heureux cependant que le dommage éprouvé dans de telles conjonctures puisse, dans l'Inde, se réparer bientôt et à peu de frais, par la facilité qu'ont les pauvres de se procurer à très-bon marché les matériaux qui servent à construire leurs demeures. Mais la récolte a souvent beaucoup à souffrir de ce fléau ; cependant, comme les moissons poussent en général pendant la mauvaise saison, alors que la pluie tombe presque sans interruption et que les orages sont fréquents, il arrive souvent qu'on prend des précautions pour les protéger

contre des accidents pareils à ceux que j'ai décrits. D'ailleurs, le blé commun du pays étant une plante vigoureuse, aucun dégât sérieux ne résulte, en définitive, de la violence des moussons. Les *Ryots* n'ont guère d'autre peine à prendre que de jeter çà et là leur grain de semence à la surface du sol : la terre ne demande qu'à se couvrir de nombreux épis, qui s'élèvent avec rapidité et récompensent libéralement les faciles travaux du laboureur.

Non seulement les tourbillons sont communs dans l'Inde, mais leur violence y est souvent terrible. Je puis rapporter ici ce qui m'est arrivé à moi-même pendant que je me trouvais dans le Deccan, près de Pounah. J'étais retenu au lit par une indisposition, dans un *bungaló* nouvellement bâti. Le toit était recouvert d'un chaume épais, fixé sur des poutres de bambou serrées l'une contre l'autre, et qui avaient résisté avec succès à la violence d'une récente mousson. Le temps était tiède et serein ; le soleil inondait chaque objet de ses torrents de lumière, tandis qu'un vent léger venait tempérer l'ardeur de ses rayons. La porte du *bungaló* était restée ouverte, afin de laisser pénétrer la brise qui se jouait dans l'appartement où je reposais, et y répandait une douce et bienfaisante fraîcheur. Tout d'un coup, et sans que rien l'eût annoncé, une colonne d'air se précipita par la porte en sifflant avec un fracas qui me fit tressaillir : je pouvais distinguer le flux et le reflux du tourbillon. Au bout de quelques secondes, il s'échappa au travers du store qui était baissé devant la fenêtre, et qu'il arracha

du châssis en un instant. Le toit fut enlevé si complètement qu'il n'en resta pas une seule poutre. Je suis sûr que le désastre fut entièrement consommé en moins de six secondes. Mon lit, qui était placé à l'extrémité de la chambre, demeura intact ; les rideaux ne furent pas même agités, et je ne sentis pas un souffle de vent, quoique le tourbillon passât tout près de moi, en laissant après lui de si terribles traces de sa fureur.

Nous traversâmes la rivière et nous poursuivîmes notre route vers Hurdwar, en passant par Rôhilconde. Nous comptions ensuite retourner directement à Calcutta, après avoir séjourné à Hurdwar aussi longtemps que le réclamerait notre convenance ou notre agrément. Nous arrivâmes dans cette ville la plus vénérée des bords du Gange, juste dix-huit jours après notre départ de Delhi.

Hurdwar ou Haridwar, car c'est ainsi qu'il faut écrire ce mot, signifie la porte de Hari, c'est-à-dire la porte de Dieu ; le nom de hari pouvant être également appliqué à chacune des trois personnes de la trinité indienne. Hurdwar est l'un des rendez-vous de pèlerins les plus renommés de l'Indostan, et quoique ce ne soit qu'une chétive petite ville, elle est principalement célèbre à cause d'une foire qui s'y tient chaque année, et à laquelle se rend en foule la population des provinces voisines. A l'époque de cette foire, plus de cent mille personnes viennent établir temporairement leur séjour dans la ville et dans ses environs.

Non loin de là, le Gange s'ouvre un passage au

travers des monts Sewaluk , et entre dans les plaines de l'Inde. « Ce grand fleuve, » dit le colonel Tod, « roulant depuis les glaciers de l'Himalaya la masse de ses eaux , grossies par un grand nombre de courants tributaires , pousse fréquemment la destruction devant lui. On a vu , dans une seule nuit , une colonne d'eau de trente pieds de hauteur renverser et balayer tout ce qui se trouvait à sa portée , et c'est à un événement semblable que la capitale appelée Hasti <sup>1</sup> a dû , dit-on , sa ruine. »

La ville de Hurdwar n'est , à proprement parler , qu'un bazar , qui consiste en une seule rue bordée de boutiques dans toute sa longueur. Les conserves, les aromates de tous genres , y sont étalés avec une profusion extraordinaire , et attirent une multitude prodigieuse de mouches dont les essaims bourdonnent à l'entour , et occasionnent une insupportable gêne. Les principaux articles qu'on expose en vente dans cette foire annuelle , sont des chevaux , des chameaux , des fruits secs , des noix , des confitures , du tabac , et des schalls de cachemire.

« On y voit rassemblés en foule, » dit le capitaine Skinner, « des chevaux de toutes les parties du globe, des éléphants, des chameaux, des buffles, des vaches et des moutons de toute espèce ; on y trouve des chiens, des chats, des singes, des léopards, des ours et des chétas ; quelquefois des jeunes tigres ; et toujours les

<sup>1</sup> Ville qui s'élevait autrefois sur les rives du Gange , à environ quarante milles au sud de Hurdwar.

différentes familles de bêtes fauves, depuis l'élan jusqu'au daim du pays. Les schalls de cachemire y sont déployés auprès des pièces de drap d'Angleterre ; le corail de la mer Rouge, l'agate de Guzzarat , les pierres précieuses de Ceylan, la gomme et les épices d'Arabie, l'assa-fœtida et l'eau de rose de Perse, que les indigènes de chaque pays apportent à ce marché universel, se trouvent à côté des montres de France, des marinades de Chine, des sauces d'Angleterre, non loin des parfums de Bond-street et de la rue Saint-Honoré. J'ai vu vendre, dans deux boutiques qui se joignaient, un pot de rouge végétal français, et le *henna* qui teint les doigts des beautés indiennes ; l'antimoine qui prête de la langueur aux beaux yeux des Orientales, et tous les ingrédients qui entrent dans la toilette d'une Européenne.

« Les marchands demandent régulièrement un prix dix fois plus élevé que celui qu'ils comptent obtenir, et varient leurs prétentions suivant le desir ou l'indifférence qu'ils lisent sur votre figure. Il n'est pas rare de voir un marchand de chevaux, dans l'espace de quelques moments, réduire sa demande de dix mille roupies à mille. Quand le marché est sur le point d'être conclu, l'acheteur et le vendeur jettent un drap sur leurs mains ; et s'offrant un prix, ils indiquent, en se pressant les doigts à certaines places, les divers progrès qu'ils font l'un et l'autre vers la terminaison de l'affaire. Par ce moyen, ils traitent en secret, quoique au milieu de la foule, et il est plaisant d'observer quel profond intérêt se cache sous l'air d'insouciance qu'ils affectent. »

Les brahmines affluent à Hurdwar à l'époque de ces réunions annuelles, et la quantité d'argent qu'ils tirent des fidèles qui viennent se baigner dans les eaux du Gange, est réellement incroyable. Dans ces occasions solennelles, ils extorquent une rétribution de tout dévot adulte qui entre dans le fleuve sacré, et c'est d'après le montant de la somme qu'ils en obtiennent, qu'ils règlent l'étendue de la rémission des péchés. Si l'offrande est peu considérable, les menaces de châtiment remplacent les promesses de pardon; de manière que les plus pauvres gens donnent souvent à ces prêtres cupides tout ce qu'ils possèdent au monde, afin de se rendre propice leur intercession auprès de la divinité. Il est des occasions où les brahmines ont recueilli, dit-on, par ce moyen, au-delà de vingt mille livres (cinq cent mille francs) en une seule fois. L'influence qu'ils exercent sur l'esprit superstitieux des Indous est une suite de la terreur qu'ils excitent; et tel est leur ascendant, qu'ils inspirent à leurs dupes un respect plus religieux que la divinité même, et une crainte bien plus profonde que les pouvoirs malfaisants qui président aux sept divisions de chacun de leurs trois enfers.

Le principal *ghaut* ou escalier qui conduit de la rue au bord du fleuve, est un morceau d'architecture de la plus grande élégance. On le regarde en même temps comme l'endroit le plus sacré de tous ceux qu'arrose le Gange. Chaque année, pendant la foire, les degrés sont tellement encombrés par la foule, que des accidents sérieux en résultent quelquefois. Dans

l'année 1820, plusieurs centaines de personnes perdirent la vie au milieu de la multitude qui se pressait avidement sur le principal *ghaut*.

La seule rue dont se compose, pour ainsi dire, la ville de Hurdwar, est parallèle au cours du Gange; elle est fort étroite, surtout dans la partie qui vient aboutir au vaste *ghaut*. A cet endroit la rive est élevée, et le nombre des degrés par où l'on descend jusqu'au fleuve est considérable; l'escalier est large, gradué, facile. Tant que dure le pèlerinage annuel, ces degrés sont couverts d'une foule immense, à divers moments de la journée, et quelquefois, aux époques qui ramènent un grand nombre d'étrangers, on a vu jusqu'à un demi-million d'individus venir se baigner à ce lieu consacré, durant l'espace de quelques heures. C'est dans cette saison que les eaux du fleuve sont les plus basses; plus tard, elles se grossissent des torrents qui tombent des montagnes, lorsque les moussons règnent dans ces contrées. Leur réputation de sainteté fait que les individus des deux sexes s'y baignent indistinctement, sans que la délicatesse ou la décence leur paraisse blessée par ce mélange, bien que la profondeur du fleuve, dans cet endroit, n'excede pas quatre pieds. On voit pareillement des enfants de tout âge, dès qu'ils peuvent marcher sans secours, se rouler dans ces ondes consacrées; mais ils s'aventurent rarement à quelques pas de la rive.

Il est curieux d'observer la différence qui existe entre la généralité des baigneurs qui donnent le plaisir pour ministre à la dévotion, et ces bigots rigides qui



Drawn by W. Daniell, R.A.

Engraved by J. Redaway.



suivent avec une stricte minutie l'observance de leur volumineux rituel. Les premiers semblent savourer les délices du bain, et laissent voir clairement que dans l'accomplissement d'un devoir religieux, ils trouvent en même temps une jouissance physique. Ils se plongent avec volupté sous les eaux doucement ridées; les femmes y lavent soigneusement leurs longs cheveux noirs; les hommes leurs membres trapus et nerveux dans leurs courtes proportions. Le pèlerin plus riche s'avance gravement au travers du fleuve, conduit de chaque côté par un vénérable brahmine; dès qu'il est parvenu au milieu du courant, ses deux gardes le plongent trois fois dans l'élément sacré, et le reconduisent ensuite silencieusement au rivage. Leur gravité et le silence qu'ils observent ont quelque chose de solennel pour les spectateurs indigènes, qui considèrent ces prêtres hypocrites comme inspirés; mais cette scène est aussi singulière qu'amusante pour l'étranger, dont le rire est fréquemment excité par l'aspect de la foule rassemblée dans le fleuve, jusqu'à une distance de plus de cent verges. On n'y court que peu de danger de la part des alligators: ces animaux ne remontent pas le Gange aussi haut; ils se tiennent principalement dans le cours inférieur du fleuve, où ils trouvent une proie plus abondante.

L'accident qui eut lieu à Hurdwar en 1820 fut le résultat des circonstances que je vais rapporter. Au bout de la longue rue qui débouche sur le *ghaut*, un étroit passage conduisait jusqu'aux degrés. Ce passage descendait considérablement, et se trouvait encore

moins large du côté du fleuve que du côté de la rue principale. Dans cette triste conjoncture, le moment de l'immersion dans le Gange étant arrivé, comme les Hindous sont toujours de ponctuels observateurs des heures et des saisons, chacun se précipita simultanément dans cette étroite issue, qui fut remplie en quelques moments. Tous les ans, on voit arriver un nombre immense d'étrangers qui visitent pour la première fois ce lieu saint, et qui désirent impatiemment faire leurs ablutions dans les eaux sacrées, le premier jour de l'immersion générale et solennelle. Ceux qui étaient venus dans cette occasion n'avaient aucune idée du peu de largeur du passage, et un grand nombre d'entre eux, se trouvant derrière la foule, la poussèrent en avant sans prévoir les malheurs qui pouvaient en résulter. L'impulsion qu'elle en reçut fut telle, que ceux qui avaient atteint l'extrémité la plus étroite du passage n'eurent pas le temps de se dégager de la presse, de manière à permettre à ceux qui les suivaient immédiatement de prendre leur place, et de maintenir leur position contre le torrent vivant qui s'avancait avec une irrésistible impétuosité. Le passage se trouva entièrement rempli, et l'issue en était si difficile, que la foule continua de s'amasser d'un côté beaucoup plus rapidement qu'elle ne pouvait s'écouler de l'autre. Enfin, l'encombrement devint si épouvantable, et cette immense masse d'êtres vivants se vit si étroitement serrée, qu'elle demeura complètement immobile. Ceux qui étaient dans la grande rue, ignorant la situation de leurs malheureux com-

pagnons, entassés dans l'étroit passage, continuèrent leurs efforts pour avancer, et accrurent ainsi momentanément le danger. En effet, la foule était si prodigieuse, et les avenues qui conduisaient au *ghaut* tellement obstruées par ceux qui s'y portaient de toutes parts, que le passage finit par être entièrement bouché, et que toute tentative pour s'en dégager demeura infructueuse. Pendant ce terrible intervalle, des centaines de malheureux périrent écrasés, d'autres furent estropiés pour la vie ou dangereusement blessés. Les cris et les plaintes de l'agonie, au dire des témoins oculaires, se succédaient d'une manière effrayante; mais il n'y avait aucun moyen de s'échapper. Sans cesse les dévots zélés continuaient leurs efforts pour avancer, ignorant les effets terribles qui résultaient de leur impatience pour ceux qui les précédaient, et lorsqu'à la fin le bruit s'en répandit dans la foule, quelques heures s'écoulèrent avant que la rue fût entièrement débarrassée, et que l'on pût constater toute l'étendue de cet affreux malheur. On sut plus tard que près de mille personnes étaient mortes écrasées, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs Cipayes au service de la Compagnie, et faisant partie des forces stationnées à Hurdwar pour maintenir le bon ordre pendant ces cérémonies, la plupart du temps tumultueuses. On compta un grand nombre de femmes et d'enfants parmi les victimes, et celui des estropiés et des blessés ne fut jamais, je crois, positivement connu; mais il doit avoir été immense.

Depuis ce fatal événement, le passage qui en avait

été le principal théâtre a été considérablement élargi, afin de rendre l'accès du fleuve plus facile. Un second escalier a en outre été construit pour obvier désormais à tout accident malheureux. Celui dont je viens de parler produisit dans le temps une vive sensation parmi les esprits superstitieux, qui ne pouvaient se rendre compte des causes qui l'avaient amené. Les plus dévots le regardèrent comme un holocauste involontaire de la part des victimes, et ordonné de toute éternité par Siva lui-même, qu'il aurait pour effet de rendre plus propice à ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper.

Il arrivait autrefois que, durant ces réunions périodiques à Hurdwar, des rixes meurtrières s'élevaient fréquemment entre les populations ennemies qui s'y trouvaient rassemblées. Une année s'écoulait rarement sans que des flots de sang fussent répandus dans les rencontres qui avaient lieu entre ces tribus à demi barbares, accourues en foule des contrées voisines. Le gouvernement britannique a interposé son autorité pour faire complètement disparaître cet inconvénient, et des règlements si sages ont été établis pour le maintien de l'ordre, que ces réunions se terminent toujours maintenant sans trouble et sans effusion de sang.

Les grandes périodes marquées pour l'accomplissement des cérémonies religieuses à Hurdwar, reviennent une fois tous les douze ans, lorsque Jupiter se trouve dans le Verseau en même temps que le soleil entre dans le Bélier. Car les Hindous se laissent forte-

ment influencer dans l'observation des rites de leur culte, par le mouvement des corps célestes. A cette époque, un à deux millions de personnes sont réunies dans la ville, et c'est durant l'avant-dernière période qu'arriva l'accident désastreux que j'ai rapporté.

Un matin, tandis que je me promenais à l'extrémité de la ville, la tête tournée vers un objet qui avait attiré mon attention, je vins à heurter une vieille femme qui tomba aussitôt, par la violence de ce choc inattendu. Je l'aidai immédiatement à se relever; mais jamais, dans le cours de ma vie, je n'avais vu de créature humaine si complètement hideuse<sup>1</sup>. Chaque trait de son visage faisait peur. Ses cheveux gris et mal peignés tombaient sur ses épaules flétries en rares et longues mèches, comme les brins d'herbe languissante qui pendent çà et là sur la crête d'un rocher brûlé par le soleil. Son front semblait avoir été labouré; les rides en étaient si multipliées, qu'à peine aurait-on pu trouver place entre elles pour y poser la pointe d'une aiguille. Sa peau était collée sur les os de ses joues, au point d'exposer aux yeux la repoussante anatomie de sa figure avec une exactitude presque effrayante. Elle n'avait point de nez; il n'en restait qu'une très-légère indication, qui prouvait que quelque chose de pareil avait fait jadis partie de cette physionomie devenue aujourd'hui rebutante.

<sup>1</sup> Les femmes de l'Indostan sont extrêmement belles lorsqu'elles sont jeunes, mais elles deviennent d'une laideur affreuse dans leur vieillesse.

Ses yeux étaient tellement enfoncés dans sa tête, et ses paupières si étroitement rapprochées, qu'on pouvait à peine discerner leurs globes sombres et ternes. Au moment où je l'aidais à se lever, cet objet monstrueux sous la forme d'une femme vomit contre moi un torrent de malédictions si pleines d'aigreur et de méchanceté, que je m'éloignai d'elle avec dégoût. J'appris ensuite qu'elle était réputée sorcière. Il y a plusieurs sortes de sorcières et de magiciens dans ce pays. Les plus formidables sont les jiggerkhars ou mangeurs de foie.

« Un individu de cette classe parvient à dérober le foie de toute autre personne par des regards ou des paroles magiques. D'après d'autres versions, il leur suffit de regarder quelqu'un pour lui ravir l'usage de ses sens. Ils lui dérobent alors quelque chose de semblable à une semence de grenade, et l'enferment dans le gras de leur jambe. Le jiggerkhar jette sur le feu ce grain qui se gonfle, et devient une espèce de mets qu'il distribue à ses associés; cette cérémonie termine la vie de la personne ensorcelée. Un jiggerkhar peut communiquer son art à un autre, en lui enseignant les incantations et en lui faisant manger un morceau du gâteau de foie. Si l'on ouvre la jambe du magicien, pour en tirer le grain qu'il y a caché, et qu'on le donne à la personne malade, elle recouvre à l'instant la santé. La plupart du temps, ces jiggerkhars sont des femmes. On dit en outre, qu'ils peuvent se communiquer à une grande distance dans un court espace de temps, et que si on les jette dans l'eau une

Pierre attachée au cou, ils ne tombent pourtant pas au fond. Afin de les priver de leur pouvoir malfaisant, on leur brûle les tempes et chaque articulation avec un fer chaud; on remplit leurs yeux de sel, on les suspend durant quarante jours dans une caverne souterraine, et l'on répète sur eux certaines formules magiques. Dans cet état, on leur donne le nom de *detchereh*. Bien qu'après avoir subi ce traitement, ils aient perdu la faculté de détruire la vie d'autrui, cependant ils conservent celle de reconnaître tout autre *jiggerkhar*, et l'on use de leur secours pour découvrir ces ennemis de l'espèce humaine. Ils peuvent aussi guérir un grand nombre de maladies, en administrant des potions, ou par des enchantements. On raconte sur eux beaucoup d'autres histoires tout aussi merveilleuses. »

Pendant notre séjour dans cet endroit, nous nous joignîmes à une chasse au tigre qui eut lieu à quelques milles de la ville, d'un côté où s'élevaient des taillis épais et abondant en gibier de tout genre. Les jungles, dans cette partie de la contrée, sont peuplées de bêtes de proie; de manière que nous courions peu de risque d'être déçus dans notre attente d'une excellente chasse. Parmi les Indous qui se réunirent à notre troupe, se trouvaient des archers qui maniaient leurs armes avec une telle dextérité, que leurs flèches allaient atteindre une corneille au plus haut de son vol sans la moindre difficulté. A peine étions-nous entrés dans le jongle, qu'un tigre énorme s'élança de derrière un tronc de bambou non équarri. Il lui était

impossible de fuir en avant; le chemin lui était barré par plusieurs chasseurs montés sur des éléphants. Ces animaux donnèrent des signes évidents de terreur, à l'approche de leur formidable ennemi. Le tigre sembla interdit; il s'arrêta un moment et fit entendre un long rugissement; mais les clameurs qui s'élevaient derrière lui, l'excitèrent à avancer. Il s'élança tout d'un coup vers l'un des éléphants qui, en le voyant venir à lui, se tourna sur-le-champ de manière à ne laisser que la partie la moins vulnérable de son corps, exposée aux atteintes de son actif adversaire. Le tigre sauta sur sa croupe et y enfonça ses terribles griffes, déchirant les chairs de manière à le faire rugir de douleur. L'éléphant ainsi saisi pressa la lourde masse de son corps contre un arbre auprès duquel il avait eu le bonheur de se placer, et il serra de cette manière le tigre si impitoyablement, que celui-ci s'empressa de lâcher prise et de descendre de la croupe de son ennemi. D'un bond il s'élança de nouveau vers le couvert d'où il était sorti. Mais il fut forcé de s'arrêter tout court au pied d'un *pipul*, haletant par suite des efforts qu'il venait de faire et de la pression qu'il avait subie.

En ce moment un chasseur indien (*schikarry*), qui s'était caché dans les branches basses de l'arbre, déchargea son arme sur l'animal meurtri; la balle alla le frapper au milieu du front. Le tigre tomba à la renverse, se roula à terre, et l'homme croyant l'avoir blessé à mort, se mettait déjà en devoir de descendre de son arbre, quand, à sa grande surprise, la

bête furieuse se précipita à sa rencontre, lui saisit les jambes de ses griffes, et l'aurait infailliblement fait tomber à terre sans le secours d'un des archers qui accourut pour le délivrer. Ce dernier lança sa flèche d'une main si sûre qu'elle atteignit le tigre à la côte, perça l'œil droit et traversa le crâne. L'animal abandonna à l'instant sa proie et tomba mort, tandis qu'on s'empressait de dégager le pauvre *schikarry* de sa position critique. Il en fut quitte pour des déchirures aux jambes assez graves, mais non dangereuses. En visitant le cadavre, on vit que la balle avait été détournée par la dureté du crâne, qu'elle n'avait fait que l'effleurer en passant sous la peau, et avait été sortir près de l'oreille gauche, ce qui fut cause que le tigre n'avait été qu'étourdi.

Quant à l'éléphant, ses blessures étaient si graves que la douleur le rendit rétif pendant quelques jours. Il fallut beaucoup de caresses et de menaces pour le déterminer à se hasarder de nouveau dans le jangle. En général, les éléphants redoutent extrêmement le tigre, et souvent ils refusent de s'approcher à plusieurs pas d'un endroit où se trouve un de ces animaux, fût-il même mort.

Avant de quitter Hurdwar, nous fîmes une courte excursion dans les plaines situées au bas des monts Himalaya. Nous y trouvâmes un climat délicieux, et un pays d'un aspect varié au-delà de toute expression. Tout dans ces lieux est fait pour captiver l'artiste et l'amant de la nature. Le chasseur, de son côté, n'y a rien à désirer. Le gibier de toute espèce foisonne, et

pas un jour ne se passait sans que notre table en fût abondamment fournie. Dans un prochain volume, je m'occuperai de décrire cette partie de l'Inde.

Après avoir passé quelques semaines au sein de ces charmantes vallées, nous revînmes à Hurdwar, et de là nous redescendîmes le Gangé, et retournâmes à Calcutta.

FIN.

TABLE  
DES GRAVURES.

	PAGES.
Madras. — Une Mousson. ....	12
Temple à Mahabalipuram .....	32
Fort de Gingie. — Mosquée de Raje-Ghur.....	37
Temple indou à Tritchengour.....	47
Choultrie de Ramiseram.....	55
Cap Comorin.....	57
Cataracte de Pupanassum.....	61
Éléphants sauvages.....	68
Le Talipât.....	78
L'Alligator et l'Éléphant mort. ....	82
La Reine de Candy.....	85
Femme indienne portant de l'eau du Gange.....	93
Mausolée à Rajemah'l.....	95
Rives du Gange.....	106
Mausolée de Schere-Schah.....	124
<i>La Musjid</i> , mosquée de Bénarès.....	142
Ghaut de Schewallah, à Bénarès.....	169
Forteresse de Bidzi-Gour.....	200

	PAGES.
Le Banyan.....	209
Le Taje-mah'l à Agra.....	218
L'Éléphant caparaçonné.....	229
Le Chameau hirkarrah.....	232
Mahadajie-Scindia.....	235
Le Cuttub-Minar à Delhi.....	240
Ghaut de Hurdwar.....	250

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE  
DES CHAPITRES.

CHAPITRES.	PAGES.
I <sup>er</sup> . Madras. — La Mousson.....	1
II. Fin de la Mousson. — Les Requins.....	14
III. Les sept Pagodes. — Jongleurs. — Rochers sculptés.....	21
IV. Wandiwash. — Chasseur au tigre. — Fête in- dienne.....	35
V. Tanjore. — Tondy. — Ramiseram.....	51
VI. Chute de Gungarapettah. — Éléphants sauvages.	65
VII. Colombo. — Le Talipât. — La Reine de Candy.	75
VIII. Rajemah'l. — Un Suttie. — Un Budgerô.....	92
IX. Histoire du Fakir et de la Belle Indienne.....	113
X. Ghazipour. — Eau de roses. — Domestiques indiens. — Voleurs. — Mausolée de Corn- wallis.....	126
XI. Bénarès. — La Musjid.....	139
XII. Ghaut de Schewallah. — Insurrection de Cheit- Singh.....	169

CHAPITRES.	PAGES.
XIII. Révolte de Bénarès. — Continuation. . . . .	183
XIV. Suite de la Révolte de Bénarès. . . . .	193
XV. Chunar. — Arbre Banyan. — Tombeaux mahométans. . . . .	206
XVI. Agra. — L'Éléphant caparaçonné. — Le Chameau hirkarrah. . . . .	223
XVII. Le chef maratte Mahadajie-Scindia. — Delhi. — Le Cuttub-Minar. — Hurdwar. . . . .	235

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.







TEGAT







**46268**